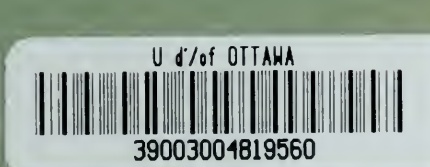
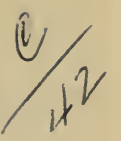
LEGENDRE, NAPOLEON

ECHOS DE QUEBEC


U d'/of OTTAWA
39003004819560



ÉCHOS

DE QUÉBEC

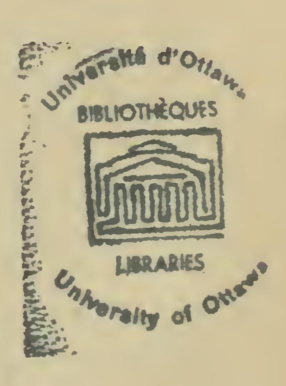
PAR

NAPOLÉON LEGENDRE

—

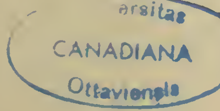
Tome I

—





QUÉBEC
IMPRIMERIE AUGUSTIN COTÉ ET Cie
—
1877



Institution des Sourds-Muets
Montréal

3140

EX. 2.

C/42

ÉCHOS DE QUÉBEC

LE CHOMAGE DES JOURNAUX

Avez-vous remarqué qu'il y a certaines époques de l'année où, d'un bout de la presse à l'autre, il s'élève un cri immense, général.

Tous les journaux, sans distinction, et les uns après les autres, lancent, enveloppée dans un français plus ou moins grammatical, cette pensée désespérante : « La politique chôme, le pays est tranquille, il n'y a pas de sujets pour un seul article ! »

Les uns disent cela en toutes lettres. D'autres, un peu plus fiers, n'osent pas l'avouer, mais le font pleinement comprendre en tombant soudainement et à bras raccourci sur un confrère tout abasourdi de cette tempête de neige en plein cœur d'été. Les troisièmes s'écrivent de longues correspondances datées d'un village un peu éloigné et signées de trois X ou de « Un abonné. » Il y en a qui vont jusqu'à s'attaquer dans le numéro du lundi, sous un petit nom, pour se défendre victorieusement (cela va de soi), dans le numéro du mardi sous le nom véritable.

Il n'y a rien, en un mot, qu'on n'invente pour cacher sa disette ou rejeter sur les circonstances une stérilité qui tient à l'homme lui-même.

Chaque fois que je vois ces petits aveux exprimés ou sous-entendus, je ne puis pas m'empêcher de rire de tant de naïveté tout en m'attristant sur ce que la chose en elle-même renferme de désolant.

Allons donc ! Pas de sujets d'article ! Est-ce que le journalisme, par hasard, serait créé expressément pour se nourrir de débats parlementaires, de bulletins de batailles ou de chicanes de partis ?

Des sujets ! Mais c'est précisément quand le parlement chôme, quand le pays est en repos que les sujets doivent abonder. N'y a-t-il que la politique et tous ses rouages qui intéressent un pays ?

Et les arts, et l'agriculture, et la science mise au niveau de tous, et l'éducation, et la religion et la vie, enfin ? Pour quoi donc êtes vous faits, ô journalistes, si ce n'est pas pour tout cela ?

Allez-donc dans cet atelier où végète un grand talent, peut-être un génie, prêt à succomber. Combattez à ses côtés le sort qui le menace ; soufflez à son oreille de ces paroles qui retrempent le courage et remontent le cœur. Un coup

d'épaule à cet homme qui tombe ; une chaude poignée de main à cette jeunesse que le doute de soi-même commence à envahir. Rallumez, enfin, cette noble étincelle qui menace de s'éteindre dans les ténèbres de son isolement.

Otez votre gant musqué, entrez dans ces chaumières où le cœur est bon mais la tête inculte.

A celui-ci, qui voit sa moisson diminuer chaque année, dites-lui qu'il mette des engrais et qu'il alterne ses semences. A celui-là, qui perd tout son bétail, dites-lui que ses écuries sont trop chaudes, manquent de ventilation ; avertissez-le qu'il jette toujours l'eau dans l'auge, sans en nettoyer le fond où le liquide pompe les miasmes et croupit de l'automne au printemps. Que si c'est en été, ses pâturages n'ont pas assez d'ombre, ou que l'eau y est malsaine.

A cet autre qui voit sa terre se couvrir d'hypo-

thèques comme d'une lèpre, dites-lui que ses filles portent moins de fleurs et de velours, que ses gars s'abstiennent des bottes fines, des breloques dorées et du chapeau de soie.

Frappez chez l'ouvrier ; montrez-lui les progrès de la mécanique ; faites-lui des calculs simples : il n'y a rien comme les chiffres, quand on n'en abuse pas. Indiquez-lui des expériences faciles à faire. Au lieu de bigarrer votre journal de chevelures restaurées par le Zylobalsamum, de crinolines et de râteliers ; gravez-lui des modèles de machines simples et peu coûteuses. Il y en a qui ignorent encore la puissance du treuil et de la poulie, ou qui s'imaginent que ces simples objets s'achètent au poids de l'or. Tant de choses enfin que vous pouvez lui faire connaître : je ne suis pas journaliste, moi, et ne suis pas censé être au fait de tout cela.

Allez, et voici votre beau rôle, allez à toutes les portes ; du pauvre au riche, de l'ignorant au savant, du serviteur au maître. Dites à ceux-ci qu'ils craignent, à ceux-là, qu'ils espèrent, à tous qu'ils s'aiment et s'entr'aident.

Suivez, dans la forêt, la robe noire qui devance et guide la hache du colon. Attachez-vous aux pas de ce missionnaire qui quitte une chaire de philosophie où son nom brillait avec éclat, une chaire d'éloquence où sa parole suspendait un auditoire à ses lèvres, pour s'ensevelir dans un lieu inconnu, parler toute sa vie le langage du pauvre, lui apprendre à lire et à manger son pain noir quand il en a, à jeûner s'il vient à en manquer. Oh ! vous ne savez pas quelles défaillances doivent souvent travailler cette âme, quels tiraillements doivent torturer ce cœur. Ces défaillances, il les vainc, ces tiraillements, il les apaise ; mais vous ne savez

pas au prix de quels efforts. Parlez de temps à autre, à ce frère en savoir, un langage qui le rafraichisse ; dites-lui une parole qui le soutienne.

Ce n'est pas tout.

En quelque lieu que soit le prêtre, secondez-le dans son œuvre moralisatrice. Il y en a souvent qui hésitent à se rendre parce qu'ils croient que l'homme de Dieu parle par état. Joignez votre voix à la sienne et la conquête sera achevée. C'est ici, par exemple, qu'il vous faut du jugement et de la discrétion. N'ayez pas l'air de répéter une leçon, mais parlez de cœur et de conviction. Si vous avez des principes, la chose vous sera facile. Vous serez tout étonné du bien que vous produirez. On dira : « Tiens, monsieur un tel, qui est savant, dit comme notre curé ; alors c'est bien vrai. » Vous ne connaissez pas nos campagnards ? Moi, qui les connais et qui ai passé toute ma jeunesse au milieu d'eux, je vous dis que c'est comme cela.

Voilà donc tout ce que vous pouvez faire, quand le pays est tranquille, quand le parlement chôme et que vous n'avez pas de sujets d'articles.

Votre état est un sacerdoce. Si vous n'êtes pas à sa hauteur, abdiquez. On n'écrit pas un journal comme on formule une chronique. J'avoue que ma tâche est la plus facile. Je ne changerais pas ma position pour la vôtre ; mais puisque vous y êtes, tenez bon, droit et ferme.

Je ne prétends pas vous donner des conseils ; j'émets des idées ; si elles sont bonnes, tant mieux. Sinon, j'avais du moins une excellente intention.

Mais pour l'amour de Dieu, ne dites plus que vous n'avez pas de sujets d'articles.

A TRAVERS LES RUES

Dans une ville un peu considérable, chaque rue a son cachet, son caractère distinctif.

Telle rue est affectée au commerce, et une résidence privée y paraît déplacée. Telle autre est destinée aux habitations bourgeoises, et la modeste épicerie qui se hasarde aux vitrines du

coin ne s'y étale que timidement et semble s'apercevoir qu'elle fait tache.

Ici sont les demeures des gens du haut commerce; plus loin, bien plus loin, les humbles maisons des ouvriers et du menu peuple. Entre ces deux extrêmes, il y a une espèce de quartier interlope qui participe des deux ; qui met ses gants pour visiter les uns, et va chez les autres en bras de chemise et sans cérémonie. Il allume un cigare s'il va vers l'est, et se contente d'une pipe en terre s'il descend vers l'ouest. Tout cela est tranché, marqué, étiqueté, de sorte qu'en voyant passer une personne, vous pouvez vous dire : elle habite telle rue ou tel quartier.

Dans chaque quartier, dans chaque rue, les habitudes sont distinctes. Ici stationne à la grille un riche équipage, avec ses bêtes de sang et ses panneaux armoriés. La livrée est sombre, mais

elle a un cachet de distinction ; les passants mêmes, en longeant le trottoir, prennent une allure plus digne.

Dans la rue voisine, la voiture est plus brillante, mais légèrement peinturlurée ; les chevaux son de couleur plus voyante, et les argentures des harnais sautent un peu trop aux yeux. La livrée a plus d'éclat, et cependant le cocher semble moins loin de ses maîtres.

Faites quelques centaines de pas, ce n'est déjà plus l'équipage particulier, c'est une voiture de place qui, plus on avance, va toujours s'amoindrissant, pour finir par la modeste *calèche*.

Enfin, plus loin encore, les voitures ont disparu ; les portes sont ouvertes et les habitants fraternisent avec la rue. Le dimanche pendant la journée, ou le soir, les jours de semaine, on va jusqu'à mettre des chaises ou des bancs sur le trottoir.

Les hommes et les femmes y prennent l'air sans cérémonie, les unes caquetant, les autres fumant. On y entend de sonores éclats de voix et ce franc rire qui se moque du qu'en dira t-on. Les passants s'arrêtent et causent par-ci par-là ; les enfants jouent aux billes, pendant que les chiens, enthousiasmés par cet air de bonne liberté, s'amusent à se poursuivre entre les jambes de la foule joyeuse et indulgente.

Ces rues-là sont de bonnes rues, et, en y passant, on se sent le cœur léger.

Certaines rues, en revanche, sentent la rixe, le vol et la débauche. On n'y passe qu'avec une sensation de crainte et de dégoût. Les porches restent sombres et paraissent pleins de guet-à-pens. Les volets ferrés, les portes écornées dans leur énorme épaisseur indiquent l'humeur tapageuse de la localité. Des gens apostés sur les

trottoirs vous regardent sous le nez et pratiquent entre eux un système de signaux télégraphiques qui ne laissent pas de vous inquiéter. Vous ne savez pas d'où peut venir l'attaque, et la prudence vous engage à prendre le milieu de la rue. Vous marchez en pleine boue, mais, du moins, vous n'avez pas à redouter un coup de garcette parti du coin le plus obscur du porche voisin.

Souvent, on vous suit avec une obstination qui vous donne à réfléchir, sachant que l'aggresseur peut se tripler en une seconde, et que vous êtes éloigné de tout secours ; car la police fréquente peu ces lieux sinistres, et vous êtes sûr de vous faire assommer et voler avant qu'on vienne à votre aide. Il y a bien, de distance en distance, quelques rares logements habités par d'honnêtes ouvriers ; mais ces gens, que la nécessité seule a contraints de rester dans un pareil voisinage, se tiennent

bien enfermés, et ne se mêlent pas aux rixes et aux brigandages de la rue. S'ils essayaient jamais de prêter main-forte aux victimes, le lendemain, on les forcerait de déguerpir.

Malheur à vous si vous êtes obligé de passer, après dix heures du soir, par ces rues dangereuses, surtout pendant les nuits brumeuses ou obscures. Chaque pas que vos faites recèle un danger. Le péril est partout, sur votre tête, à vos côtés, devant et derrière vous.

A ce coin, un gamin vous siffle ou vous fait une niche : prenez garde de répondre, car vous allez le voir se sauver en criant, et vous amener cinq ou six gredins qui, sous prétexte de venger l'innocence et la faiblesse, vont vous rouer de coups, après vous avoir lestement dévalisé. Sur ce trottoir, assez large pourtant, un passant aviné vous coudoie : subissez-le sans rien dire ; autrement, cela

vous mènera bien plus loin que vous ne pensez, et vous n'en sortirez que battu et détroussé.

On ne doit pas avoir peur, mais on doit être prudent ; car c'est surtout dans ces endroits que la prudence est mère de la sûreté ou, tout au moins, sa parente assez proche. Du reste, quand vous avez passé une fois dans ces coupe-gorge, il est rare que vous vous y aventuriez de nouveau, et vous préférez allonger votre route pour prendre un chemin plus civilisé.

À part ce que je viens de signaler, il y a encore ce caractère fictif que l'on attribue soi-même aux différents quartiers d'une ville. Ainsi, le quartier que vous habitez vous paraît toujours le meilleur et le plus agréable. Vous pouvez changer de logement chaque année, mais dès que vous êtes établi quelque part, il vous semble que les autres endroits sont pleins d'ennui, ou vous sont, tout au

moins, fort indifférents. Après une course un peu longue, lorsque vous vous engagez dans *votre* rue, tout prend un air de connaissance qui n'est pas sans un certain charme. Vous reconnaissez chaque encoignure, chaque maison, chaque porte ; on dirait que l'atmosphère elle-même vous caresse avec plus d'intimité. Vous vous figurez que vous entrez sur votre domaine et que la matière inerte vous porte et vous regarde passer avec une sorte de plaisir. Vous êtes chez vous et vous vous sentez accueilli par votre logis avec le même bonheur que vous avez à le revoir. Ce sont les douces jouissances de la vie d'intérieur, ce sont les sympathiques effluves du foyer domestique qui rayonnent, pour ainsi dire, à travers les murs et, comme la lumière du phare, viennent éclairer votre route avant même que vous n'ayez mis le pied sur le rivage désiré.

Voilà bien des idées en l'air, me direz-vous.

Hélas ! je veux bien vous croire ; mais il y a, de nos jours, tant d'idées en bas, que je me console de ce qualificatif.

J'aime mieux être un peu léger que trop lourd.

ENTRE NOUS

Il y a longtemps que l'on s'efforce d'établir l'égalité parmi les hommes, et de fondre en une seule caste tous les divers états de notre société. La chose est-elle possible? Je ne le crois pas: et, d'ailleurs, le fût-elle qu'il se passera encore bien des siècles avant que le soleil se lève sur cette grande merveille.

Il y a, dans l'échelle des conditions, ceux qui occupent le premier degré et ceux qui se remuent au dernier. C'est toujours parmi ceux-ci, et généralement à cause des imprudences de ceux-là, que les perturbations se produisent. Les conditions moyennes sont rarement agitées par elles-mêmes ; elles aiment le repos et le conservent aussi longtemps que possible. Elles n'ont aucun intérêt à se déranger et se tiennent tranquilles autant par goût que par bonne politique.

Les plus remuants sont ceux du bas. Tout ce qui est au-dessus d'eux leur déplaît, les gêne, les blesse. Ils ne comprennent pas que l'autorité permette à certaines gens d'avoir des équipages, tandis qu'eux sont forcés d'aller à pied ; qu'on ait le loisir de se promener pendant qu'ils travaillent, et qu'on n'écrive que d'une seule main quand leurs deux bras sont mis en réquisition. Au fond, cela

n'est pourtant pas difficile à comprendre, mais j'avoue qu'il est moins facile de le subir. On portera toujours envie à celui qui est au-dessus de soi, et on se croira toujours plus propre que lui à occuper sa place. Ce sentiment est dans la nature humaine, il est inutile d'essayer de nous en défendre, ou de donner le change aux autres sur ce sujet. Mais ce qui est plus singulier encore, ou plutôt extrêmement regrettable, c'est que, une fois arrivés, nous avons, pour notre ancien état, autant de mépris que nous avions de fiel pour nos anciens supérieurs, aujourd'hui nos égaux et partant nos amis.

Voyez le clerc d'avocat qui gémit et pleure presque lorsque son patron lui donne un peu d'ouvrage ou le retient au bureau à l'heure où tout le monde se promène sur la rue ! Il est à peine passé premier clerc qu'il rudoye déjà ses camarades et

se décharge sur eux de la plus grande partie de sa besogne. Devient-il avocat? il traite ses subordonnés comme des domestiques et ne leur parle que du haut de sa nouvelle importance.

L'ouvrier compagnon, devenu contre-maître, ne pense plus à ce qu'il a enduré quelques jours auparavant et fait souffrir les autres de tout ce qu'il a souffert. Ceux qui se plaignent le plus de leurs chefs deviennent, à leur tour, les chefs les plus despotiques ; et les écoliers les plus récalcitrants font, quand ils arrivent, les maîtres de salle les moins indulgents.

Le malheur n'est rien quand il frappe les autres ; le bonheur est tout lorsque c'est le prochain qui en jouit. On fait semblant de mépriser la richesse et les honneurs tant qu'on ne les possède pas, et, dès qu'on les obtient, on n'a plus assez de dédains pour la pauvreté qu'on prônait la veille.

Tel homme faisait un petit négoce bien humble et rapportant peu ; il vivait tranquillement et sans ambition apparente.

— Ce n'est pas moi, disait-il, qui voudrais avoir un équipage et un train de maison qui rend ridicule lorsqu'on n'en a pas fait l'apprentissage. Qu'on me donne une honnête aisance, et jamais je ne sortirai de ma sphère.

Cependant, petit à petit, les affaires ont prospéré ; la petite boutique s'est agrandie. Quelques spéculations heureuses ont étendu le cercle des affaires. La vogue est venue, et, avec elle, la fortune. On a commencé par avoir une voiture pour les besoins de la boutique ; puis, le cheval étant là, pourquoi n'aurait-on pas acheté un wagon pour promener les enfants le dimanche ou les jours de fête? Cela n'est pas un luxe, c'est presque une nécessité. Puis on a un tout petit domestique pour

conduire les chevaux,—car on a été obligé de prendre un second cheval d'un débiteur qui n'avait que cela pour payer ;—le domestique grandit ou est remplacé ; on lui fait d'abord mettre des gants et un chapeau convenable, et, pièce à pièce, on le revêt d'une livrée complète. Ce point franchi, il n'y a plus de raison pour s'arrêter. Les fils sont mis dans les colléges en renom ; les filles, sorties des institutions à la mode, sachant beaucoup de choses qu'elles pourraient ignorer, et ignorant à peu près toutes celles qu'elles devraient savoir, ne tutoient plus leurs anciennes compagnes et n'ont d'attentions que pour leurs amies riches et titrées. Nées sur la paille, elles voudraient faire croire qu'elles ont été élevées dans une soie qu'elles portent très-mal. Elles s'attachent aux plus petits détails d'une étiquette qu'elles connaissent trop bien, et qui produit l'effet d'un discours appris par cœur.

Allez maintenant parler à ces gens-là de l'égalité des conditions. Elles comprendront parfaitement qu'elles aient le droit de grimper jusqu'aux états plus élevés, mais vous ne leur persuaderez jamais que les autres puissent prétendre à l'honneur de s'élever jusqu'à elles.

Quand on est petit, on trouve les grands injustes et on les jalouse ; mais une fois devenu grand, on oublie les petits ou on les dédaigne : c'est le fond de la nature humaine.

Le bottier porte envie à l'avocat, celui-ci jalouse le député, lequel aspire à devenir juge. Cela se conçoit ; mais ce qu'il y a de plus étonnant c'est la nuance que l'on cherche à mettre entre certaines positions qui, après tout, sont très-semblables et aussi honorables les unes que les autres.

Ainsi, le gantier dédaigne souverainement son

voisin qui n'est que bottier; le carrossier prend des airs protecteurs vis-à-vis du simple charron, et le menuisier est forcé de céder le pas au meublier-ébéniste.

— Vous voyez souvent une telle? dites-vous à la femme, ou plutôt à l'*épouse* du plâtreur.

— Oh! très-peu; nous nous rencontrons rarement, son mari n'est que maçon.

Je ne fais pourtant pas là de la fantaisie; la chose existe réellement et durera aussi longtemps que le monde. On a bien crié et on crie encore contre l'aristocratie; mais si on désire l'abolir, c'est pour se mettre à sa place, soit d'un seul coup, comme dans les grandes révolutions, ou bien lentement et par degrés, en jouant des coudes pour arriver.

Institution des Sourds-Muets
Montréal

Autrefois, il y avait l'aristocratie de la noblesse. Elle régnait par droit de naissance. Elle est en partie remplacée aujourd'hui par l'aristocratie de la richesse, laquelle s'est établie par droit de conquête. Un jour viendra peut-être où l'on verra arriver l'aristocratie de l'esprit. Mais ce jour est si loin qu'il n'y faut pas penser.

Au reste, ce ne serait probablement pas un grand bonheur, car les gens d'esprit sont toujours un peu brouillons et difficiles à conduire.

PROPRIÉTAIRES ET LOCATAIRES

Les familles qui ont changé de logement au premier mai commencent à se faire un peu à leurs nouvelles demeures, après avoir presqu'oublié les anciennes, tant la mémoire des hommes est courte.

Chaque année, ou tous les deux ans, la même chose se renouvelle. On quitte un appartement

rempli d'imperfections pour en prendre un autre dans lequel les perfections abondent. On avait là une vue bornée, une cour étroite, des chambres trop basses et mal éclairées ; ici, l'œil découvre des perspectives immenses, la cour a presque les proportions d'un jardin, les étages sont hauts et les fenêtres pleines de lumière. Il est vrai que les tapis ne conviennent plus, qu'il faut renouveler une partie du mobilier et augmenter le domestique. Mais qu'est-ce que cela en regard des avantages incomparables qu'offre le nouveau local ?

Pendant six mois on voit tout en rose ; puis, au bout de ce temps, les objets commencent à perdre beaucoup de leurs charmes. On trouve une foule de petites imperfections tolérables d'abord, et qui, un peu plus tard, deviennent des défauts insupportables. On n'avoue pas encore qu'on

déteste la nouvelle maison, mais on laisse entendre discrètement qu'il y aurait peut-être moyen de trouver mieux pour l'année prochaine. On était habitué au marteau et on a maintenant une sonnette qui casse les oreilles. Les escaliers sont trop longs et madame a les jambes fatiguées ; d'ailleurs, un enfant qui roule du haut en bas n'a pas la moindre chance d'en revenir. La cuisine n'est pas de plain-pied, et l'armoire montante que l'on ambitionnait depuis si longtemps, est devenue un objet d'horreur le jour, ou plutôt la nuit où monsieur, cherchant le boire du petit, a été précipité dans la cuisine, au risque de se faire guillotiner. Il me faudrait plusieurs chapitres pour inscrire le détail des griefs qui naissent chaque jour.

Aussi, dès l'aurore du premier février — chacun sait que cette aurore n'est pas très-matinale —

on est sur la rue, l'œil au vent pour découvrir les nouvelles affiches. Chaque écriteau est lu, analysé, commenté. On visite partout, de la cave au grenier, sans que les jambes se plaignent ; on scrute tous les coins, les placards et les gardes-robes. On s'informe des causes qui chassent les locataires actuels, et, si elles ont quelque valeur, on cherche à l'atténuer. On forme des plans pour obvier aux inconvénients et tirer le meilleur parti possible des avantages. On mesure les fenêtres et la superficie des planchers ; on place, de l'œil, les meubles et les cadres. Ici sera le fumoir, là, la chambre de couture, et, tout à côté, le cabinet où bébé fera son somme journalier. Tout le monde se verra et sera content. Le bruit agréable de la machine à coudre empêchera papa de dormir après dîner, ce qui est une habitude dangereuse pour la santé, et ennuyeuse pour les gens de la maison. La cuisine ouvre sur le réfectoire : on

pourra se passer de Marguerite et ne garder que Marie, ce qui sera une économie notable.

Bref, toutes réflexions faites, on va signer le bail, et, pendant les trois mois qui suivent, on ne vit que de plans et de projets. On ordonne, on décommande ; on organise, on défait vingt fois les mêmes choses. Enfin, on met le pied dans le nouveau paradis et l'on n'a pas de termes assez forts pour louer toutes ses perfections jusqu'au jour fatal, inévitable, où l'admiration tombe comme la feuille d'automne pour faire place à l'indifférence, ce rameau desséché de nos affections.

Il y a une foule de gens qui croiront que ce que j'écris ici est une broderie de pure fantaisie, une boutade de chroniqueur en quête de sujets intéressants. Ceux-là sont heureux, à la manière de cette dame estimable qui ne comprenait pas comment on peut mourir de faim quand la première

boutique venue étale dans ses vitrines du pain et des gâteaux d'excellente qualité. Ils sont propriétaires ou locataires à long terme. Ils sont les planètes dont nous sommes les satellites. Ils ne connaissent pas nos chasses aux logis et nos migrations. Ils ont leurs terriers qui leur restent, pendant que nous sommes obligés de construire tous les ans un nouveau nid.

S'ils savaient, pourtant, combien cette inconstance forcée nous coûte cher et combien de déchirements nous causent ces ballottements continuels de notre existence ! Ceux qui possèdent des demeures fixes ont le culte et la religion du souvenir, qui nous manquent ou nous échappent. Chaque pièce de leur maison est une page sacrée de leur histoire intime. Ici, un aïeul vénéré a rendu paisiblement son dernier soupir en bénissant toute la famille agenouillée autour de son lit.

Là, le premier né a vu le jour et reçu les premières caresses maternelles, ces caresses dont rien n'a jamais égalé la douceur. C'est dans cette chambre qu'a eu lieu la première séparation, lorsque le fils aîné est parti pour défendre la frontière menacée. Aux dernières lueurs du jours, et sans prendre le temps d'allumer la lampe, c'est près de cette fenêtre qu'on a ouvert, d'une main tremblante d'anxiété, la lettre datée du camp, laquelle, heureusement, ne contenait pas de fâcheuse nouvelle. Cette cloison, qui divise une grande pièce, a été abattue le jour où un déjeûner a fêté le mariage de la grande sœur : fète mêlée de contentement et de regrets, de joies et de douleurs, comme toutes les choses d'ici-bas. Plus tard, c'est près de cette cheminée que le grand-père a raconté à son petit-fils la fameuse bataille de Châteauguay. Le bambin s'est endormi avant la fin de l'histoire, et le dernier coup de canon, tiré sur

les Américains, n'a pas été assez fort pour le réveiller.

Puis à leur tour, les pères et les mères, devenus grands-pères et grand' mères, sont disparus pour faire place à une nouvelle génération qui a vécu sur le théâtre de leur existence et s'est inspirée du souvenir de leurs vertus. Chacun a foulé ainsi le même sentier béni et familier, soutenu dans le bien par les exemples reçus et l'exemple à donner. C'est de cette manière que l'histoire et les traditions ont été créées et conservées pieusement dans le sanctuaire de la famille, cette arche sainte qu'une main étrangère ne devrait jamais violer, dont un œil profane ne devrait jamais sonder les secrets.

Et nous, pauvres nomades, où est notre histoire, où sont nos traditions ? Sur des feuillets exposés

à tous les regards, foulés par les pieds de tous les passants ; sur un sable où une vague a effacé l'écriture de nos dévanciers, et où la vague suivante viendra faire disparaître la nôtre.

Nous rions souvent, et sans le savoir, dans une chambre où d'autres ont pleuré la veille ; nous dansons sur un parquet que, le jour précédent, les pas de la mort ont éffleuré. Notre joie efface les larmes des autres, comme leurs sourires peuvent naître là où nos pleurs ne sont pas encore séchés.

Heureusement que nous ignorons ; car si nous savions, nous ne pourrions pas vivre.

Et, maintenant, croyez-vous que nous n'ayons pas droit à quelque indulgence, à quelques ménagements ?

Essayez de notre vie, et vous verrez si, après l'avoir connue, au lieu de nous blâmer, vous ne vous sentirez pas plutôt portés à nous plaindre et à nous excuser.

L'AUTOMNE ET LE MICROSCOPE

Je ne sais plus quel poëte a fait une ode en l'honneur de l'automne. C'est un souvenir classique qui date d'une époque assez reculée.

Je me rappelle seulement qu'il chantait dans un latin fort distingué, et faisait l'envie et le désespoir de tout élève de versification possédant de mémoire

plusieurs *fins* de vers de Virgile et un bon *gradus* pour les cas pressés.

Champs dorés, feuillages de pourpre bronzée, raisins superbes et vins généreux ; fromages et beurre, pommes et châtaignes : tout s'unissait pour rendre la vie douce à l'œil comme au palais. Il n'y avait pas, à son avis, de saison comme celle-là. Bref, il eût consenti à ne jamais mourir, si Jupiter, qui dans ces temps-là avait, paraît-il, la haute main sur les choses humaines, eût bien voulu lui promettre une existence éternelle formée d'une succession non interrompue d'automnes à sa façon.

Cela n'était pas dit dans un style tout-à-fait semblable au mien, mais le fond était le même.

Evidemment, ce bon monsieur, poëte fort distingué pourtant, n'avait jamais connu les rives de

notre fleuve et les automnes désagréables qu'elles subissent sans se plaindre.

Si la boue, les ornières et les flaques d'eau n'influençaient en aucune manière les cordes de sa lyre, les tempêtes de neige et les vents mal élevés de nos parages auraient un peu engourdi, sinon glacé tout-à-fait, sa verve poétique. *Furit hiems*, aurait-il dit ; arrêtons un peu et chauffons-nous les doigts.

Le grand tort des poëtes, c'est de prendre généralement les choses de trop haut ou de trop loin. Je ne parle ici que des poésies de tableau. C'est le rêve de la chose qui s'évanouit devant la réalité.

Moi qui suis positif, peu poëte et pas du tout rêveur, je dirai de suite, franc et net, que l'automne me déplaît superlativement. Je ne force personne

à être de mon opinion, mais c'est ma manière de penser.

Je vois comme tout le monde les champs dorés, les feuillages aux mille couleurs, les teintes superbes des horizons environnants. Je vois cela et je l'admire. Mais je ne manque pas de m'apercevoir aussi que les jours sont pâles et de courte durée ; qu'il fait froid et qu'on marche dans la boue, et que, pour sortir de sa porte, il faut se vêtir comme pour un voyage d'outre-mer.

Je ne puis pas voir l'épi doré sans penser que la végétation, sa vie est terminée ; la feuille rouge et jaune, sans songer que le plus léger souffle va la détacher et la jeter dans la fange. Ces aspects nuancés me représentent, malgré moi, les teintes livides du cadavre de l'été qui se dissout et tombe en poussière.

Je me sens correspondre forcément à cette stagnation des esprits vitaux, à cette stupeur de l'organisme annonçant que la fin est proche.

Toutes ces beautés sont lugubres; tous ces souffles chantent un glas funèbre. On se sent comme enveloppé par un danger. Ce n'est plus le désir de vivre ; c'est seulement l'espoir de ne pas mourir. On est malade et on prévoit que le mal deviendra plus intense ; la question est de savoir si l'on sera assez fort pour supporter la crise du paroxysme.

La convalescence n'aura lieu qu'au printemps.

Il y a des gens qui voient toujours les choses par le beau côté. Pour moi, j'aime bien à examiner les deux ; et voilà ce qu'à l'œil nu, j'aperçois sur le revers de la médaille. Je suis persuadé que bien

des gens sont de mon opinion. C'est une consolation qui en vaut bien une autre.

....

Puisque je n'ai pas, aujourd'hui, l'encre couleur de rose, j'aime autant tout de suite vous faire part d'une chose qui me tourmente.

Quoique positif, j'aime fort la belle nature. Je compare volontiers la goutte de rosée à une perle tremblante, et l'onde pure d'une fontaine à un crystal sans défaut.

J'aime aussi la science et j'honore le mycroscope d'une amitié spéciale.

Je veux toutefois que le mycroscope conserve les distances honnêtes et ne prenne pas de libertés trop familières.

Ce petit instrument me semble, depuis quelque temps, s'être mêlé un peu trop intimement à nos existences.

Il n'y a plus moyen de rien voir sans lui ; on ne peut rien faire sans le consulter. Avec lui, ma goutte d'eau devient un océan peuplé de reptiles ; mon onde pure, un bourbier infect, rempli de détritus dégoûtants et malsains.

Votre carafe contient des crustacées, ovipares ou mammifères ; le sang de vos veines roule des énormités vivantes et pleines de mauvais desseins. Vous vous sentez envahi, rongé, dévoré dans tous vos atomes. La pluie qui tombe vous lance à la figure des régiments complets, armés terriblement, lesquels vous enveloppent, vous pénètrent et se moquent de vous.

Vous comprenez que cela ne peut pas durer.

Le microscope est un instrument non-seulement joli mais fort utile.

J'ai déjà dit que j'avais l'honneur d'être de ses amis.

Mais à côté de l'usage légitime est aussi l'abus.

La Providence, qui entend passablement les choses, nous a donné des yeux d'une certaine puissance de vision et a créé le reste sur une même échelle.

Je conçois que la science, soit par le microscope ou par la lunette d'approche, cherche à augmenter cette puissance de vision dans les cas où des besoins nouveaux la rendent insuffisante.

Rien de plus légitime.

Mais il ne faut pas pousser les choses trop loin.

Avec le microscope, tel qu'on le prodigue aujourd'hui, un dégoût général va s'emparer de l'humanité. On n'osera plus rien boire, on craindra de manger. On ne se touchera même plus. Regardez au microscope la main de votre ami, et je vous défie de lui donner ensuite, sans un certain frisson désagréable, une cordiale poignée de main. Regardez votre verre d'eau ou votre morceau de pain avec le même petit instrument, et vous aurez de la peine à vous empêcher de mourir de faim et de soif.

Notre vie est déjà assez sombre, ne la rembrunissons pas. Nous sommes bien assez laids, ne nous rendons pas repoussants. Nous sommes sujets à assez de malaise, ne nous en créons pas de nouveau et d'imaginaire.

Buvons notre eau tranquillement et laissons faire les petites bêtes féroces, imperceptibles et inoffensives, dont le microscope la peuple et la surcharge.

Et si cet instrument entreprenant veut analyser la goutte d'eau, qu'il analyse aussi la goutte de cognac. Peut-être y trouvera-t-il des animalcules bien plus malfaisants et bien plus dangereux.

C'est un champ que j'entrouvre à son humeur d'invasion, à son appétit de progrès.

En attendant, qu'il nous laisse vivre tranquilles.

Il sera toujours temps de faire connaissance avec toutes les petites horreurs qu'il veut nous montrer.

LE DÉMANTÈLEMENT DE QUÉBEC

Voici toutes nos familles qui reviennent des villages d'eaux où elles sont allées passer la belle saison, si toutefois on peut appeler belle saison l'été que nous venons de subir. L'ennui du vieux Québec les a reprises et, ma foi, adieu les promenades en charrette et les veillées sur l'herbe : il faut revenir au nid.

Eh bien ! après tout, ce nid ne manque pas de charmes ; depuis quelque temps surtout, il prend un petit air coquet qui lui sied à ravir.

Dans quelques années, les bonnes gens qui viennent visiter Québec à titre d'antiquité et qui, chaque année, cherchent une nouvelle touffe de cheveux gris sur son crâne vénérable, ne le reconnaîtront vraiment plus.

Je ne sais quel souffle vigoureux a passé sur ses vieux murs, quelle haleine de jeunesse a réchauffé ses antiques bastions ; toujours est-il qu'il y a une résurrection générale sur la terre et dans les airs ; il y a comme une effluve de vitalité qui circule, une sève abondante, un sang chaud et généreux qui bouillonne et se montre partout.

C'est à se demander, chaque matin, si l'on

s'éveille bien véritablement au même endroit et sous la même latitude. Partout les rues sont remuées, améliorées, presqu'embellies. Les terrasses et promenades publiques se badigeonnent et font leur toilette ; enfin, partout un petit air de lessive et de remue-ménage qui fait du bien à voir quand c'est ailleurs que dans sa propre maison. Nos vieilles murailles mêmes abaissent leur front séculaire devant cette invasion du progrès et se laissent déchirer les flancs par de larges brèches pour que ce courant nouveau entre avec moins d'obstacles.

Pauvres vieux murs ! Créneaux et bastions d'un autre âge ! redoutes et contre-escarpes du siècle passé ! portes vénérables devant lesquelles O'Neil lui-même eût hésité ! Vous voilà qui roulez dans la poussière et mêlez votre poudre à la cendre des héros d'autrefois qui se sont illustrés dans votre

enceinte ou sous la bouche formidable de vos canons !

Que voulez-vous ? Ainsi va le monde ; il faut bien en prendre son parti. Les plus sages sont ceux qui se soumettent le plus vite.

D'ailleurs, devant les mitrailleuses et les canons Krupp, à quoi, dorénavant, peuvent servir les portes et les murailles ?

Les guerres d'aujourd'hui ne sont plus les guerres d'autrefois, et les murailles ne sont plus bonnes qu'à gêner la circulation. Et Dieu sait si nous avons besoin que la nôtre soit gênée !

Bref, voilà la Porte Prescott et la Porte Saint-Louis transportés comme celle de Gaza, sur la montagne voisine, les autres auront leur tour ; ce n'est plus qu'une question de temps.

SÉDAN

Que voulez-vous qu'on écrive, quand on a l'esprit bouleversé et tout rempli de ce drame sanglant dont chaque épisode frappe le cœur d'un écho triste comme la mort?

Il n'y a que cela ; on ne pense qu'à cela ; on ne parle que de cela.

Tout le monde se renvoie cette parole de l'écriture : *Quomodo cecidit vir ille potens ?*

Et les gens qui n'ont pas de préjugés, qui voient les choses avec tristesse, mais sans fièvre ni parti pris, répondent :

Il est tombé parce qu'il a rencontré une arme contre laquelle le meilleur bouclier est impuissant : la trahison. Il est tombé parce que sous chacun de ses pas se cachait une embûche, autour de sa tente, dans sa tente même, chaque nuit, une sentinelle vendue à l'ennemi.

Car ce n'est pas contre les Prussiens seuls que Napoléon III a fait la guerre.

Ce ne sont pas eux seulement qu'il avait pour ennemis. Derrière Bismark et le roi Guillaume

est un parti qui a plus fait pour la chute de Napoléon et l'humiliation de la France, que les Prussiens eux-mêmes. Les radicaux, ces grands patriotes, qui aiment leur patrie jusqu'à lui labourer le flanc du fer ennemi, afin d'y semer et faire germer leurs idées régénératrices ; ces sublimes dévoués qui sont prêts à tout sacrifier pourvu que ce ne soit pas eux ; qui se font un échafaudage de cadavres pour ramper jusqu'au pouvoir avec la triste ambition d'attacher leurs noms à la déchéance de tout un pays ; qui arrachent des places publiques les statues de l'Empereur afin d'y faire grimacer leurs hideuses figures !

Voilà les véritables, les pires ennemis.

Oh ! non, cette guerre n'est pas une guerre comme les autres guerres ; d'homme à homme, de souverain à souverain, de peuple à peuple. Le

fusil à aiguille tire de Paris autant que de Berlin ; seulement celui de Paris porte une balle empoisonnée ; il frappe par derrière et chacun de ses coups est mortel.

Bismark est une forte tête ; mais la France est une forte lame. Bismark n'aurait jamais gagné si la France avait pu combattre de ses deux mains et sans être obligée de se défendre par derrière autant que par devant.

Cela veut-il dire que tout soit désespéré ? Non, Dieu merci. La France ne peut pas tomber ainsi. Et s'il faut un miracle pour relever sa vieille gloire éclaboussée par le fait d'hommes égarés plutôt que criminels, le Ciel en fera un tout exprès. De ces germes féconds qu'une avalanche a torturés mais non détruits, il surgira quelqu'un, tête ferme et bras invincible, pour faire rentrer dans la poudre

les ennemis du dehors comme ceux du dedans ; pour saisir et relever d'une main de fer ce drapeau dont la Prusse a déjà touché la hampe pendant qu'à Paris on s'en dispute les lambeaux lacérés ; pour relever ce trône séculaire dont l'ennemi sape les bases tandis qu'une troupe d'hommes en délire cherchent follement à s'y asseoir tous ensemble !

Au-dessus de tous ces pouvoirs, de toutes ces autorités qui se heurtent, se renversent et se brisent tour à tour, il y a un autre pouvoir, une autre autorité qui voit tout d'un œil tranquille et qui attend patiemment son heure. Quand cette heure sera venue ; que Rochefort soit au Sénat ou à Bicêtre ; que Gambetta soit ministre de la guerre ou rédacteur d'un journal ignoré, il viendra une secousse terrible, une convulsion énorme qui remettra tout à sa place et fera de notre vieille France ce qu'elle a toujours été, une des premières

nations de l'univers, et le diapason de toute l'Europe.

Le spasme qui l'agite se fait déjà ressentir autour d'elle. L'Angleterre se trouble; la Russie gronde, l'Autriche commence à songer; les autres petits pouvoirs s'inquiètent.

Il faut donc espérer, et espérer toujours. Il sera bien assez temps de se désoler quand le dernier mot sera dit, si ce dernier mot doit nous être fatal.

20 septembre 1870.

LA PAROLE ET LA PENSÉE

« La parole a été donnée à l'homme pour exprimer sa pensée. »

Personne, jusqu'ici, n'a songé à contester cette vérité, et je ne voudrais pas être le premier à m'engager dans une voie aussi dangereuse. Cependant, sans gêner les croyances d'autrui, il me

sera peut-être permis de formuler un second énoncé qui, bien qu'apparemment opposé au premier, n'en est pas moins, dans la pratique des choses, d'une application aussi générale et d'une vérité aussi facile à établir.

C'est celui-ci :

« L'homme se sert de la parole pour cacher sa pensée. »

Et ma véracité me force de dire que le terme générique « homme » ne comprend pas ici seulement le sexe vilain, auquel j'ai le malheur d'appartenir. Les auteurs philosophiques, malgré leur visible austérité, ont plus de galanterie que nos législateurs, et quand ils disent « l'homme » ou « les hommes, » il est entendu que le beau sexe y est représenté pour au moins les trois-quarts.

Ceci posé, pour la satisfaction de ma conscience, j'aborde de suite mon sujet.

Prenons n'importe quelle circonstance de la vie sociale, une visite, par exemple ; voyons ce qu'on y pense et ce qu'on y dit, et nous saurons par là jusqu'à quel point il est vrai que l'homme se sert de la parole pour cacher sa pensée.

J'avise ce jeune dandy qui, le premier janvier, après la grand'messe, se met en route pour aller, deçà delà, souhaiter la bonne année, et faire parade de son paletot neuf ou de ses nouvelles fourrures.

Il a sa liste toute faite : elle contient les noms de ses amis et de toutes les notabilités de l'endroit.

Il sonne à la première porte que lui indique son

itinéraire. Il espère bien qu'il ne sera pas reçu et tient sa carte toute prête pour la déposer sur le plateau, ce qui ne demande aucun effort d'esprit et ne dépense pas une conversation qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir en quantité inépuisable.

La servante se présente.

— Madame reçoit-elle ?

— Oui, Monsieur.

Le visiteur secoue la neige qui couvre ses habits et se donne à tous les diables. Il est furieux d'être admis, et, cependant, il entre le sourire sur les lèvres.

— Ah ! quel bonheur, Madame, de pouvoir vous souhaiter la bonne année ! Il est peut-être

un peu matin, mais j'étais certain de vous trouver et d'être le premier à vous présenter mes hommages.

Telles sont les paroles de notre dandy ; voici maintenant ce qu'il pense :

— Quelle scie ! J'étais venu de bonne heure dans l'espoir que madame ne serait pas encore au salon, et me voilà pincé. Dépêchons-nous de nous esquiver au premier visiteur qui entrera !

Pendant ce temps, la maîtresse de maison a réfléchi.

— Comment, se dit-elle en elle-même, ce n'est que ce plat ennuyeux, cet imbécile ! Et moi qui me suis tant dépêchée, qui ai laissé pleurer bébé pour venir le recevoir ! Si j'avais su ! Pourvu, au moins, qu'il ne reste pas trop longtemps !

Institution des Sourds-Muets
Montréal

Puis, tout haut :

—Ah ! voilà une visite qui me fait réellement plaisir. Mais vous ne vous prodiguez pas trop, Monsieur, vous vous faites rare : nous ne vous voyons que juste une fois l'an. Franchement, vous nous négligez. Venez donc, de temps à autre, sans cérémonie ; rien ne peut nous être plus agréable !

Que celui ou celle à qui la chose n'est pas arrivée au moins une fois dans sa vie, me jette la première pierre ; je promets de la lui rendre.

Ou bien encore, un équipage piaffe à votre porte, Madame. Vous êtes en négligé, occupée à surveiller vos confitures ; mais la curiosité vous pique ; au risque de voir le sirop gonfler et renverser, vous courez à la fenêtre pour voir qui fait

tout ce flafla. Bien mal vous en a pris, car c'est une visite qui vous arrive ; on vous a vue derrière le rideau, et il n'y a plus moyen de faire dire que vous n'y êtes pas. On entre, et vous protestez de tout le plaisir que vous cause cette agréable rencontre, pendant que votre esprit écume les confitures, pense à la robe de chambre sur laquelle bébé a laissé des traces visibles de son passage ; et vous chassez mentalement l'importune visiteuse à laquelle votre bouche prodigue cependant les douces paroles de l'amitié.

Une autre fois, vous êtes au bal. En dansant, quelqu'un vous a marché sur le pied et vous a fait un mal horrible ; car je suppose que vous avez des cors : ces choses-là existent, quoiqu'on ne les voie pas toujours.

— Mille pardons ! dit ce quelqu'un qui est votre danseuse : je vous ai fait bien mal.

— Grande innocente ! murmure votre esprit ; j'ai bien envie de te le rendre !

— Mais ce n'est rien du tout, disent les lèvres ; j'aurais voulu que ce fût beaucoup plus. Tout ce qui me vient de vous, même la douleur, me fait un plaisir extrême.

Et vous repartez à tourbillonner ou à *quadriller*, rageant au dedans, souriant au dehors ; comme ces anciens gladiateurs qui savaient agoniser avec élégance, et donner à leur dernier spasme tout le charme d'un gracieux sourire.

Vous, Madame, vous avez une robe neuve, magnifique, superbe, à trois doubles-jupes et en soie cordée de Lyon,— il paraît que c'est la plus belle et qu'elle coûte très-cher. Votre mari a même fait les gros yeux en voyant la facture de la

modiste. N'importe, géneralement, cela ne compte pas.

Mais, un soir, que vous avez invité une voisine à prendre le thé, son petit garçon, un enfant prodige, a versé sur la robe neuve toute une tasse de lait.

En vous-même, vous pleurez, vous gémissez, vous tempêtez contre l'abominable gamin. Pour un rien, vous lui administreriez un fouet mémorable. Et cependant, vous l'excusez auprès de sa mère qui, de son côté, fait mine de vouloir le corriger, tandis qu'elle n'en a pas la moindre envie.

—C'est un petit malheur, dites-vous ; ce n'est presque rien. J'ai, d'ailleurs, une recette admirable, un savon merveilleux pour faire disparaître les taches. Demain, il n'y paraîtra plus.

D

En attendant, et pas plus tard que ce soir, quand la voisine aura pris congé, peut-être même avant qu'elle soit sortie du jardin, il y a gros à parier que vous chanterez une autre gamme.

Vous me direz que tous ces petits mensonges sont des exigences de la politesse, des nécessités du bon ton et du savoir-vivre. Vous avez peut-être raison jusqu'à un certain point, et je ne vous chicanerai pas là-dessus.

Mais, en fait de paroles fallacieuses, je vais vous citer quelques exemples qui n'ont pas la même excuse.

Avez-vous remarqué,—ceci s'adresse surtout aux hommes et va causer une joie profonde dans le camp opposé,—avez-vous remarqué, dans les circonstances où l'on prend la parole en public,

le petit exorde que l'on met en tête de son petit discours.

Qu'un homme soit élu président d'une république, trésorier d'une banque ou secrétaire-correspondant d'un club de patineurs, il dira invariablement :

— « Le choix que vous venez de faire, messieurs, m'honore autant qu'il me confond. Vous auriez pu trouver une foule de personnes plus capables que moi de remplir cet office, et la tâche que vous m'imposez est trop lourde pour mes faibles épaules. Cependant, messieurs, je ferai tout en moi, et dans la mesure de mes humbles capacités, pour répondre à une confiance trop flatteuse de votre part. Si je succombe sous le fardeau, la faute en sera à votre bienveillance qui a peut-être exagéré les légers services que j'ai pu rendre jusqu'à présent. »

Le soir, rendu chez lui, le même monsieur s'adresse à sa femme devant laquelle il n'a pas les mêmes raisons de s'humilier. Car, généralement, ceux qui sont moutons devant les étrangers, deviennent loups une fois qu'ils ont pénétré dans le domicile conjugal.

— « Eh ! bien, ce n'est pas malheureux ! On a compris, à la fin, que j'étais seul capable de faire prospérer cette entreprise. Cela me surprend, car les hommes sont si ingrats et connaissent si peu leur intérêt. Pour une fois, ils ont eu un peu de cœur et d'esprit ; pourvu que cela dure ! »

Dans une solennité quelconque, lorsqu'un auditeur est appelé à prendre la parole, il le fait généralement en ces termes :

— « Je n'étais pas venu ici pour parler, mais

pour écouter. Je vois autour de moi plusieurs personnes plus dignes que moi de se faire l'écho de cet auditoire distingué. Je suis pris tout à fait à l'improviste, et je vous conjure de vouloir bien m'excuser si je ne m'exprime pas dans des termes qu'un peu de préparation m'aurait permis d'employer. »

Au fond, il ne pense pas un seul mot de ce qu'il dit. Toutes les bonnes choses qu'il adresse à l'auditoire, il les pense de lui-même, et les hypocrites flagellations qu'il dirige vers sa personne sont indubitablement destinées à ses auditeurs. Il a l'air chagrin de ce qu'on l'a appelé, et, cependant, il serait furieux si on l'eût laissé de côté. La prétendue improvisation qu'il débite a été préparée avec soin. Il a écrit son discours la veille et l'a appris par cœur. Si vous ne me croyez pas, regardez dans la poche de son habit.

A ce sujet, il me revient une petite anecdote dont je vous garantis l'authenticité.

Il y a déjà un bon nombre d'années,—car je suis plus ancien que je n'en ai l'air,—j'assistais à une fète littéraire à laquelle un de mes camarades de collége avait été prié de prononcer un discours. Il y avait là les sommités de la littérature ; la circonstance était solennelle et il ne s'agissait pas de débiter des inepties.

Le moment venu, cependant, mon jeune ami se présente sur la scène avec assez d'aisance et s'excuse de ce que, prévenu seulement à la dernière heure, il n'avait pas eu le temps de préparer son discours et devait se contenter d'une improvisation pour laquelle il réclamait la bienveillance de ses auditeurs distingués,—car les auditeurs auxquels on s'adresse sont toujours gens de dis-

tinction. Cette excuse, répétée de plusieurs manières différentes, dura un bon quart-d'heure pendant lequel l'orateur absorba une notable quantité de verres d'eau sucrée, qu'un voisin complaisant lui passait pour remplacer par un agréable glouglou chaque fin de phrase qui se faisait un peu trop attendre. Finalement, sur je ne sais plus quelle période sonore, notre homme hésite, balbutie; il s'arrête, recommence pour s'arrêter encore, et subir un accès de toux qui arrive juste à point. Il repart, puis s'embrouille et s'enchevêtre si bien qu'il ne peut plus aller. Il s'agite et souffre, tandis que l'auditoire souffre et s'agite plus encore. Il lève les yeux au ciel, puis les promène sur les murs et sur ses auditeurs; le ciel, les murailles et l'auditoire sont également inflexibles et gouailleurs. Bref, essoufflé, noyé de verres d'eau et n'en pouvant plus, il semble prendre une résolution extrême;

et, pendant que sa main droite demeure suspendue dans un geste qui demande grâce, il introduit furtivement la main gauche dans la poche de son habit, et en tire un énorme rouleau de papier qu'il se met à lire tout d'une haleine.

C'était le discours que l'orateur prétendait n'avoir pas eu le temps de préparer ; c'était son improvisation !

NUAGES ET AVERSES

Je m'installe commodément dans mon fauteuil et je commence.

Il n'y a rien comme une position gênante pour entraver les idées. Foin de ceux qui s'imaginent que l'état de souffrance du corps dégage l'esprit : A ce compte-là, les trois-quarts et demi du genre

humain crèveraient de génie.—Il faut être bien grand homme pour donner dans ces idées-là. Dieu merci, je ne suis pas tout-à-fait arrivé à ces sommités étourdissantes, et mon naturel tranquille se plaît encore dans les humbles sphères de la position commode et bien assise. Après cela, je suis certain que la plupart de mes lecteurs pense comme moi.

Il y a dans la vie humaine des positions difficiles ; on peut même dire que toute notre existence se compose d'un tissu de petites circonstances suprêmement désagréables.

—Il a plu toute la nuit : les rues sont à blanc d'eau et de boue, comme disent les gens : vous vous êtes levé tard parce que le bébé vous a empêché de dormir ou qu'on a mis des chardons sous vos draps ; enfin vous êtes mortellement pressé

d'arriver à votre bureau. Vous enjambez avec furie les quelques planches disloquées qui font les trottoirs de la rue Saint-Jean. Soudain deux dames vous font blocus. Leurs crinolines datent de cinq années en arrière. Elles prennent une fois et demie le passage ; pas la moindre issue pour vous faufiler. Vous toussez, vous piétinez comme un homme qui a envie de passer : ces dames ne comprennent pas. Vous toussez plus fort et plus proche : le blocus est sourd et ne fait pas attention à vous. Enfin, de guerre lasse, et après avoir essayé tous les moyens honnêtes de vous faire comprendre, vous prenez votre courage à deux mains et vous risquez une de vos bottes vernies dans la boue pour placer l'autre vitement sur le trottoir, en avant de ces dames. Mais vous avez mal calculé votre élan : votre chapeau tombe dans la rue et votre pied souillé vient caresser désagréablement la robe de l'une des élégantes. Pendant

que le vent fait courir votre chapeau sur l'onde noire, et vous après le chapeau, la dame s'évanouit, les gamins vous sifflent et vous perdez la tête. Comme un malheur n'arrive jamais seul, une voiture lancée à toute vitesse arrive à point pour vous couvrir de fange en passant, et le cocher vous flanque un coup de fouet pour vous essuyer.

Un autre jour, peut-être le même jour, vous arrivez un peu tard à la maison, et, comme on a éteint la moitié des réverbères sous prétexte que cela empêchait les gens de dormir, vous n'y voyez plus du tout. Vous sonnez à une porte, et, au lieu d'entrer chez vous, trompé par l'obscurité, vous tombez tout penaud dans le vestibule de votre voisin. Dans votre trouble, vous prenez la servante pour la dame de la maison ; vous vous confondez en excuses devant celle-là, et vous prenez le sourire plein de pardon de celle-ci pour une familiarité

déplacée. Enfin, vous parvenez à entrer chez vous, et pour oublier votre mésaventure, vous vous mettez au lit. Cinq minutes après, et au moment où vous allez vous endormir, si vous êtes médecin, soyez certain qu'on viendra vous éveiller à la hâte pour un patient qui se meurt ; si vous êtes marchand, pour votre boutique qui brûle ; si vous connaissez les douceurs de la paternité, pour le mioche qui a avalé une épingle.

Notez bien, mes chers amis, que ceci n'est pas de l'imagination : bien au contraire, ce sont des accidents qui arrivent tous les jours.

Ne vous est-il pas advenu mille fois, par exemple, de descendre de voiture, à la porte d'une salle de concert, et de constater avec angoisse que vous aviez laissé dans votre chambre, sur le coin du buffet, votre bourse, contenant les cartes

d'entrée et l'argent pour payer le cocher ; en attendant, c'est en hiver, et ces dames grelottent.

Ou bien, c'est en été, vous vous promenez au jardin ou sur la terrasse par le plus beau soleil du monde, avec votre fiancée et la future belle-mère. Tout-à-coup un orage arrive on ne sait d'où, et fond sur les gens. Vous avez un mille à faire avant d'arriver au port. Vous n'avez pas un sou sur vous : mais, cependant, il faut être poli.

— Je suis fâché, mesdames, dites-vous en épiant l'horizon avec terreur, qu'il n'y ait pas de voiture au proche, nous allons être trempés !

Tiens, dit la jeune fille, nous pourrions entrer quelque part, laisser passer l'orage......

Le destin veut que vous soyez à ce moment

juste en face d'une confiserie. Il faut bien s'exécuter, vous entrez galamment à la suite de ces dames, enchanté sur la figure, furieux au fond du cœur. Mais on ne passe pas comme cela un orage dans une confiserie sans prendre quelque chose. Les gens savent si bien profiter de la circonstance.

« Nous avons des glaces à la vanille, à l'ananas, aux framboises... Monsieur,... peut-être voudriez-vous en offrir à ces dames. »

La mère, qui a plus d'expérience refuse : mais la jeune fille qui a plus soif, accepte.

Enfin, des glaces aux gâteaux il n'y a pas loin. Tant et si bien que, l'orage passé, quand on présente la carte, vous constatez en pâlissant que l'addition se monte à une piastre et demie. Vous appelez à l'écart la jeune fille qui est au comptoir,

et vous cherchez à lui faire comprendre que ce sera pour le lendemain. Malheureusement, elle vous connaît d'ancienne date et ne veut pas comprendre. Bref la future belle-mère est obligée de payer, et vous lance des regards furieux pendant que votre fiancée songe que M. X., un de vos rivaux, a toujours le gousset bien garni d'écus.

Comme vous vous êtes amusé !

Après cela il y a des personnes qui voient la vie tout en rose. Ceux-là ne peuvent pas être des gens d'esprit comme nous ; cependant ils ont la majorité, respectons-les ; j'ai toujours eu un grand respect pour le nombre et le fait est que je me suis toujours bien trouvé de ce sentiment aussi naturel que prudent.

UNE EXCURSION A CACOUNA

Nous sommes partis trois, le cœur léger et le gousset de même. En revanche, nous avions du tabac, des pipes et quelques provisions de bouche. En ces temps de guerre et *d'indignation meetings*, on ne sait pas toujours ce qui peut arriver.

Un voyage de cent vingt-cinq milles par chemin de fer n'est pas une chose essentiellement amu-

sante. Néanmoins, si le chemin du ciel même est étroit, on ne doit pas se plaindre que celui de Cacouna soit un peu raide et passablement dur. Méfiez-vous des voies larges : elles sont généralement funestes.

Cacouna est le paradis des Anglais. C'est le ciel de la mode, le ciel des *grecian bends* et des chignons.

Il possède, du reste, un magnifiqne hôtel, avec des alentours superbes, un peu dépourvus d'ombrages, mais très-favorables aux robes de soie.

C'était le dimanche, partant un jour de Bible et de repos.

Nous étions seuls parlant le français et ayant quelque chose comme une expression sur la figure.

Tout le reste était mort ; mort aux quilles, mort au jeu de billard.

Les pianos muets ; dans un coin, trois harpes et deux violons renfermés dans un religieux silence et cachant leurs échos gaillards sous d'immenses tuniques de flanelle verte pour se donner une apparence sérieuse.

Il n'y avait qu'une chose de permise, c'était la buvette. Défendues, les quilles ; crime, le billard ; mais permise, oh ! très-permise la buvette.

Comprenez vous, des païens comme nous, qui, après les offices, nous permettons un petit air de chant, ūn petit jeu sans malice, un bout de causerie un peu saline ? Horreur !

Une saine religion proscrit ces épouvantables

forfaits. Seulement, comme on ne peut pas sans danger pour la constitution, lire sans cesse la Bible, même la mieux imprimée, il faut bien se payer quelques petits entr'actes; mais quelque chose d'innocent, de tranquille et de bon exemple. Vous voyez de suite que la buvette seule peut résumer toutes ces qualités.

Aussi, on y court, on y vole, on s'y précipite. On s'y serre la main avec foi, on y prend un verre plein d'espérance ; seulement on ne s'y grise pas par charité : au contraire, cela coûte cher et n'est pas à la portée de toutes les bourses.

Un autre amusement qui passe pour être assez chrétien, mais dont on use toutefois avec une louable modération, c'est le bain à grande eau.

Le bain à grande eau n'est pas, en général, ce qu'un vain peuple pense.

On choisit le point de la haute marée. Les uns se costument ; d'autres n'ont pour tout vêtement que les haillons des vagues, comme dirait Victor Hugo.

On se lance avec énergie dans deux pieds d'eau ; on se roule dans le sable, ce qui fait un assez rude savon ; les hardis vont un peu plus loin, les téméraires se risquent jusqu'aux aisselles. Ces cas là sont heureusement rares. On rit, on se lance l'eau à la figure ; puis on court vite sur la grève, on se bouchonne avec une serviette de bure ; enfin, le corps en sang, les pieds pleins de gravier, on remet vite ses hardes, et l'on gravit l'escalier interminable qui conduit à l'hôtel où l'on arrive en nage, mais heureux d'avoir pleinement satisfait aux exigences de la mode et du bon ton.

C'est le progrès du siècle ; il n'y a rien à dire.

Mes amis et moi, qui sommes très-arriérés, comprenant peu et appréciant moins encore les douceurs de ce bain éreintant, nous nous mîmes en tête de faire un bout de course en chaloupe.

Pleins de ce désir raisonnable, mais peu distingué, après recherche, nous trouvâmes un pékin, nommé Johnny Larouche, excellent garçon, fort bon marin, et pas du tout gênant.

Pour une somme insignifiante ce brave garçon nous fit faire une promenade splendide de deux heures, sous quatre voiles, avec une brise assez fraîche et un tangage capable de démanteler des estomacs moins bien cuirassés que les nôtres.

Son seul défaut était de vouloir virer lof pour lof. A part cela, matelot expérimenté, il s'y entend comme pas un à lofer, arriver, larguer ou serrer

les écoutes, border une rame et arrimer un baleston.

Vous voyez d'ici comme nous nous sommes amusés ; sinon, avouez de suite que vous n'êtes pas marin.

En justice, je recommande Johnny Larouche et sa chaloupe aux amateurs qui voudraient encourager un brave homme en même temps qu'un hardi compagnon.

Nous sommes revenus en steamer et la nuit, ce qui peut prêter à beaucoup d'aventures. Malheureusement je n'en ai pas à vous raconter.

Notre bateau n'a pas échoué et nous n'avons pas fait naufrage. C'est donc un retour complètement dépourvu de *sensations*. Si, encore, nous

avions eu une grosse mer et beaucoup de malades à bord! Mais le fleuve était d'un calme désespérant, et nous avons dormi tout d'un somme, comme de bons bourgeois dont la conscience et l'estomac sont en repos.

Après tout, bien des gens se contentent à moins.

LES ACTIONS INUTILES

On a fait de nombreux discours et même des livres sur les *paroles inutiles ;* on n'a pas eu tort. Mais je me demande pourquoi on s'attaque si rarement aux *actions inutiles.* Dieu sait, pourtant, s'il y en a par le monde, et combien on gaspille ainsi un temps et des forces qui pourraient être avan-

tageusement employés d'une autre manière! Et ces inutilités, non-seulement on les excuse et on les pardonne, mais ceux qui les commettent y acquièrent souvent une célébrité, ou plutôt une popularité que l'on refuse la plupart du temps au véritable mérite.

Vous voyez un bon matin, placardée sur les murs, une affiche portant que M. Jacques s'est engagé à faire, à pied, cent milles en dix-huit heures. Partout où l'affiche s'étale, les groupes de curieux se forment pour en lire ou en épeler les caractères flamboyants. On discute, on commente ; on hésite à croire à ce fait merveilleux.

—Quoi! ce n'est pas possible! un tel qui va faire cent milles en dix-huit heures! Mais je l'ai connu tout jeune ; son père et le mien étaient voisins. Et pourtant, au fond, cela ne m'étonne

pas ; c'était un gaillard rudement charpenté ; j'avais toujours prédit qu'il arriverait, s'il voulait s'en donner la peine.

— A qui le dites-vous ? Il annonçait cela de bonne heure ; personne ne le connaît mieux que moi : une de mes sœurs a épousé son cousin.

— Son père est mon oncle propre.

— C'est sa tante qui m'a élevé.

— Moi, j'ai été à l'école avec lui ; nous étions comme les deux doigts de la main.

Enfin, chacun semble heureux de pouvoir dire qu'il est parent du héros ou, tout au moins, qu'il l'a connu ; de même qu'aux enterrements, une foule de gens sont enchantés de se mettre en évi-

dence, en prenant un air affairé, ou en se rapprochant le plus possible du corbillard, de façon à être pris pour quelqu'un de la famille. Il va sans dire que cela a lieu seulement au convoi du riche : le pauvre ne provoque pas le même empressement.

Bref, notre homme au cent milles a fixé son jour, et ce jour est arrivé.

L'homme arrive aussi de son côté.

Il est richement costumé ; veste et culotte de velours noir avec gilet bleu et agréments d'or ou d'argent ; casquette brillante, bas blancs, souliers vernis. Il s'avance en regardant tout le monde d'un air important et ennuyé, jetant par ci par là un petit sourire à quelques amis que cette marque de bienveillance fait rougir de bonheur.

Il ne fait rien par lui-même ; il a un homme d'affaire, des employés, un secrétaire. Un honnête citoyen, que l'on a oublié de faire payer à la barrière, vient, une fois entré, offrir consciencieusement sa pièce de trente sous au héros ; celui-ci se détourne avec dédain, comme si l'argent pouvait lui salir la main, et, par un geste majestueux, il indique son *manager*.

Et pourtant, il n'y a que quelques jours encore, ce même grand homme, garçon d'hôtel je ne sais plus où, s'est avancé avec empressement pour tenir mon cheval, et a reçu, chapeau bas, le pourboire que j'ai jeté dans sa main non encore célèbre. Alors, il m'eût demandé ma protection pour lui faire obtenir une place de laquais ; aujourd'hui, il croirait m'honorer en m'acceptant pour son secrétaire.

L'homme commence à marcher. Il a un espace

d'un demi-mille de circonférence ; il faut qu'il en fasse deux cents fois le tour en dix-huit heures. Les paris s'engagent parmi la foule qui a pénétré dans l'enceinte. Il y a là les rapporteurs de la presse-associée, qui s'apprêtent à faire jouer le télégraphe et à raconter à l'univers étonné toutes les phases de ce grand combat d'un seul homme contre cent milles.

On murmure, on chuchotte, on va, on revient pour s'en aller encore. La foule se renouvelle et la recette augmente.

Enfin le centième mille est achevé et le marcheur est en avance de dix-sept minutes. Les spectateurs enthousiasmés poussent un hourrah étourdissant, et Jacques se laisse porter en triomphe jusqu'à son hôtel, où plusieurs citoyens notables sont déjà rendus pour solliciter l'honneur d'être admis à le féliciter.

Le lendemain, la même foule fera la même ovation à un monsieur qui aura gagné une course de vélocipède. Quelques jours après, ce sera le tour d'un autre individu qui aura fait la route de Vienne à Paris sans descendre de cheval, ou qui aura marché pendant six fois vingt-quatre heures sans dormir.

Et, pour cela, tout le monde aura été mis en émoi ; les deux continents se seront parlé par le câble transatlantique, et toutes les autres affaires auront été reléguées au second rang ! C'est pourtant ainsi que la chose se fait, et les noms des hommes qui provoquent ces commotions passeront à la postérité.

Pendant ce temps, un génie incompris meurt avec l'invention utile que la foule a repoussée. Ces mêmes notabilités qui, tout à l'heure, sont

allées féliciter les jarrets solides du marcheur, ont consigné à leur porte l'homme de talent qui venait solliciter leur appui pour sa découverte.

Et pourtant, qu'un homme parcoure cent milles en dix-huit heures, qu'il gagne une course de vélocipède, qu'il passe six jours sans dormir, à quoi cela peut-il servir? quel bien peut-il en résulter pour l'humanité?

Tout le monde, cependant, encourage ces actes inutiles et sots, chacun s'honore de les subventionner.

Vous n'aurez pas le moyen de fournir la plus petite obole pour une œuvre utile et patriotique, et vous trouverez toujours de quoi souscrire pour aider à l'accomplissement d'une chose ridicule.

Vous repousserez Fulton et vous acclamerez Blondin.

C'est ainsi que le monde est fait, et il est inutile d'essayer de le refaire.

L'intelligence est souvent la sujette de la sottise.

Cela peut consoler bien des gens.

LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Elle était pourtant pleine d'espoir et de désir de vivre au commencement de ce matin-là.

Elle a vu le jour dans un petit bureau bien sombre de la rue Saint-Pierre. Les grandes choses et les grandes entreprises ont d'ailleurs assez souvent de ces commencements modestes.

A son premier sourire, le sombre bureau s'est éclairé, presque réchauffé. Il y a eu comme un tressaillement de bonheur dans les moisissures du crépi ; le criquet solitaire s'est élancé jusqu'au bord de son trou ; l'araignée est demeurée suspendue sur un rayon inachevé de sa toile. Il y a eu comme une odeur appétissante de bien-être futur, traversant rapidement la solitude de ce réduit. Les passants ont mis l'œil au carreau et se sont ensuite parlé bas. Mystère !

A peine sortie de ses langes, elle s'est armée en guerre et s'est élancée, dans sa petite taille ramassée, vers l'ennemi qu'elle était appelée à combattre.

Elle entreprenait la grande croisade vengeresse des races muettes contre les races parlantes ; l'émancipation du joug et la sujétion de l'aiguillon.

CANADIANA
Ottaviensis

Elle devait ôter l'homme du siége pour y mettre le coursier et flanquer le cocher à la place de sa bête.

Honte à qui prend le fouet : malheur à qui met la bride : anathème à qui relie le collier au timon ou pousse la barbarie jusqu'à boucler les sangles.

L'animal qui ne peut pas se plaindre trouvera désormais des interprètes pour faire punir ceux qui le gênent. La justice lui ouvrira ses portes et sa cause sera plaidée devant le tribunal.

Voilà pourquoi cette chère nouvelle-née s'était armée de toutes pièces : voilà le grand but de sa croisade.

Comment ne pas réussir avec une semblable

cause en mains ; comment ne pas vaincre en combattant pour un tel principe ?

Ses premières attaques furent des succès, ses premières batailles des victoires. Son petit gouvernement fonctionnait bien, ses finances étaient prospères, ses employés grassement payés.

Elle était devenue tout-à-coup une puissance redoutable : tout le monde en tremblait. Il se fit un cercle ou plutôt une cour de suppliants autour de son petit bureau, devenu du jour au lendemain le centre d'un grand pouvoir.

Les uns venaient en tremblant consulter le secrétaire intime sur la longueur qu'ils devaient donner au manche du fouet, sur l'épaisseur licite de la mèche. Les conducteurs d'omnibus venaient faire fixer le nombre de passagers qu'il leur était

Institution des Sourds-Muets

permis de prendre ; les charretiers, la quantité de quintaux qu'ils pouvaient faire tirer, sans enfreindre les règlements de la petite reine. On a même vu plusieurs riches bourgeois aller la consulter sur l'espèce de paille qu'ils devaient employer pour les litières, et s'informer si l'adoption du lit de plume dans les écuries ne serait pas un changement désirable !

Le petit factotum de la petite reine, joignant à ses hautes fonctions celle de procureur spécial, donnait des conseils à celui-ci, faisait des menaces à celui-là, encourageait l'un par un sourire mielleux, foudroyait l'autre par un éclair de sa terrible prunelle.

« Sachez, messieurs, que ma souveraine a décidé d'en finir avec ces pratiques cruelles qui s'exercent sur les races muettes et domestiques. L'homme

a fait son temps, le règne de la bête commence. Réjouissez-vous, ô chevaux, et vous, bœufs, réjouissez-vous ! Poules et canards, tressaillez d'allégresse, et saluez l'aurore de votre régénération. Le grand œuvre commence. Pour protéger l'animal, nous anéantirons l'homme, nous le supprimerons. Nouveaux Césars, nous jetterons la chair humaine aux lamproies. Nous...... »

Ainsi parlait le secrétaire intime de la petite reine, devant son auditoire tremblant.

Tout-à-coup (ô sublime invention du télégraphe !) arrive une dépêche qui lui tranche la parole. On le voit successivement pâlir, verdir, puis s'évanouir. Le papier glisse de ses mains inertes. L'auditeur le plus voisin, qui se trouvait à genoux, saisit le chiffon et lit : « Battus complètement dans les deux derniers engagements. La

justice est contre nous. Deux actions renvoyées avec dépens. »

A cette nouvelle, la foule des victimes laisse échapper un cri d'allégresse, et s'élance dehors, abandonnant le petit bureau retombé tout-à-coup dans son ombre et sa moisissure premières.

Le même jour, la petite reine, c'est-à-dire « la société de protection envers les animaux de Québec » tomba dans une maladie de langueur qui ne lui a pas permis de quitter sa chambre depuis.

On espère que cet état empirera, ou tout au moins ne s'améliorera pas, car le dernier des règlements qu'elle voulait mettre en force était dirigé contre ceux qui appâtent les poissons avec des vers vivants.

Toute la pêche croulait.

Il y a un statut pour protéger les animaux domestiques contre les cruautés des hommes.

Nous sommes avec le législateur qui a fait une œuvre non-seulement utile, mais nécessaire.

Mais nous ne sommes pas avec les gens qui se mettent ensemble pour torturer le sens de cette loi et tourmenter leurs semblables ; qui, sous prétexte de protéger le cheval, plongent l'homme dans la misère, après s'être engraissés de ses dépouilles ; qui enfin, à la première défaite, où la Cour les condamne *avec dépens*, s'éclipsent de la scène et soufflent sur leur beau feu.

Moins ces patriotismes-là sont communs, mieux les choses vont.

Nous aimons l'homme qui met l'épaule au timon et pousse sérieusement; mais foin de la petite mouche qui harcelle et qui pique, mêlant son petit bourdonnement à la voix de ceux qui travaillent, pour avoir l'occasion de faire du frou frou ou de gober une miette.

L'ESPRIT D'EMPRUNT

Presque tous les journaux ont reproduit l'entrefilet suivant :

« *Un mot charmant attribué à M. Péreire :*

« Un de ses employés, poli comme pas un, ne manquait pas, toutes les fois qu'il le rencontrait, de s'arrêter pour le saluer.

« Cette marque de déférence était devenue insupportable au financier, qui lui dit un jour : —Voyons, monsieur, passez donc ! Où en serions-nous du temps, si la grande aiguille mettait une minute à saluer la petite aiguille toutes les fois qu'elle la rencontre ! »

Je ne connais pas M. Péreire ; je suis certain cependant qu'il n'est pas l'auteur de cette platitude, mise au jour par quelque petit rédacteur de faits-divers à la quatrième page. Et, cependant, cette répartie, aussi suffisante que saugrenue, a été imprimée et ré-imprimée à des milliers d'exemplaires ; elle a été répétée partout sous le titre de *mot charmant.*

On l'a lu à la cuisine et dans le salon ; à la lueur du gaz et aux clartés du soleil ; l'humble chandelle de suif même a éclairé ce *mot charmant* de ses

rayons tremblants et rougeâtres. Qui sait s'il n'a pas laissé des envieux sur son passage? Partout on l'a trouvé joli, bien venu, coquet, spirituel.

Le mari s'assied à table pour déjeûner, sa femme, au lieu de verser le café, est plongée dans la lecture du journal du matin.

—Vite donc, ma chérie, il est déjà tard et je suis pressé!

—Attends un peu que j'achève de lire un mot charmant de M. Péreïre.—Voilà, c'est fini. Quel homme spirituel! Je ne suis pas surprise qu'il soit devenu riche!

Et moi, je vous le dis, franchement, c'est à cause de la richesse de M. Péreire qu'on lui a imposé la paternité de ce bon mot; car, dans la

bouche d'un homme pauvre, la repartie spirituelle eût été, ce qu'elle est en somme, d'une désastreuse pauvreté.

Et voilà pourtant comment se fait l'esprit, c'est-à-dire l'esprit de faux aloi. C'est un objet de commerce, sujet à l'annonce et à la réclame comme tous les autres ; obligé, comme toutes les productions humaines, d'avoir recours à l'argent pour se faire une petite place au soleil. Plus il y a d'argent, plus la place est grande.

On dit que l'argent achète tout, hors l'esprit : ce *hors* est de trop. L'esprit s'achète comme le reste ; ou du moins, s'il ne s'achète pas suivant la rigoureuse acception du mot, on peut toujours, en y mettant le prix, se procurer un certain fac-simile qui donne le change à presque tout le monde.

Nous sommes dans un siècle d'imitation et de placage. On peut acheter des montres en or à cinquante francs ; et pour le double de cette somme, on a toute une parure en pierres plus ou moins précieuses.

La personne la plus difforme peut, avec de l'argent, se composer un physique passable. On vend des nez, des jambes, des bras. On vous retouche, on vous retaille, on vous retape un individu d'une façon merveilleuse et dans la perfection.

Je conçois que la vanité entre pour quelque chose dans ces retouches, mais encore cette vanité a-t-elle son excuse dans le désir de ne pas faire horreur à son prochain. Je pardonnerai donc volontiers au manchot qui se fait poser un bras, à l'homme sans nez qui se fait remplacer cet organe

indispensable ; je pardonne même—tant la bosse de l'indulgence est développée chez moi—je pardonne au vieux garçon qui teint sa barbe et ses cheveux en vert invisible ; j'excuse encore la vieille fille qui, « pour réparer des ans l'irréparable outrage, » a recours, sept fois la semaine, à sa modiste et à son perruquier. En tout cela, le placage peut se tolérer, il vaut peut être mieux, même, qu'il se pratique.

Mais il y a une chose qui ne supporte ni le replâtrage ni le rembourrement, et qui ne doit porter ni fard ni perruque : c'est l'esprit. On ne se met pas l'esprit en tête comme on y pose un œil de verre ; on ne retaille pas son intellect de la même manière qu'on peut charpenter de nouveau un physique mal tourné.

Que de gens cependant exercent ce métier sur

eux-mêmes ou sur les autres ! Les rues en regorgent, les places publiques en pullulent, les salons en sont encombrés. Ils sont biens vus partout, ils priment, ils règnent. Ils imposent ce respect qu'inspire le nombre, car ils ont la majorité. L'homme intelligent, refoulé vers quelque coin obscur, ose-t-il élever la voix en leur présence, un coup-d'œil superbe ou une parole mordante, applaudie d'avance, le fait rentrer dans son obscurité. Le médiocre a été charmant, l'autre est un ours : quelle affaire avait-il à sortir de sa tanière ?

Au moyen-âge, les nobles et les chevaliers se glorifiaient de ne pas savoir lire, et de ne pouvoir signer autrement qu'en faisant une marque avec la pointe de leur épée. Etait-ce pour déprécier l'intelligence et marquer le peu de cas qu'ils en faisaient ? Il y avait beaucoup de cela, quoi qu'on

dise au contraire. Mais ces braves chevaliers avaient une autre excuse. Dans ces temps primitifs, la force physique était la force par excellence, et le meilleur raisonnement du monde devenait nécessairement caduc s'il n'était appuyé, au besoin, par un maître coup de lance ou d'épée. D'où il suit qu'on devait naturellement soigner mieux l'éducation physique que le développement des facultés intellectuelles, et que la gymnastique et les armes avaient le pas sur l'alphabet et le cahier d'écriture. Il en est encore un peu de même aujourd'hui dans certaines classes de la société, où le coup de poing est l'argument suprême, et où l'athlète le plus vigoureux est toujours censé avoir raison contre un adversaire peut-être plus subtil, mais moins bien charpenté.

Cela, néanmoins, forme l'exception, et l'intelligence victorieuse tend à conquérir une place

de plus en plus grande dans la direction de l'humanité. L'instruction commence à dominer, et l'esprit ne craint plus d'affirmer ses droits. La force brutale perd de son prestige et se voit tous les jours reléguée de plus en plus au second plan.

Comme à côté des meilleures choses, cependant, les abus parviennent toujours à se glisser ; ici, il s'en est insinué plusieurs. D'abord, celui que j'ai signalé plus haut : c'est un des pires. Autrefois, tel, qui n'était pas assez fort ou assez brave pour rencontrer son adversaire, louait des sbires qui, moyennant une certaine somme, se chargeaient de le suppléer et de vaincre ou mourir pour lui. On avait toujours le soin d'arranger les choses pour que la seconde alternative se présentât le moins fréquemment possible.

Aujourd'hui, on pratique quelque chose d'assez analogue à cet achat de coupe-jarrets. Un homme, favorisé des biens de la fortune, sent-il la somme de ses moyens intellectuels plus faible que celle de ses désirs et de son ambition, il se met en quête des sbires de l'esprit. Ses recherches ne sont pas longues. L'esprit n'est généralement pas cousu d'or, et a besoin de vivre. Au premier signal, il arrive avec son habit rapé, dont une encre trop souvent mêlée d'eau noircit très-imparfaitement les coutures. Il se présente, hélas! il faut bien le dire, chapeau bas, l'échine courbée, devant cette puissance qui, pour n'avoir pas semé, n'en recueille pas moins d'abondantes moissons. Le marché est bien vite conclu.

—Je dois prononcer, dans huit jours, un discours à l'inauguration du canal de Suez; mes affaires ne me permettent pas de m'en occuper;

d'ailleurs, j'ai une fort mauvaise écriture ; brochez-moi cela. Je ne regarderai pas au prix.

L'esprit s'incline, se met au travail et, dans une nuit, produit la harangue qu'il apporte le lendemain.

Hum ! hum ! au fond, ce n'est pas mal, dit le grand homme en se passant la main sur le front ; cela représente assez bien les idées que je vous avais données !

Il jette vingt francs et se renferme dans son cabinet pour épeler et apprendre par cœur tout le manuscrit. Il appelle quelque fois sa fille pour se faire expliquer une phrase qu'il ne peut pas lire, tout en prétendant vouloir s'assurer qu'elle n'est pas contre les règles de la grammaire.

Au bout de huit jours, il débite son chef-d'œuvre, et tous les journaux—payés d'avance—de reproduire ce morceau d'éloquence avec les éloges les plus flatteurs à l'adresse de l'homme éminent qui l'a prononcé.

O teinture ! ô placage ! !

Il y a encore un autre abus que je choisis entre mille, pour abréger. Cette soif de se faire une réputation de littérateur et d'homme d'esprit conduit à tant de choses !

Tout le monde maintenant se mêle d'écrire. Ceux qui n'ont pas le moyen de se payer un secrétaire, ou qui ont trop de prétentions pour user de cet expédient commode, saisissent eux-mêmes la plume. Cependant, les idées manquent : c'est

quand on a une feuille de papier blanc devant les yeux et une plume entre le pouce et l'index que cette vérité devient évidente. Il ne faut pas songer à ressasser du vieux, c'est du dernier commun ; on veut être original et on ne le peut pas : que faire ? On prend un terme moyen—que j'appellerais plutôt médiocre s'il n'était pas désastreux. Ne pouvant faire du nouveau dans les idées, on fait du neuf dans la manière de dire. On enfourche un âne vicieux que l'on prend pour un coursier plein de fougue : on fait jaillir des éclats de boue que l'on s'imagine être des éclairs ; on inonde les gens de gros mots, sous prétexte d'appeler les choses par leur nom. C'est ce que l'on appelle, de nos jours, le style vigoureux. Ce style est à la littérature ce que le genre Offenbach est à la musique. C'est le style de ceux qui n'en ont pas. C'est le mot qui remplace l'idée : c'est le bruit qui cherche à se faire passer pour de la musique.

Hélas !

— Il était tout de même gentil, le mot charmant de M. Péreire !

EN VILLÉGIATURE

« Voici la saison où l'on part pour la campagne. Les uns aiment l'eau, d'autres la verdure : moi, je préfère les deux.

Ceux qui ne vont pas un peu prendre l'air pendant les mois de juillet et d'août ont une grande ressemblance avec les âmes du purgatoire.

Ils circulent dans les rues avec un air en peine. A chaque fois qu'il part un bateau pour le bas du fleuve ou pour les campagnes d'alentour, on les voit sur le quai, les larmes aux yeux, serrant tristement les mains de leurs amis qui partent, regardant d'un œil jaloux toutes ces malles, tous ces colis portant des adresses qui font venir l'eau à la bouche. Tel qui est bon père de famille pourtant, mais qui a treize enfants, se prend à songer que s'il n'en avaît que six, que deux, ou même pas du tout, il pourrait, comme ce bienheureux Greluchet, son voisin, se payer un petit voyage aux eaux, et faire, pendant trois semaines, figure de *gentleman* dans un endroit où il n'est connu que par ses habits. Sa femme pourrait avoir une robe avec des garnitures et des accroche-cœurs, des barriolages et des dentelles en quantité, bien supérieurs à ceux qui se coudoient sur la jupe et le corsage de Madame Greluchet.

M. Charles, lui, n'a pas d'enfants, et il pense :

— Si, comme ce dandin de Joseph, j'avais des enfants, mon fils me remplacerait au comptoir, et je pourrais au moins passer quelques jours à la campagne : ma santé a besoin de repos, hélas !

Il lève les yeux au ciel, et se dit comme toutes les années précédentes :

— Eh bien ! ce sera pour l'année prochaine.

Bref tous ceux qui restent ont, comme cela, chaque jour, leur petite scène qui se termine invariablement le soir par une bonne querelle domestique ou une petite partie fine où l'on perd le souvenir pour le retrouver le lendemain, un peu plus cuisant.

Hélas ! ceux qui vont à la campagne sont encore plus à plaindre : vous ne saviez peut-être pas cela ?

Sous prétexte de se reposer des affaires, ils se tuent de plaisir ; pour remettre la cervelle, ils se donnent des courbatures.

Madame change de toilette au moins six fois par jour ; monsieur reçoit des gants frais par chaque nouveau steamer.

Les visites se font en grande tenue ; on se rend au bain en cravate blanche et en habit noir ; on organise des pic-niques en grande cérémonie.

Les enfants qui s'attendaient à se rouler sur l'herbe, sont tenus toute la journée sur leurs deux

jambes, raides, guindés, ficelés. Comme ils s'amusent !

Tous les soirs, bal. Entre chaque danse on se permet un petit tour de jardin, ou une promenade sur le trottoir. Au clair de la lune c'est très-joli ; mais avec nos nuits fraiches, c'est aussi très-mortel, si toutefois cet adjectif est susceptible d'un superlatif.

A l'automne, on revient brisé, mais mieux, à ce qu'on croit.

Ceux qui profitent le plus de ces excursions sont les habitants de ces plages heureuses. Deux ou trois mois d'exploitation pratiquée sur nos bons bourgeois les font vivre les mains dans les poches pour le reste de l'année.

Mais la morale y perd : leurs filles prennent des goûts et des allures de grande dame, et, si le père n'a pas le moyen de les soutenir, on sait ce qui arrive......

C'est la faute du citadin. »

JE VOUS L'AVAIS BIEN DIT

Je veux vous parler un peu de prophètes ; non pas de ces personnages vénérables et inspirés qui, aux temps bibliques, prédisaient l'avenir, mais des prophètes de nos jours qui annoncent toujours le passé et le présent, plus rarement les choses futures.

Il y en a de plusieurs espèces, toutes plus ou moins désagréables les unes que les autres. La plus détestable, à mon sens, est celle qui, dans toutes les circonstances de la vie, après une joie, et surtout après une douleur, vous aborde et vous dit d'un ton doctoral :

— Ah ! il vous est arrivé telle chose ; cela ne me surprend pas, *je vous l'avais bien dit !*

Je vous l'avais bien dit ! Cette prophétie après coup qui gâte un succès, qui rend une défaite plus amère, il se trouve toujours des gens pour vous la souffler à l'oreille ou vous la jeter à la figure. Ainsi, ce que vous avez pu faire de bien, le petit succès que vous avez eu, ce n'est pas à cause de vos humbles efforts, ce n'est pas par votre travail ou votre intelligence que vous y êtes arrivé ; non, c'est parce que vous avez suivi mes conseils, que

mon idée vous a soutenu. Je vous l'avais bien dit ! C'est pour cela seul que vous avez réussi.

Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? Avez-vous succombé dans une entreprise ou essuyé quelque revers inattendu ?

— Je vous l'avais bien dit, prononce solennellement le prophète officieux, je vous l'avais dit ; aussi pourquoi ne m'avoir pas écouté !

Ces gens-là, avec leur éternel cliché, vous prennent tout ce que vous faites et même tout ce qu'on vous fait ; vous volent vos idées et s'en parent comme d'un vêtement à eux ; vous arrachent vos sentiments et vos sensations et les dégustent sans scrupule devant vous. Ils ne vous laissent pas même l'amère possession de votre douleur. Ils se jettent dessus et vous la disputent en la trou-

blant et en l'irritant, comme ces mouches qui viennent promener leur suçoir empoisonné sur les chairs d'une plaie vive.

Je vous l'avais bien dit ! C'est le mot et l'idée de ceux qui n'ont ni idée ni mot. C'est la mesquine vengeance de ceux qui n'ont pas eu le courage d'entreprendre et qui sont vexés de voir que d'autres ont entrepris. C'est une quintessence de sourde envie hypocritement recouverte d'une couche de bon vouloir, comme la pilule dorée des pharmaciens. Qui est-ce qui, dans sa vie, ne l'a pas avalée, cette effroyable pilule? Enfants, jeunes filles, gens mariés et célibataires, jeunes et vieux vieillards,—car tous les vieillards ne sont pas vieux,—rappelez vos souvenirs d'hier ou d'avant-hier et vous verrez si je me trompe.

—Comment, la sauterelle a mangé vos blés!

Ce n'est pas étonnant ; je vous l'avais bien dit. Une autre fois, il faudra les plâtrer.

— Vous avez là un beau champ de mil ; cela vous fera une récolte superbe ; vous avez suivi mes conseils ; je vous avais bien dit que vous ne vous en repentiriez pas !

— Vous êtes malade ? — Je vous l'avais bien dit.

— Vous vous portez bien ! — Qu'est-ce que je vous avais dit ?

— Il pleut, il fait beau. Ne vous l'avais-je pas dit ?

Mais il y a une seconde espèce qui tient de la première et qui est presque aussi insupportable.

C'est celle que je pourrais appeler l'espèce des pronostiqueurs.

Il y a toujours des gens qui se chargent de vous annoncer ce qui vous arrivera, surtout si ce doit être quelque chose de fâcheux.

— Ah ! vous allez vous promener par là ? disent-ils ; prenez bien garde, le chemin est affreux, il y a un mauvais pas dont on se tire difficilement, et votre cheval est ombrageux ; tenez-vous pour averti !

Tout cela n'existe pas ; vous êtes certain de votre affaire, vous connaissez parfaitement le chemin, et vous savez que la bête est docile. Néanmoins, ces quelques paroles vous ont inquiété et mis mal à l'aise. Vous ne jouissez pas de votre promenade comme vous l'eussiez fait si l'on vous eût laissé tranquille.

Ou bien, ils ont des anecdotes toutes prêtes pour gâter le plaisir que vous vous promettez.

Si vous allez vous baigner à tel endroit de la rivière, ils ne manqueront pas de vous dire que, l'an dernier, à pareille époque, un de leurs amis s'est noyé juste à la même place. Si vous partez pour chasser dans un fourré, leur conscience les force de vous dire qu'un terrible accident y est arrivé il n'y a pas une semaine. Un chasseur y a été à demi étranglé par les loups, et on a blessé mortellement son camarade.

— Tiens, vous disent-ils, c'est dans cette chaloupe que vous partez pour la pêche. Nous ne voulons pas vous effrayer, mais l'embarcation n'est pas très-sûre ; elle a chaviré aux dernières grandes mers, et trois hommes ont été engloutis. Ce n'est pas moi qui voudrais mettre le pied là-dedans !

— Ni moi non plus, dit un autre.

— Vous feriez mieux de ne pas partir aujourd'hui, vous disent-ils dans une autre circonstance. Il y a gros à parier qu'il fera mauvais ; vous allez être trempé. Et puis, nous sommes au vendredi, cela porte malheur ; on sait ce qu'on sait.

Ce que je sais, c'est que tout cela ne veut rien dire au fond ; mais trouvez-moi l'homme qui ne se sentent pas un peu ému de ces sinistres prédictions. Nous avons le cœur ainsi fait que nous croyons beaucoup plus volontiers au mal qu'au bien, à un accident qu'à une réussite. Et quand même nous n'ajouterions pas foi aux paroles des pronostiqueurs, nous ne pouvons pas nous empêcher d'en ressentir un léger malaise, et, si petit qu'il soit, ce malaise nous empêche de jouir pleinement du plaisir que nous nous étions promis.

Je veux bien croire que nous habitons une vallée de larmes ; mais pourquoi voiler ainsi les quelques rayons de soleil qui viennent parfois nous éclairer le cœur ?

LES TRAVERS DE LA SOCIÉTÉ

Je pourrais écrire passablement en vers, mais la prose m'est encore plus facile.

Mon style est d'ailleurs un brave bourgeois, pas trop corsé, pas trop guindé, qui se soucie peu des roses cueillies au péril de ses jours sur les sommets de l'Hélicon, et préfère glaner dans la plaine

quelques fleurs champêtres et sans prétentions. C'est un bon berger qui donnerait toute l'ambroisie des poëtes pour une tranche de pain et une livre de fromage. Sans être amateur passionné du chardon (ce qui ne serait pas à son avantage), il aime bien à en répandre quelques branches par ci par là dans ses petits bouquets, histoire de faire une légère piqûre.

Vous n'avez peut-être pas réfléchi à tout ce qu'une petite pointe appliquée à propos peut opérer de bien.

Vous avez sur la joue une tumeur qui vous défigure : cela vous aigrit, vous empêche de manger et de dormir, et vous tient la tête et le cou raides. Si l'on vous dit une amabilité, vous répondez sur le ton incisif et cassant d'un froid de trente-six degrés et avec la prestance d'un monsieur qui a

avalé le parapluie de son propriétaire. Une légère piqûre appliquée sur le champ vous fait retrouver votre faim et votre souplesse premières.

Si, au lieu d'être sur la joue, la tumeur est au moral, il faut une main plus exercée pour la toucher.

Il y a des gens qui se laissent couper un membre sans sourciller et qui se pâment dès que l'on veut leur amputer la plus petite excroissance sur le caractère.

Vous êtes dans un salon. On prie un monsieur de chanter. Après avoir forcé la maîtresse de la maison à se mettre presque à ses genoux, il finit par consentir ; mais il a oublié sa musique et ne sait pas l'accompagnement par cœur. Vous avez l'obligeance de lui offrir de jouer pour lui

et vous lui demandez : « Dans quel ton, s'il vous plaît ? »

— Oh ! dit-il, avec un petit air suffisant, je suis ténor, et je chante cette romance en *fa*.

— Je m'en serais douté, monsieur, au ton de vos paroles, et quoique le bémol ne soit pas dans mes bonnes grâces, allons !

Votre prétendu ténor commence. A la cinquième mesure, la maîtresse se met à trembler pour ses glaces et les carreaux de ses fenêtres ; vous craignez la rupture de quelque vaisseau sanguin : de plus, le monsieur chante horriblement faux. Comme de raison ce doit être l'accompagnateur qui se trompe et votre ténor vous regarde avec des yeux furibonds.

— Monsieur, dites-vous, en vous insinuant avec

les précautions d'un général qui veut cerner une place, monsieur, s'il m'était permis.....je n'oserais vraiment......mais enfin......peut-être pourrais-je vous faire remarquer que vous ne chantez pas tout-à-fait juste ; ce morceau est écrit en majeur, et vous faites la tierce mineure......

— Monsieur, vous répond le ténor, avec une dignité blessée au vif, vous êtes un jaloux ; c'est votre instrument qui me fait détonner. Puis se tournant vers la dame de la maison : — Désolé, madame, de ne pouvoir continuer, mais monsieur n'est pas de force à jouer cet accompagnement.

Et le ténor va prendre un verre de vin.

Après, c'est votre tour ; on vous demande un morceau. D'un caractère naturellement doux, vous vous exécutez. Vous n'en êtes pas encore au

deuxième tiers du premier couplet que vous ne vous entendez déjà plus ; un sourd bourdonnement vous monte aux oreilles : vous suez à grosses gouttes et d'un œil suppliant vous prenez le ciel à témoin de votre martyre. Le bourdonnement augmente, jusqu'à ce qu'enfin, essoufflé, haletant, éperdu, vous tournez vers un couple qui cause en face de vous, appuyé sur le piano, avec un bruit de treize clarinettes.

— Mademoiselle, dites-vous, je craindrais vraiment d'être indiscret en continuant ma romance, je vous gêne sans doute, j'attendrai que vous ayez fini.

La demoiselle, furieuse, vous tourne le dos. Si elle est jeune, elle se console en parlant plus fort ; si elle est vieille, elle ne retrouve sa sérénité qu'après la troisième prise de tabac et la dixième

répétition de son éternel refrain sur un ton flûté : « La galanterie n'est plus de nos jours. »

Cependant elle donnerait son chat et jusqu'à son faux râtelier pour avoir le droit d'être encore *de nos jours*, au lieu d'être des jours passés.

Respectons les ruines et leurs échancrures.

Puisque nous sommes dans le monde, pourquoi ne pas tenter de suite une innocente petite croisade contre un de ses microscopiques travers les plus embêtants.

Vous êtes au bal. Un monsieur vous arrive qui, d'un air souriant et en vous nommant par votre nom, vous demande si vous ne prendriez pas un petit verre de vin ou une petite tasse de café.

— Comment donc, monsieur, mais certainement, bien obligé.

— Il fait bien froid.

— Mais.....,pas trop chaud.

— Il fait bien mauvais.

— Le temps n'est certes pas beau.

— Nous n'avons pas de lune.

— Il fait noir comme dans un four.

— La ville ne pèche pas par trop d'éclairage.

— On s'y rompt le cou.

Après quelques minutes d'interruption, le feu s'engage de nouveau.

— Vous êtes venu à pied?

— Mais oui, je ne demeure pas très-loin.

— Monsieur veut-il que je lui ôte ses *claques?*

A ce mot, le jour se fait dans votre esprit et vous pâlissez; vous venez de causer un quart d'heure

avec le *waiter* ou *garçon*, et vous avez failli prendre un verre de vin avec lui.

Le lendemain, dans un autre bal, vous avisez un individu à la figure plate et empesée.—Une tasse de café! lui criez-vous d'un air impératif, et pour vous venger de votre gaucherie de la veille. Le monsieur à la figure plate vous regarde d'un air étonné, offre son bras à votre cousine qui l'accepte, et s'en va prendre place pour danser une mazurka: il paraît que c'est un *mylord* occupant un haut grade dans l'armée de Sa Majesté.

D'où viennent ces méprises et quel est l'abus dont je voulais parler?

La méprise vient de l'habit; l'abus est encore dans l'habit.

Votre domestique a un pantalon noir, parfait;

un habit noir, souvent meilleur que celui de l'invité ; un gilet irréprochable ; une chemise, un col et une cravate qui vous font envie ; des gants aussi frais que les vôtres. Que voulez-vous ? Entre lui et l'invité, on ne remarque de différence qu'après avoir vu l'un boire dans un verre et l'autre le rincer. Pas le plus petit bouton doré, ou argenté, pas le plus mince cordon rouge ou blanc sur la manche ou sur le gilet. C'est un monsieur comme tout le monde.

A l'avenir, en entrant dans un bal, si quelqu'un vient vous offrir ses services, habillé comme susdit, inclinez-vous devant lui et dites :

— Monsieur, est-ce à un invité ou au laquais que j'ai l'honneur de parler.

De cette manière vous serez certain de ne pas faire de méprise.

LA CROIX DE BERNY

Je viens de lire, non pas tout d'une haleine, mais à petites doses, *La Croix de Berny*.

Je sais bien que je vais paraître naïf et peu connaisseur, que les gens du métier vont hausser les épaules ou me foudroyer de leur mépris ; mais je dois avouer, en toute sincérité, que je n'ai pas

trouvé ce livre aussi beau qu'on le dit. Comme ces gravures de modes dont la régularité mathémathique et la perfection désespérante accusent le métier plutôt que l'art, *La Croix de Berny* est un récit trop endimanché pour être naturel.

Je sais bien qu'il faut de l'audace, presque de la témérité pour tenter de critiquer ce qui sort de la plume de Mme de Girardin, de Théophile Gauthier, de Jules Sandeau et de Méry. C'est un attentat contre le talent, un crime de lèse-célébrité. Mais, que voulez-vous? Je suis fait comme cela; j'aime à juger par moi-même et à ne pas toujours trouver une chose belle sur le simple dire d'autrui.

C'est ainsi qu'il m'est impossible de me pâmer d'admiration en écoutant les récitatifs de la *Création* d'Handel ou certains passages algébriques de

Beethoven et Mendelsshon. Je comprends que la science vienne au secours de l'art, mais elle ne doit pas l'effacer. Les choses tirées au cordeau me déplaisent, et un tronc d'arbre raboté et cannelé par la main des hommes pourra avoir son mérite comme fût de colonne, mais, en tant qu'arbre, il ne sera jamais, à mes yeux, qu'une indécente violation de la beauté naturelle.

Le récit délayé dans le titre injustifiable : *La Croix de Berny,* est donné sous forme de lettres.

C'est un premier tort, à mes yeux. J'ai toujours eu une horreur marquée pour ces histoires enfermées sous d'interminables épîtres dans lesquelles la date et le lieu sont mystérieusement remplacés par une lettre majuscule et une moitié de chiffre garnies de points de suspension.

De Marie à Joseph; *d'Albert à Marguerite; De la même au même; Du même à la même;* c'est plus fort que moi, je ne puis pas supporter ces choses fades, fussent-elles de la plume d'Homère ou de Virgile même. Pourquoi tous ces ziz-zags factices, quand on peut si facilement aller droit au but. J'admire le touriste qui, au lieu de suivre la route ordinaire, grimpera audacieusement sur quelque roc escarpé et côtoyera un précipice afin de trouver un beau point de vue, ou de goûter un peu au vertige des abîmes ; mais je me moque justement de celui qui, dédaignant le sable des rues, escalade les maisons et marche d'un pied fier sur la ligne des gouttières. Le grand et le, beau sont les proches voisins du ridicule ; et si l'on ne tient pas compte des lieux et des circonstances on risque, en cherchant à atteindre les premiers, de faire une pitoyable chute du côté du second.

La lettre est une chose admirable qui, comme la conversation, peut admettre tous les genres, à l'exception d'un seul : le genre ciselé. A mon sens, une lettre écrite à la postérité, comme la plupart de celles de Cicéron et presque toutes celles de Mme de Sévigné, n'est pas une lettre. Cela peut être très-joli comme narration châtiée, comme harangue ou comme traité de philosophie, mais comme lettre c'est manqué. On a beau dire, le naturel, dans la lettre comme dans la conversation, doit être la première et la principale qualité. Autrement, cela me fait toujours penser à ma domestique qui me dirait :

Le soleil est très-beau, le ciel est sans nuage ;
Désirez-vous, Monsieur, maintenant, déjeûner ?

Pendant que je répondrais aussi poétiquement :

Pas encore, merci ; je vais me promener,
Et jouir de l'éclat de ce beau paysage.

Voyons, est-ce que je ne serais pas le premier à me moquer de moi ? Et si vous vous mettiez de la partie aurais-je raison de me plaindre?

Au fait, je respecte beaucoup Mme de Girardin et j'ai pour son talent une admiration que je ne cache pas ; mais il m'est impossible de trouver si belles qu'on le dit les lettres qu'elle a signées *Irène de Châteaudun.* C'est étudié, c'est guindé, c'est poli à l'émeri comme une gravure de mode, mais ce n'est pas naturel. Les lettres de Méry, de Jules Sandeau, de Théophile Gauthier, ont exactement le même défaut ; c'est trop correct pour être beau.

Une fois dans ma vie j'ai fait un dessin : c'était un moulin avec des arbres et une charrette. J'y avais travaillé pendant longtemps, avec le compas et la règle graduée. La chose aurait dû être par-

faite. Elle l'était, en effet, comme architecture ou levé de plans ; comme dessin, elle était simplement horrible. Dans trois ou quatre coups de crayon, un connaisseur à qui j'avais montré mon œuvre, me fit le même sujet et ne se servit ni du compas ni de la règle. Je vous assure que son moulin et sa charrette avaient une meilleure tournure que les miens : j'avais fait de la science ; il avait fait de l'art.

Voilà en somme ce qui me reste de *La Croix de Berny*. Je sais bien que je commets là une action téméraire. Mais, enfin, il y a tant de gens qui, tout bas, vouent Handel aux gémonies, et tout haut le trouvent admirable !

Je dis tout haut, ce que beaucoup de personnes pensent tout bas.

LA MODE

Les chapeaux de femmes ont encore changé de forme cette année : au lieu d'être relevés sur le côté, ils sont repliés sur le devant, ce qui donne un petit air crâne qui n'est pas sans charme, *pourvu toujours*, comme on dit dans les *bills* de la Chambre, que la coiffure soit portée par une jolie personne.

Au reste, la forme changera encore l'an prochain : les modes passent et reviennent comme les ministres ; celles et ceux qui sont au pouvoir ayant toujours raison.

Il y a longtemps que, sur ce chapitre, on fait une guerre à coups d'épingles à la plus belle partie du genre humain. Hélas ! j'ai moi-même été quelque peu caporal dans cette milice,—inoffensive d'ailleurs comme toutes les milices, mais assez nombreuse pour inquiéter l'ennemi et l'empêcher de dormir des deux yeux à la fois.

Ai-je eu raison ? Je n'en suis pas sûr ; et quant à discuter sur le sujet, j'aime mieux prendre à moi seul le pour et le contre, ménageant, de cette façon, la chèvre et le chou.

Et d'abord, nous sommes peut-être un peu dans

l'erreur lorsque nous accusons les femmes de faire, de défaire et de changer les modes si souvent. Avons-nous bien réfléchi sur les origines de cette souveraine sans cesse renaissante ? Pour moi, j'y ai songé profondément et, comme disent les discours académiques, avec toute l'attention que comporte la gravité du sujet. Ce travail nouveau m'a conduit tout droit à la conclusion que les femmes n'ont rien du tout à faire avec la mode, et qu'elles sont complètement innocentes de ses changements aussi fréquents qu'inattendus.

Je m'aperçois que je me fais des amies et des alliées.

Or, la mode, c'est nous, le sexe laid et barbu, qui la faisons, qui la choyons, qui la perpétuons. Je m'explique, car cela demande explication.

Le commerce fait vivre la moitié du genre hu-

main, sans compter ceux qu'il fait vivoter. Dans l'alimentation de cette machine qui s'appelle le négoce, les objets qui servent à nous vêtir et à nous orner entrent pour une part considérable. Je vous demande un peu, entre nous, ce que deviendraient le mercier, le gantier, le chapelier et le bottier, si la mode ne changeait pas ? La robe, le gant, le chapeau et la bottine ayant toujours la même coupe et la même forme, ces objets seraient d'une durée désastreuse pour le fournisseur. La même coiffure se porterait pendant trois étés de suite, et la simple jupe de l'an dernier n'appellerait pas, l'an prochain, les agréments de la double jupe et du *grecian bend*. Ce serait à fermer boutique.

Les boutiquiers ont plus d'esprit que cela ; ils le savent, et je viens de m'en apercevoir. Un jour, le gant s'attache par une simple boutonnière. Trois mois après, il aura deux boutons ; encore

un peu de temps, le troisième bouton s'ajoute aux deux premiers. Une femme élégante peut-elle décemment porter un gant à deux boutons quand toutes les vitrines en étalent de magnifiques qui s'attachent par trois boutons ou par un seul bouton ? Vous voyez bien que la chose n'a pas le sens commun. D'ailleurs, la différence des prix est presque insignifiante, et l'on s'est aperçu que les gants d'il y a trois semaines ont une vilaine tache, apostée tout exprès pour tenter les regards indiscrets et les langues plus indiscrètes encore. Le rusé marchand avait compté là-dessus : son calcul n'était-il pas fondé sur le plus solide des raisonnements !

L'été dernier, le bord du chapeau était pincé au-dessus de l'oreille gauche ; on aurait bien pu, cette année, le pincer sur l'oreille droite. Mais, voyez ce qui serait arrivé. Des femmes économes

—la race n'en est pas encore tout-à-fait éteinte—auraient manqué de savoir-vivre jusqu'au point de changer bout pour bout le chapeau de l'été précédent, ce qui aurait en même temps réalisé un bénéfice pour la famille, et satisfait aux exigences de la mode en découvrant l'oreille droite. Mais le chapelier ne l'entend vraiment pas de cette oreille-là. Que fait-il, le misérable exploiteur? Il a plus d'une corde à son arc, c'est-à-dire plus d'une forme à sa disposition. Il relève le chapeau sur le devant et donne au fond une forme telle que la transformation, sans lui, devient impossible. Qui est-ce qui sera bien attrapé? Ce n'est toujours pas lui. Et vous aurez maintenant le courage de censurer la pauvre femme qui éprouve le désir bien naturel de suspendre au grenier le feutre mal relevé pour en acheter un plus conforme aux tendances du jour? Vraiment, je vous croyais le cœur mieux placé.

Du reste, le chapelier a cent fois raison. Le front n'est-il pas la plus noble partie de la figure, celle où les tempêtes s'amoncèlent, où la joie fait rayonner ses souveuirs, où la douleur vient répandre ses ombres? Qu'est-ce que l'oreille droite ou l'oreille gauche auprès de ce miroir qui rend toutes les nuances, de cette surface qui photographie tous les sentiments? Qu'il se lève celui qui prétend ôter à une femme estimable le droit de marcher le front haut et découvert!

J'avoue que la bottine ne semble pas comporter, à première vue du moins, les mêmes raisons de changements, de modifications. Mais croyez-vous que le bottier soit moins rusé que son confrère le chapelier?

— Je ferai remarquer à Madame, dit-il avec son sourire le plus engageant, que cette année, le talon

est exhaussé de deux lignes et demie ; le bout de la semelle a une coupe spéciale et la bottine se lace beaucoup plus haut. Mon correspondant, qui a l'honneur de chausser Madame la marquise de Lorne, m'a fait tenir les derniers patrons de Paris. Pas une dame ne voudrait maintenant sortir avec une chaussure d'un autre style.

Hum! puisqu'il est question de la marquise de Lorne, il ne s'agit pas de plaisanter: au rebut les antiquailles! on n'a qu'une parole; et la bottine du mois passé prend tristement le chemin du grenier, où les rats seuls seront les témoins de sa profonde infortune et boiront silencieusement ses pleurs amers.

Vous voyez bien que, dans tout ceci, la femme n'est qu'un sujet qui subit son tyran, d'une manière assez philosoqhique, il faut se l'avouer.

Si nous avons à porter la guerre, portons la donc dans l'arrière boutique où la mode tient ses comités et rend ses arrêts que le commis du comptoir se charge de promulguer entre trois saluts et une demi-douzaine de sourires sur sa bouche en cœur. Prenons-nous-en à la pluie et ne bousculons pas les gens qui sont inondés. Extirpons la maladie, mais n'étouffons pas le malade qui ne peut pas se défendre.

Du reste, si nous faisions un léger retour sur nous-mêmes, nous trouverions peut-être dans notre for intérieur des motifs d'indulgence envers notre prochain. Avouons-le ; nous avons bien, nous aussi, nos petites faiblesses à cet endroit ; elles sont moins remarquées, voilà toute la différence.

C'est peut-être, après tout, parce que nous sommes moins remarquables.

L

Au fond, sommes-nous complètement insensibles aux variations de la mode? Nos chapeaux sont-ils bien toujours les mêmes? Et sans parler du pantalon, de la redingote et du gilet, le simple choix d'une cravate ou d'un soulier n'exige-t-il pas souvent un travail d'imagination dans lequel nous nous complaisons sans avoir l'honnêteté d'en convenir? Il n'y a pas jusqu'à la barbe qui ne subisse les courants et les contre-courants de la façon. Je pourrais aller plus loin; mais on ne peut pas exiger que je m'immole du coup pour la perte de mes semblables.

Si l'on veut m'en croire, faisons la paix, une paix honorable. Ne taquinons plus les femmes au sujet de la mode. Il pourrait arriver qu'on usât de représailles; et, dans ce siècle où les femmes sont de force à endosser la toge et à manier le scalpel, nous pourrions, à la fin, n'avoir pas le beau rôle!

Je ne crains rien tant que le ridicule, et je ne serais pas surpris si, quelque jour, nous y tombions tout vifs. Nous y sommes déjà peut-être un peu.

Après cela, que celui qui n'est pas convaincu essaye de traverser la période de la culotte collante avec un pantalon bouffant, ou d'aller au bal avec la cravate et la perruque de nos pères.

Il m'en dira des nouvelles.

LE PRINTEMPS ET LES DÉMÉNAGEMENTS

Tout le monde a déménagé : c'est le temps, ou jamais, de glisser ma chronique.

Le printemps rend timide. Tout change, tout s'embellit, tout se ragaillardit. Le brin d'herbe vert lève sa petite tête et regarde hardiment la neige qui s'enfuit toute honteuse ; les arbres ris-

quent un bout de feuille; les maisons s'arment de leurs jalousies vertes; les jardins et les champs font leur toilette. Il n'y a pas jusqu'à votre chien et votre chat qui ne changent de poil. L'homme seul, dans sa fixité désespérante, passe au milieu de tout cela, voit tout cela avec les mêmes yeux, ou le même œil, s'il n'en a qu'un. Il se promène partout sur les mêmes jambes, mouchant le même nez, tenant le tuyau de sa pipe avec les mêmes dents ou les mêmes gencives. Voilà pourquoi, à mon avis, le printemps rend timide.

Vous voyez-vous d'ici, assistant à une fête où tous les gens sont habillés de neuf, étincelants, miroitants? Vous seul supportez la honte d'un chapeau mal étrillé, d'un pantalon trop court et d'un paletot qui a la débâcle dans les coudes. C'est exactemeut la même sensation.

Si nous pouvions, comme les arbres, nous faire

quelques légères améliorations à chaque printemps. Tel se ferait pousser des jambes neuves et droites pour les jambes faibles et croches qui l'affligent. Tel autre, qui est d'un naturel batailleur, se donnerait le luxe d'un bras capable de faire avantageusement le coup de poing avec tout le monde. Celui-ci voudrait avoir un nez plus modeste et moins provoquant. Celui-là, qui vise au muscadin, ferait reprendre à la nature ce qu'elle a mis de trop sur ses pieds. Tout le monde voudrait un ratelier neuf.

Hélas ! ce n'est pas tout-à-fait cela. Il y a tant de pauvres diables qui, avec le printemps, ne peuvent pas même changer d'habit et portent leur casque de fourrures en juillet.

Nous avons toutefois la perspective d'une année fertile en grandes choses ; cela nous dédommagera

Exemple :

Dorénavant (ainsi du moins le porte la rumeur), il ne sera plus de bon goût d'inviter une dame pour un concert, un tour de voiture, ou pour prendre une glace. Tout est bouleversé.

Comme les jeunes gens à fortune mince vont être heureux !

La chose est palpable.

Vous rencontrez une dame dans la rue, ou chez elle. On parle d'un concert qui s'organise.

Tout-à-coup votre oreille est agréablement chatouillée par les paroles :

— Est-ce que j'aurai le plaisir, monsieur, de vous conduire au concert, mardi soir ?

Mais......madame......

— Allons, allons, c'est entendu : ma voiture ira vous prendre à huit heures.

Le mardi arrive, vous vous laissez conduire tout benoîtement. Pour que les mauvaises langues ne parlent pas, votre père, que madame a eu l'obligeance d'inviter, vous accompagne. En arrivant à la salle de concert, votre compagne se met en quatre pour vous trouver un siége pendant que vous lorgnez votre voisine qui vous offre un programme. Enfin, le siége trouvé, vous vous y installez commodément, oubliant peut-être de remercier, et votre amie se tient galamment debout, tout auprès, deux mortelles heures durant ; trop heureuse si, sous prétexte qu'elle vous cache la scène, vous ne la forcez pas à céder sa place à une autre qui a l'avantage d'un physique un peu plus court !

Dans l'entr'acte, elle vous offre une glace et un cigare.

Ce n'est pas tout.

Le concert terminé, pendant que votre galante amie court voir si la voiture est arrivée, Clémence, vous voyant seul, s'approche de vous et demande poliment si elle n'aura pas l'honneur de vous reconduire.

Les absents ont toujours tort. Vous oubliez Lise qui s'enrhume à la porte et vous acceptez l'offre de Clémence qui possède un manteau d'un écarlate plus brillant. Lise revient dans la salle : des officieux se hâtent de lui annoncer que vous venez de partir avec Clémence.

C'est très-joli.

Tout le monde déménage.

Savez-vous ce que c'est qu'un déménagement ? C'est une maladie à laquelle résistent certaines constitutions robustes, mais sous laquelle succombent infailliblement les trois-quarts de toute ville un peu remuante.

La fièvre commence le premier février de chaque année.

Ce jour-là toutes les personnes que vous rencontrez dans la rue portent l'œil et le nez haut, cherchant les affiches.

Enfin le bienheureux écriteau trouvé, le mari va visiter la maison et fait rapport à sa femme, le soir, en arrivant. Au bout d'un quart d'heure, il est complètement embrouillé dans les questions de détails que tout le monde lui pose. Madame veut savoir de quelles couleurs sont les tapisseries, de

quelle grandeur les chambres : faudra-t-il un tapis neuf au salon? Mademoiselle s'informe s'il y a des volets à sa chambre ; bébé, si la cour est pavée : la servante introduit délicatement la question de la cuisine : est-elle en haut ou en bas? Y a-t-il un marteau ou une sonnette?

Le mari, qui n'est pas préparé, balbutie ; la femme gronde et décide que demain elle ira elle-même. Le lendemain soir, même scène.

Bref, toute la famille va, chacun à son tour, scruter chaque coin du nouveau logement, lequel, décidement et en fin de compte, ne convient pas.

Il y en a ainsi pour deux bons mois.

Enfin le précieux bijou est trouvé, mais il faut payer dix louis de plus. Le mari refuse net. La

femme plaide, il devient songeur. La jeune fille fait son petit discours : il consent.

Grand émoi dans l'intérieur. Le quinze avril, le bouleversement commence. On ne change pas de maison comme de chapeau.

Il faut lever les tapis, décrocher les cadres, enlever les rideaux ; puis un jour que le soleil luit un peu plus chaud, les poëles et les tuyaux se démontent et se nettoient.

Le lendemain, hélas ! il gèle : bébé prend le rhume : les poëles se remettent un à un.

Enfin, le grand jour arrive.

Dès cinq heures du matin, les charrettes font blocus dans la rue. Tous les petits mystères de la famille sont mis au jour. Deux yeux profanes

viennent sonder tout cela. Des hommes affreux crachent partout, fument, boivent votre vin dans vos verres pendant que vous êtes en bas : les enfants ont froid et pleurent.

Vous êtes obligé de suivre chaque charrette, comme un roulier ; voir à ce qu'on ne brise pas ceci, qu'on ne gâte pas cela.

Ici, pendant que vous sortez, vos successeurs entrent. Là-bas, pendant que les autres sortent, vous entrez. C'est un amas de meubles, une confusion de faïence à n'y plus rien comprendre.

Les voisins et voisines sont là qui font leurs petites remarques.

— Tiens, je pensais qu'ils étaient mieux meublés.

— Voilà une chaise dépareillée.

— Ces tapis ont fait leur temps. Hum ! leurs lits ne paraissent pas mous : je m'explique maintenant pourquoi ils se levaient si matin. Çà n'est pas du duvet !

Vous entendez tout cela, et vous ne pouvez pas faire fouetter le cheval ; il faut aller au petit pas · tout se briserait.

Enfin vous êtes installé.

Les charretiers sont disparus ; vous redevenez seul possesseur de vos meubles, de vos choses. Il y a là un petit moment de bonheur indescriptible.

Cependant, au bout de cinq ou six jours, nouvel embarras. Les ouvriers, menuisiers, peintres et tapissiers montent à l'assaut. On vous pourchasse

de chambre en chambre : vous déjeunez au grenier et vous soupez à la cave. Ensuite, il faut des tapis neufs ; vous avez une chambre de plus il faut la meubler ; les comptes arrivent ; un tas d'embêtements, vous en avez pour trois mois, et vous arrivez à jouir de votre tranquillité juste au moment où il faut se mettre à poser les poëles pour l'automne et l'hiver.

L'au prochain, vous recommencerez ; et ainsi de suite jusqu'au moment où il n'y aura plus de maisons à louer, ce qui sera proche de la fin des temps.

CHOSES ET AUTRES

Si vous croyez qu'il est facile, aujourd'hui, d'écrire une chronique, vous vous trompez.

Ce n'est plus comme autrefois.

Les chroniqueurs étaient rares et se comptaient. Une chronique était tout un événement. On la

saluait comme un météore, ou comme la succession d'un oncle d'Amérique. Le grand'père en laissait tomber sa pipe ; la mère laissait son thé refroidir, et la jeune fille s'endormait le soir en répétant le nom de l'heureux chroniqueur. On l'aimait, on le respectait, on le craignait même : c'était tout un personnage. Le journal qui était assez heureux pour l'imprimer, voyait en une semaine doubler le nombre de ses lecteurs, de ses lectrices surtout : il était au moins certain d'être lu par des gens d'esprit.

Hélas ! cet heureux temps n'est plus. Aujourd'hui, les chroniqueurs sont légion. Ils surgissent partout ; ils sont le grand nombre. Or, comme il est de fait que, dans ce monde, ainsi que dans toute grande réunion d'ailleurs, les gens d'esprit n'ont pas la majorité, il s'ensuit que le sel a abandonné la chronique, laquelle est devenue grosse,

épaisse et lourde, d'élégante, fine et gracieuse qu'elle était jadis.

Il y a bien encore, par-ci par-là, quelqu'un qui s'oublie jusqu'à faire une chronique spirituelle ; mais ces choses-là deviennent de plus en plus rares, et disparaîtront bientôt.

Au reste, que voulez-vous ; si tout le monde adopte la même spécialité il est bien clair que cette spécialité doit sauter.

Supposons que tous les citoyens de Québec se fassent notaires : la profession coule.

Il en est de même pour la chronique. Tout le monde s'y jette ; bien peu y réussissent.

Vous amassez une masse de jolis faits, inédits, curieux, enlevants. Vous les travaillez dans votre

imagination et vous en faites un petit bijou de bon ton littéraire, présentable en bonne compagnie. Au moment de l'expédier, vous êtes interrompu par l'arrivée d'un petit journal quelconque, hebdomadaire la plupart du temps.

Les bras vous tombent.

Une sueur froide vous envahit.

Horreur !..........

Votre bijou, si péniblement travaillé, est là ; sans couleur, fade, stupide, il est vrai ; mais enfin, il y est ; cela suffit.

Vous ne pouvez plus être imprimé : l'effet est perdu. Il vous faut biffer peut-être deux pages et inventer un remplissage.

C'est à dégoûter du métier.

Une chose me console, toutefois. La neige est complètement disparue et le soleil arrive. C'est toujours une compensation. On endure beaucoup plus facilement par le beau temps que par la pluie.

Le monde est ainsi fait d'ailleurs ; des joies pour toutes les douleurs et des douleurs pour toutes les joies.

Il y a une masse de nouvelles à l'horizon ; mais, comme de juste, tout est déjà raconté, j'arrive trop tard.

Les seules émotions qui, pour n'être pas nouvelles, ont encore une certaine fraîcheur, sont celles que nous fournissent les troubles de la Rivière-Rouge et les embarras des membres de la nouvelle corporation.

Il y a une odeur de poudre d'un bout à l'autre du pays.

Le canon de la citadelle, matin, midi et soir, semble plein de menaces. Il y a des gens qui, à chaque nouveau coup, mettent leurs bottes, visitent la capsule de leur fusil et embrassent leur femme et leurs enfants.

D'autres ne mangent plus sans un revolver chargé près de leur assiette, et couchent dans un accoutrement de guerre complet.

Dans une maison que je connais, la servante a été dressée à crier «qui vive» et à exiger le mot d'ordre de tous ceux qui se présentent après six heures du soir.

Il y a des jeunes filles qui pleurent le départ

futur d'un jeune capitaine ; des mamans qui se lamentent et voient toutes sortes de dangers pour un colonel ou un major qui n'a jamais monté à cheval, et qui, comme de raison, s'est procuré la bête la plus fringante qu'il a pu trouver et les éperons les plus piquants possible.

A chaque instant il circule un nouveau bruit, une nouvelle rumeur se répand : « Les volontaires partent pour la frontière ! » On se dépêche, on se remue, on se bouscule. L'un va vite mettre ordre aux affaires de sa conscience ; l'autre, plus matérialiste, fait le tour de ses débiteurs,—oubliant à dessein d'entrer chez ses créanciers—afin de laisser quelqu'argent à sa femme. Un troisième devient subitement boiteux ; un quatrième ravive une plaie qu'il entretient depuis plusieurs jours et court chercher une exemption du médecin. Tous sans exception font leur testament. Les notaires

ont encore plus de besogne que le sergent recruteur : ils perdent un embonpoint qui passe à leur coffre-fort.

Une heure après, contre ordre ; lés troupes sont déjà revenues.

L'avocat-capitaine qui avait laissé le tribunal en toute hâte pour courir aux armes, vient reprendre sa cause pendant que le greffier-colonel fait gémir le banc sous la piqûre de ses éperons.

La même chose se répète pendant quinze jours, quand, tout à coup, arrive un ordre de licenciement général. Les yeux se sèchent et les malades reviennent subitement à la santé.

....

Il y a un petit plaisir qui nous advient régulière-

ment tous les ans et dont personne ne se fatigue ; c'est l'arrivée et le départ des vapeurs de Montréal.

Le départ, surtout, possède un attrait piquant qu'il est difficile de trouver ailleurs.

A trois heures et demie, le quai commence à se remplir d'une foule unique dans sa composition. De la soie fine et de la grosse toile du pays ; des chapeaux qui ont trop de couleur et d'autres qui n'en ont plus ; des mains peut-être sales, mais gantées ; d'autres certainement sales, mais pas gantées. Tout cela curieux, grouillant, affairé, plein de malles et de paquets, causant à tue-tête pour couvrir le bruit de la vapeur.

A chaque moment, un monsieur se précipite sur la passerelle, la montre à la main, et s'informe au

capitaine s'il a le temps d'aller à bord dire un dernier petit bonjour. Sur un signe affirmatif, il s'élance comme une bombe, renverse tous les passants et revient de la même manière, cinq secondes après, pour y retourner encore.

Généralement, au dernier coup de sifflet et après le premier tour de roues, quand le bateau a déjà quitté le quai, un monsieur arrive, à l'air effaré, suivi de porteurs et d'une légion de malles. Il faut qu'il soit demain sans faute à Montréal. Il s'élance par-dessus la galerie ; quand un autre monsieur qui s'est un peu trop amusé à bord, s'élance de son côté et en sens contraire, pour sauter sur le quai ; au milieu du parcours, ils se rencontrent dans un choc épouvantable et se renvoient réciproquement à leur point de départ, furieux l'un contre l'autre ; pendant que le vapeur s'éloigne majestueusement.

C'est alors que les faiblesses de cœur se révèlent. Du quai au steamer et du steamer au quai, il s'établit une chaîne non interrompue de mouchoirs, de larmes et de soupirs.

Il y a des gens qui partent pour Batiscan et qui éprouvent les mêmes émotions que s'ils partaient pour le Japon.

Enfin le steamer s'éloigne tout à fait, la silhouette du capitaine s'efface dans le lointain et toute cette foule se disperse pour revenir demain savourer les mêmes émotions.

AU MARCHÉ

On parle souvent des marchés européens et des marchés américains, c'est-à-dire des débouchés qui s'offrent au grand commerce des différents pays ; mais je ne vois pas que les journaux de la finance aient encore parlé du marché de Québec, qui, pourtant, vaut bien la peine qu'on en dise un mot.

Quelle est la ménagère, quel est le chef de famile qui ne connaisse pas sur le bout de son doigt cette petite plaine pierreuse bornée à l'est par la cathédrale, à l'ouest par le vieux collége des Jésuites, et, de chacun des deux autres côtés, par une rangée de boutiques plus ou moins achalandées? C'est là que s'est réfugié et que subsiste encore, dans toute son antique originalité, le vieux Québec que M. Marmette décrit dans *l'Intendant Bigot.*

Il y aurait lieu de faire une intéressante étude archéologique sur cet endroit consacré par vingt épisodes saisissants de notre histoire; mais tel n'est pas aujourd'hui le but que je me propose. Je veux tout bonnement vous donner, aussi fidèlement que possible, la physionomie de notre marché telle qu'elle est actuellement et telle qu'elle sera encore, probablement, dans cinquante ans, les jours de sa toilette officielle, c'est-à-dire tous les

samedis. Car, il faut le dire sans nous en vanter, Québec possède à un degré remarquable ces deux qualités que les deux sexes se refusent réciproquement depuis un temps immémorial, la constance et la fidélité. Ce n'est pas à nous qu'on pourra jamais reprocher de marcher trop vite et d'abandonner les vieilles traditions :

.... Ruat cœlum,
Impavidum ferient ruinæ!

Voici comment, chez nous, on peut entendre ces vers du vieil Horace :

« Les maisons nous tombent sur le dos, mais nous respectons trop leurs glorieux débris pour songer à insulter cette poussière vénérable par une construction nouvelle. »

Le latin peut braver l'honnêteté, mais, en attendant, il dit la vérité.

Nous voici donc au samedi. Dès cinq heures du matin, la place du marché commence à se remplir de voitures qui débouchent invariablement par la rue de la Fabrique. Cela vient de Beauport, de Charlesbourg, des deux Lorettes et de plus loin encore.

Les cochers sont presque toutes des femmes : admirable calcul pour exploiter la galanterie de l'acheteur ! Les charrettes se rangent sur trois ou quatre files de chaque côté des trottoirs, que notre corps civique a fait construire dans un de ces mouvements de munificence dont il n'abuse pas.

C'est l'heure que choisissent les ménagères matineuses, celles qui ne sont pas parfaitement sûres que l'argent et les bons marchés viennent en dormant. Elles s'approchent, l'air grave et le panier

au bras. Elles connaissent leur affaire, et bien fin qui pourra les attraper ! Elles tâtent les membres des vieilles volailles auxquelles on a rompu les os pour leur donner, aux yeux des naïfs, une apparence de souple jeunesse. Elles plantent hardiment la sonde dans le seau de beurre pour s'assurer si le milieu ne contient pas une pierre ou un morceau de glace. Elles mettent de côté, sans merci, le gigot de veau ou de mouton que le rusé vendeur a *soufflé*, pour le faire paraître plus gras. Elles ne prendront jamais des œufs gâtés pour des œufs frais, et sauront choisir dans vingt voitures différentes les patates qui *fleurissent*.

Mais, hélas ! tout le monde n'a pas le même flair et le même coup d'œil infaillible ; et quand nous arrivons, nous autres, les naïfs, nous payons cher pour aller nous jeter tout droit dans la gueule du loup. Et cette gueule du loup est plus réelle

et plus terrible qu'un vain peuple ne serait tenté de le croire.

On chante tous les jours la douceur des mœurs, la patriarcale honnêteté des habitants de nos campagnes. On n'a pas tort; mais je serais d'avis, en certaines circonstances, de mettre quelques bémols à la clef, ce qui indique une certaine retenue dans l'éloge, et forme un mode moins joyeux. Au reste, c'est peut-être l'air vicié des villes qui change en un vil plomb cet or pur des séjours champêtres. Dès que le campagnard franchit nos barrières avec sa charge de denrées, l'agneau devient loup, la colombe se grime en vautour. Elle serait longue, l'histoire de tous les méfaits qui se pratiquent envers et contre nous, de tous les petits brigandages que l'on exerce à notre endroit, en donnant pour raison que ce n'est pas un péché de blaguer les bourgeois qui sont plus riches que le pauvre monde.

Il n'y a pas de manœuvres ni de trucs auxquels on n'ait recours pour donner au vieux l'apparence du jeune, au dur la souplesse du tendre, au nauséabond une odeur qui ne soit pas trop indiscrete.

Au premier soleil de mars, tout le vieux sucre d'érable, refondu et habillé d'un bouleau immaculé, se vend hardiment pour du sucre de la saison nouvelle ! Ou bien, en y ajoutant de l'eau de neige, ce qui ne coûte pas cher, on en fabrique un sirop auquel les gens crédules trouvent une saveur toute printanière. Une bouteille de ce *réduit* se vend comme primeur, et le commerce rapporte gros. Sur cinquante acheteurs, il y en a deux qui découvrent le truc ; les quarante-huit autres payent sans discuter et dégustent en famille la précieuse nouveauté.

Puis vient le temps du beurre frais. On lave

du beurre salé, on le met dans de jolis moules et le tour est fait. Au reste, comme l'imagination joue un grand rôle dans les éléments constitutifs de notre bonheur, ceux qui se laissent ainsi tromper ne sont peut-être pas, à tout prendre, les moins habiles et les moins heureux.

Tel qui marque d'une croix néfaste les jours où, par la négligence de sa cuisinière, il a pris du thé à son déjeuner, au lieu de humer longuement sa tasse de moka, serait probablement bien malheureux s'il savait que, d'un bout à l'autre de l'année, il ne boit qu'une chicorée tout-à-fait roturière.

Ce n'est pas seulement sur la qualité des objets que l'on trompe l'acheteur, c'est dans les prix. Il y a des prix pour les connaisseurs et des prix pour ceux qui n'y entendent rien : des prix pour ceux qui marchandent et des prix pour ceux qui achètent les yeux fermés.

Voici un particulier qui s'approche d'une charrette ; il est suivi par un gamin qui porte dans un panier un gigot de mouton dont l'extrémité saignante menace, avec le courage aveugle de l'insensible, l'habit blanc du prochain qui ne s'esquive pas à temps. Il avise une *tresse* d'oignons.

— Combien ces oignons ?

— Une piastre.

Il paie sans mot dire et jette la tresse à son petit esclave.

Après lui passe une femme qui porte elle-même son panier. Celle-là s'y connaît ; elle s'adresse à la même charrette :

— Combien les oignons ?

— Une piastre.

— Vous plaisantez ! Je vous en donne un écu.

— Impossible, je viens de les vendre une piastre à ce monsieur.

— Merci, c'est trop cher.

La femme fait semblant de s'éloigner. La propriétaire des tresses la rappelle :

— *Combien pour vous*, madame ?

— Un écu, pas davantage.

— Voyons, mettez trois trente-sous.

— Pas un sou de plus.

— Eh ! bien, prenez-là.

Cela arrive ainsi tous les jours et plusieurs fois par jour. Si ce n'est pas un vol, ce n'est toujours pas un acte de vertu.

Et que dire de la mesure et du poids? Les livres n'ont pas tout-à-fait quinze onces ; le gallon rapetisse constamment, et le minot de patates n'a guère plus que trois-quarts de la mesure. Le bois de deux pieds et demi porte à peine vingt-six pouces, et la corde, sous prétexte qu'elle est anglaise, descend aux proportions du cordon.

Et tout cela est toujours *garanti de première qualité.*

Je pourrais vous parler des ingrédients étranges qui entrent dans la composition de la saucisse, du boudin et des *pralines.* Mais vous ne me croiriez pas, ou bien vous en perdriez l'appétit : deux résultats que je ne cherche pas à obtenir.

Quoi qu'il en soit, il y a là un mal plus sérieux que ne le pensent ceux qui le pratiquent.

On envoie en prison un homme qui vole un morceau de pain, et l'on entoure de considération l'*honnête* et riche industriel qui vous vend des pierres et de la glace pour du sucre ou du beurre ; qui vous donne quinze demiards pour un gallon, et qui mêle la viande de son chat au saucisson que vous mangez à votre déjeuner.

Il serait peut-être temps pour tout le monde de réfléchir un peu sur ce sujet. Chacun y gagnerait, les uns la probité, les autres une bonne digestion ; on serait content des deux côtés : cela peut bien valoir la peine qu'on y pense.

HAUTEURS ET BAS-FONDS

Je n'ai jamais vu une semaine aussi dépourvue de nouvelles.

Il y a des semaines grasses et des semaines maigres. Les gens indépendants choisissent celles qui sont bien dodues, pendant que leurs compagnons moins favorisés sont sur les dents.

Le port est pourtant bien garni de navires. Il y a toute une forêt de mâts en face de la ville. C'est généralement avec eux que, chaque printemps, arrivent la sève et la vie.

Cette année, les vaisseaux nous ont bien apporté quelques coups de couteau, plusieurs contusions, un certain nombre de crânes fêlés, une raisonnable quantité d'yeux pochés, mais rien de plus.

La ville est tranquille ; le port est en repos. J'en profite pour parler d'autre chose.

Le monde est singulièrement construit.

Je ne suis ni philosophe ni profond observateur, mais j'ai remarqué une chose : le monde physique et le monde moral se reflètent réciproquement et se copient l'un l'autre.

Il y a dans chacun des hauteurs et des bas-fonds, des rudesses et des douceurs. Il existe, sur la terre, des endroits qui ne voient jamais le soleil, d'autres qui en sont constamment inondés ; de même que, parmi les hommes, les uns jouissent constamment des sourires de la fortune, pendant que d'autres, la majeure partie, sont sans cesse assujettis à ses plus durs revers.

Il y a des gens qui paraissent nés pour le travail ; d'autres qui semblent expressément bâtis pour ne rien faire.

Vous voyez souvent, sur une route dure, constamment foulée par de pesants convois, de pauvres touffes d'herbe végétant sous une couleur qui n'a plus qu'un souvenir de verdure. Chaque pied, chaque roue, en passant, courbe, écrase la pauvre plante qui se relève chaque fois avec un nouvel

effort et un peu moins vivante, jusqu'à ce qu'enfin un dernier coup la renverse tout-à-fait et la brise sur le sol. Cette herbe était pourtant bonne, et, au besoin, pouvait empêcher une bête de mourir de faim.

Un peu plus loin, un chardon ou une plante vénéneuse pousse orgueilleusement ses tiges en dehors de toute atteinte. Ses racines fûssent-elles sur la pierre sèche, le vent apportera tout exprès la poignée de poussière et la goutte d'eau qui doit les alimenter. Si un gamin passe qui a un coup de canne à donner, comme tout gamin en a d'ailleurs, il respectera le chardon, et, de sa badine, coupera la tête de la bonne herbe.

Si le sabot d'un cheval détache et lance une lourde pierre, vous savez bien qu'elle n'ira pas retomber sur le chardon.

Regardez parmi les hommes.

Il y en a qui valent quelque chose, d'autres qui sont chardons ; un grand nombre, poison. Croyez-vous que ce sont toujours les bons qui réussissent ? C'est l'exception ; un sur cent.

Généralement, pour arriver, il faut être grand génie ou grand coquin. Pour toucher à ce sommet où la fortune cache ses faveurs, il faut y voler d'un seul coup d'aile comme un aigle ou y ramper comme un serpent.

Il y a très-peu d'aigles et beaucoup de serpents.

La bonne herbe, l'honnête homme qui a du talent et qui n'est pas un génie, arrive rarement. Ce n'est pas qu'il n'en prenne pas les moyens ;

mais il se trouve toujours des roues ou des pieds pour l'éclabousser en passant.

Si vous êtes éveillé, dans la nuit, par les lueurs d'un incendie, c'est sa maison qui brûle. Si un marchand fait une banqueroute, cet honnête homme doit lui avoir prêté son nom sur plusieurs billets. Si un vaisseau fait naufrage, il est à bord, perd sa garde-robe et gagne un rhumatisme s'il a la bonne fortune de ne pas se noyer.

Son voisin, qui a l'avantage d'être chardon, s'échappe à la nage et sauve la vie d'un monsieur qui, en reconnaissance, lui donne sa fille en mariage avec une dot d'un demi-million. Il n'avait jamais rien fait et voilà sa récompense qui arrive. L'autre se morfond et rien ne lui réussit.

En présence de ces faits, on trouve encore des

gens qui soutiennent que la matière est tout, que la fin de l'existence terrestre est l'extrême limite et que l'immortalité de l'âme est un grand préjugé, un épouvantail, disons le mot, une bêtise.

Cela ne m'étonne pourtant pas trop. L'intérêt est le mobile des hommes, et il y a tant de gens qui ont intérêt à ne vivre que de ce côté-ci ! Ceux qui font de mauvaises affaires professent une foi inébranlable dans la loi de banqueroute. C'est la mortalité de l'âme transformée en la mortalité de la dette. Méthode aussi simple qu'expéditive d'arranger ses petites affaires, au spirituel comme au temporel.

Cela peut, cependant, ménager, pour plus tard, de terribles surprises.

Il y a encore les plantes grimpantes qui ont bien aussi leurs imitateurs parmi nous.

Un jeune arbre s'élève droit, vigoureux, plein de sève et portant un feuillage luxuriant. Quelque temps après arrive une petite tige bien humble qui demande la permission de pousser à ses pieds. Petit à petit, elle monte, l'entoure, l'étreint insensiblement. L'arbre fatigue, s'affaiblit, souffre. La plante caresse et monte toujours, protestant de ses intentions pacifiques ; tant et si bien, qu'à la fin elle couvre et dévore le feuillage ; l'arbre sèche et meurt.

Il est inutile de noter les originaux de cette allégorie ; on les rencontre partout. On appelle cela un homme intrigant, un homme d'énergie, un homme « of pluck, » comme dit l'Anglais. « Celui-là fera son chemin, » dit-on.

L'honneur, la reconnaissance, l'amitié, toutes ces choses ne sont plus qu'une considération

secondaire ; l'essentiel est de parvenir, même en faisant tomber celui sur lequel on s'appuie.

La grande voie est ouverte à celui qui sait s'insinuer ; qui peut, sans un sou vaillant, mais avec une apparence et des airs de grand seigneur, aller s'ouvrir un compte fabuleux chez l'épicier ou le tailleur le plus en renom ; qui, avec cet habit et ces gants qu'il doit et ces provisions et liqueurs fines qu'il ne paiera point, va rendre visite aux grands personnages, et reçoit chez lui la crême des aristocrates. Les marchands sollicitent ses commandes, les cochers se battent pour le mener à crédit ; c'est à qui voudra lui offrir ses services.

Un mois après, ce grand seigneur disparaît, ne laissant après lui qu'un essaim de créanciers floués et confondus. On apprend qu'il est passé aux

Etats-Unis, ou qu'il voyage pour sa santé sur des bords inconnus.

La chose recommencera dans quelques mois. Les mêmes gens se feront filouter de la même manière.

C'est ainsi que nous allons ; le monde est une course où les uns mènent et les autres se font mener.

Ceux qui mènent et ceux qui se font mener ne sont pas plus à l'aise les uns que les autres.

Les plus heureux sont ceux qui peuvent regarder faire sans s'en mêler.

TABLE DES MATIÈRES.

ÉCHOS DE QUÉBEC

ÉCHOS

DE QUÉBEC

PAR

NAPOLÉON LEGENDRE

Tome II



QUÉBEC
IMPRIMERIE AUGUSTIN COTÉ ET Cie

1877

ÉCHOS DE QUÉBEC

LA LITTÉRATURE CANADIENNE

La littérature et les beaux-arts sont intimement liés à l'histoire de la civilisation chez tous les peuples. Ils sont comme un thermomètre qui indique ses mouvements de progrès ou de rétrogression, ses alternatives de force et de faiblesse, ses époques de gloire ou de décadence.

C'est à l'aide des monuments qu'elles ont laissés que nous avons pu connaître et juger les races aujourd'hui éteintes ; et c'est dans les trésors de leurs archives que nous allons, encore aujourd'hui, étudier les magnificences et les misères de Jérusalem, d'Athènes, de Rome, de Mexico et de la grande capitale du royaume des Incas.

Mais la littérature, les arts et la civilisation sont eux-mêmes subordonnés à une autre grande puissance ; ils sont, malgré eux, les humbles sujets d'un autre grand principe sous l'égide duquel ils fleurissent et prospèrent, mais, en dehors duquel, tout en jetant çà et là quelques fugitives étincelles, ils s'acheminent fatalement vers la désorganisation et les ténèbres de l'oubli. Et ce grand principe qui les nourrit et les soutient ; cette grande puissance qui les inspire et les illumine, c'est la religion et seulement la religion.

Otez cette force, inspiratrice parce qu'elle est

mystérieuse, véritablement civilisatrice parce qu'elle est divine, et tout tend à retourner, non pas vers la barbarie, ce qui ne serait qu'un demi-mal, mais vers le sensualisme et l'abrutissement, ce qui est le comble du malheur. On peut éclairer l'ignorant et adoucir les mœurs du barbare, mais il est impossible, humainement parlant, de guérir cette terrible maladie, le sensualisme qui est devenu, pour certaines sociétés, ce qu'est l'usage de l'opium pour les Indes et la Chine, une seconde nature.

Il me serait difficile, dans un seul article, d'embrasser tout le sujet que j'ai annoncé. Je me contenterai donc, pour aujourd'hui, de traiter la première partie, qui a rapport à la littérature. Les beaux-arts, c'est-à-dire la musique et la peinture, les seuls que nous ayons ici, avec, peut-être, un peu d'architecture, feront le sujet d'un second entretien.

Et d'abord, il serait peut-être à propos de nous demander, en commençant : Avons-nous dans cette province, une littérature proprement dite ? La question, déjà posée, a été résolue dans le sens négatif. J'ai le plus grand respect pour cette opinion, mais je pense, néanmoins, qu'elle n'est pas tout-à-fait juste.

Il est bien vrai que nous ne sommes pas un peuple distinct et fils de ses propres œuvres. Nous ne sommes qu'une fraction séparée d'une autre grande nation dont nous parlons la langue, et dont nous reflétons, plus ou moins, le caractère et les habitudes. Mais il n'est pas moins vrai, d'un autre côté, que nous avons notre existence à part et que le milieu dans lequel nous avons vécu depuis trois siècles, sans altérer les sentiments d'affection qui nous relient à la mère-patrie, nous a donné un certain cachet qui nous est propre, et qui se retrouve, naturellement, dans ce que nous produisons.

Et si ce signe distinctif n'était pas suffisamment accusé chez nous, nous pourrions en montrer un autre exemple frappant chez nos voisins qui, sous ce rapport, sont dans une position semblable à la nôtre, moins toutefois cet envahissement d'un élément étranger qui nous a forcés de nous replier sur nous-mêmes, et d'apprendre à ne compter que sur nous, pour ne pas nous laisser envelopper et permettre d'effacer peu à peu notre nom du livre des nations.

Aux Etats-Unis, nous avons la langue anglaise, mais ce n'est déjà plus l'Angleterre. La littérature et les beaux-arts ont quelque chose qui les distingue de la littérature et des arts de la Grande-Bretagne. Ce serait trop sortir de mon sujet que de vouloir indiquer ici ces nuances. Il suffit, au reste, d'attirer l'attention sur ce fait pour le constater.

La littérature a eu chez nous une enfance longue et difficile. On ne peut même pas dire qu'elle ait

encore dépouillé ses derniers langes. Nos pères n'avaient le temps ni d'étudier le style ni de tourner des périodes. Le peu d'écrits qu'ils nous ont laissés ont été burinés à grands traits par le soc du défricheur, ou l'épée du soldat. Et, cependant, ces pages sublimes resteront dans les fastes de notre histoire comme autant de monuments offerts à l'admiration des âges futurs. C'est la grande époque des temps héroïques.

Mais les choses ont changé ; ce n'est plus dans une carrière aussi dangereuse que nous allons aujourd'hui cueillir des lauriers. C'est sur un terrain plus pacifique que nos lettres essayent leurs premières forces, et s'engagent dans cette voie de progrès qui semble s'ouvrir devant elles.

Les premiers efforts dans ce sens ne datent pas encore de bien longtemps.

Le *Répertoire National*, fondé à Montréal, en

1848, est à peu près la première tentative que l'on ait faite dans le but de provoquer la plume de nos hommes instruits, et de fixer le fruit de leurs travaux d'une manière permanente. Il est bien entendu que je ne parle pas de la presse qui, malheureusement alors comme aujourd'hui, à de rares exceptions près, était loin de pouvoir servir de modèle sous le double rapport du style et de la dignité.

Le *Répertoire National* portait pour épigraphe cette phrase sans prétention : « Les chefs-d'œuvre sont rares et les écrits sans défauts sont encore à naître. » Hélas ! c'était bien vrai, et jamais recueil n'a été plus fidèle à sa devise. Cependant, il est juste d'apprécier ici plutôt les intentions que les résultats. A ce point de vue, le *Répertoire National* a rendu un grand service. Il a été pour nous ce premier pas qui coûte tant, ce premier effort qui se remet de jour en jour, ce premier mot, cette

première phrase d'un écrit qui sont si longs à trouver.

Ce début n'a pas été brillant, avouons-le, mais respectons, en même temps, une tentative qui, dans son idée première, ne manquait pas de grandeur.

Les quatre volumes du *Répertoire* contiennent une tragédie en trois actes et en vers, de M. Gérin-Lajoie, intitulée : *Le jeune Latour.* Cette pièce avait été représentée au séminaire de Nicolet, en 1844. M. Gérin-Lajoie n'avait alors que dix-neuf ans : c'est sa meilleure excuse. Cette composition, cependant, malgré ses défauts, laisse deviner le talent qui devait plus tard faire honneur aux lettres canadiennes.

Les quatre volumes renferment, en outre, une foule de petites pièces en prose et en vers, comédies, vaudevilles, légendes, historiettes, signés par

Dupont, Lenoir, L'Ecuyer et autres. Ce sont des premiers essais plus ou moins bien réussis et sentant, d'une lieue à la ronde, l'*amplification* de l'élève de belles-lettres. On y trouve également un grand nombre de satires de M. Bibaud, lesquelles, certainement, ne sont pas « ces écrits sans défauts qui sont encore à naître. » Le tome troisième, surtout, est, presqu'en entier, composé de pièces de poésie comme nous en avons tous commises dans ces beaux jours de la jeunesse où l'on ne doute de rien, pas même de l'avenir, où l'on a foi dans toute chose, surtout dans son talent de poëte. En revanche, le tome deuxième contient cinq discours de M. Etienne Parent, reflétant ce cachet de distinction qu'on ne retrouve que chez bien peu de nos littérateurs.

C'est également vers ce temps qu'il faut placer la naissance du premier *Album de la Minerve,* revue de littérature et de modes, *illustrée.* C'était une

entreprise colossale pour l'époque. Aussi, a-t-on dû l'abandonner au bout, je crois, de deux ou trois années. Je n'ai pas pu me remettre sous les yeux ce premier *Album* dont les exemplaires sont, aujourd'hui, extrêmement rares ; et mon savoir n'est ici appuyé que par mes souvenirs, lesquels, vous le comprendrez sans peine, datant d'aussi loin, sont nécessairement assez obscurs. Je me rappelle néanmoins, fort distinctement, la faveur avec laquelle avait été accueilli le premier roman canadien, par M. Georges de Boucherville, intitulé : *Une de Perdue Deux de Trouvées.* Ce fut, parmi la jeunesse surtout, une révélation. Nous ne comprenions pas, à cette époque, qu'un des nôtres put concevoir et écrire en entier une œuvre de cette importance.

La suspension de l'*Album* est venue interrompre la publication de cet intéressant récit que M. de Boucherville a repris ensuite, dans la *Revue Canadienne,* en 1864. Les derniers chapitres, cepen-

dant, composés près de vingt ans plus tard, sont loin d'avoir cette verve et cette fraîcheur qui caractérisaient la première partie de l'ouvrage.

On pourrait aussi signaler, à cette époque, la première *Revue Canadienne*, l'*Album de la Revue Canadienne* et le *Ménestrel*, journal littéraire et musical. Mais ces publications n'ont fait qu'apparaître pour s'éteindre presqu'aussitôt.

J'ai pu et j'ai même dû oublier quelques noms dans cette courte nomenclature ; car notre siècle marche si vite que vingt-cinq ou trente années constituent déjà un passé assez reculé dont les souvenirs s'obscurcissent et s'effacent presque dans la poussière brillante que soulève notre course un peu échevelée.

L'année 1857 a vu la naissance du *Journal de l'Instruction publique*, publié par M. Chauveau. Quoique cette feuille s'occupât de pédagogie plutôt

que de littérature, elle a cependant donné un certain élan aux lettres canadiennes par des écrits empreints d'une grande distinction. Ses excellentes revues bibliographiques surtout, n'ont pas peu contribué à éclairer le goût de notre public, et à inspirer à nos écrivains cette crainte salutaire qui est le commencement du succès, et qu'ils avaient semblé ignorer jusqu'alors. M. Chauveau avait d'ailleurs une plume qui savait se faire remarquer et faire école ; et il est souverainement regrettable que d'autres préoccupations l'aient empêché de se livrer à une carrière pour laquelle il était si fortement doué.

Nous voici maintenant arrivés à une seconde époque de notre littérature. Je veux parler de la création des *Soirées Canadiennes*, dont la première livraison parut en février 1861. Car il faut bien remarquer que l'apparition d'une publication nouvelle indique toujours un mouvement nouveau

dans les idées, une aspiration neuve qui sent le besoin de se communiquer à un public plus étendu.

Jusque-là, sous le rapport littéraire, Montréal semblait avoir le pas sur la vieille cité de Champlain. Constatons, sans vouloir trop en tirer vanité, mais aussi sans fausse humilité, que, depuis lors, Québec s'est noblement vengé.

Les *Soirées Canadiennes* sont véritablement le premier recueil sérieux de notre littérature. Les promoteurs de cette œuvre éminemment utile portaient des noms qui étaient alors et sont encore aujourd'hui des autorités dans les lettres canadiennes. Le style s'était formé. On avait dépouillé cette phrase qui se traînait, sans se fixer, du latin à l'anglais et de l'anglais au latin, quand elle ne s'habillait pas dans la vieille façon de Montaigne et de Rabelais. Car, quelque respect que l'on doive avoir pour l'antiquité, il ne faut pas, d'un

autre côté, exagérer cette passion d'archéologue qui peut plaire par un certain aspect original, mais qui finit par paraître tout à fait démodée.

Il faut, sans vouloir trop se lancer dans les singularités de l'âge présent, suivre un peu son siècle, et ne pas persister à arborer la perruque frisée et poudrée, quand chacun s'en tient aux cheveux que la nature lui a donnés. L'excès, en quoi que ce soit, n'est pas de mise ; et je crois que, après tout, il vaut mieux suivre le conseil d'Horace et prendre un juste milieu.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

C'est ce que les fondateurs des *Soirées Canadiennes* me paraissent avoir compris et tâché de faire adopter. Ce recueil renferme des écrits qui méritent d'être relus et étudiés. *Trois Légendes de mon Pays,* par M. Joseph-Charles Taché, sont écrites dans un style trés-pur et offrent des ensei-

gnements qui sont de tous les temps et de tous les âges. Ces enseignements conviennent surtout à notre époque où les croyances affaiblies par les dissentiments, où les principes chancelants sous les efforts d'une lutte violente, ont besoin de se retremper au souvenir de cette grande et vigoureuse nature, de cette admirable simplicité des premiers occupants de notre sol que la religion a, pour ainsi dire, émondés et transformés, sans les altérer ni les détruire.

M. Taché a signé, dans les *Soirées*, plusieurs écrits portant tous le même cachet de cette foi sincère, et de cette philosophie chrétienne si admirable que notre siècle cherche à remplacer, fort mal à propos, par toutes sortes de systèmes dont le dernier éclos ne poursuit son règne d'un jour, qu'après avoir dévoré ses aînés.

La Jongleuse, de M. l'abbé Casgrain, a également paru dans ce recueil. C'est une de ces

légendes fantastiques comme nos pères en racontaient au coin du feu pendant les longues veillées de nos hivers canadiens, et qui avaient pour théâtre les bords poétiques de notre grand fleuve.

Car nous avons sur les autres nations cet avantage littéraire que notre civilisation a marché côte à côte, pendant longtemps, avec un peuple encore barbare. Pour trouver des épisodes féeriques, nous ne sommes pas obligés, comme les Européens, de remonter le cours des siècles, et de fouiller des monuments plus ou moins indéchiffrables. Nous avons l'âge primitif presque sous les yeux, et nous pouvons puiser largement dans les trésors d'une période héroïque qui nous est contemporaine.

Comme tous les récits de cette époque de notre histoire, la légende de M. Casgrain met en scène les farouches Iroquois, ces ennemis si redoutés, non-seulement des blancs, mais de toutes les

nations sauvages du Canada. L'auteur y adopte ce style original et imagé qui, en traitant un autre sujet, aurait pu paraître un peu trop miroitant, mais dont l'éclat convient très bien, cependant, à ces récits féeriques où le mystérieux et l'imprévu vous empoignent à chaque chapitre, pour vous faire voyager à tire d'aile dans leur sphère enchantée. Cette légende est, néanmoins, remplie de hauts enseignements et laisse, à ceux qui l'ont lue, des impressions d'autant plus fortes qu'elles ont été communiquées dans cette manière originale et vive qui captive la mémoire après avoir frappé l'esprit.

Ce fut toute une surprise, et je suis certain que bien des jeunes talents, après avoir lu ce récit imagé et si fortement coloré, ont rêvé, sans les atteindre, des succès extraordinaires dans un style qui est réellement plus facile à lire qu'à bien traiter.

Il serait trop long d'analyser tous les écrits aux-

quels les *Soirées* ont donné une hospitalité aussi honorable d'une part que de l'autre. Qu'il me suffise de noter les poésies de MM. Fréchette, Chauveau, Fiset, Lemay, Larue et Taché. Je ne puis pas, cependant, m'empêcher de mentionner d'une manière toute spéciale *La promenade des trois morts*, de M. Octave Crémazie, ce poëte par excellence de la patrie, que des circonstances si regrettables ont enlevé à nos lettres dans un moment où elles avaient tant besoin de l'éclat de son talent pour éclairer leur route et soutenir leurs pas encore mal assurés. Qu'il me soit permis d'adresser, en passant, une parole de sympathique admiration à un homme qui peut bien avoir eu, comme nous tous, dans la vie, son heure malheureuse et sombre, mais qui, néanmoins, du fond de son exil, a droit aux égards et au respect dus à une royauté que le malheur d'un moment a fait tomber de son trône, sans lui enlever son auguste caractère.

Autour des noms que j'ai déjà cités viennent se grouper des œuvres de mérite de MM. Ferland, Bourassa, Larue, Renaud et de Boucherville. Il me tarde, cependant, d'arriver à deux ouvrages qui ont eu alors leur retentissement, et qui, aujourd'hui encore, n'ont rien perdu de la bonne impression qu'ils avaient produite. Je veux parler des *Anciens Canadiens* de M. de Gaspé, [1] et de *Jean Rivard*, par M. Gérin-Lajoie.

Je n'ai pas besoin de faire ici l'éloge de M. de Gaspé, ce courageux septuagénaire qui écrivit son premier volume à l'âge où d'autres songent à jouir d'un repos bien mérité. Je me rappelle, cependant, l'étonnement général que provoqua l'apparition de ce livre si frais et si plein de cette verve gauloise qui, Dieu merci, n'est pas encore éteinte parmi nous. Ce fut un maître coup d'aiguillon

1 Les premiers chapitres de cet ouvrage ont paru dans les *Soirées*.

appliqué à notre jeunesse naturellement paresseuse, lorsqu'il s'agit de cultiver les arts et les lettres. L'exemple était parti de haut ; mais il a porté et porte encore son fruit.

M. de Gaspé, du reste, ne devait pas s'en tenir à ce premier essai. Il a, par la suite, publié, dans le *Foyer Canadien*, une étude remarquable sur les Récollets, et ses *Mémoires* que notre population littéraire a lus avec délices, et auxquels une plume plus autorisée que la mienne a déjà su rendre justice.

Jean Rivard, par M. Gérin-Lajoie, n'est pas ce qu'on peut appeler une œuvre de style. C'est, cependant, un travail bien écrit, et qui a surtout une utilité pratique que personne ne songera à contester. C'est un genre nouveau, appartenant essentiellement à ce pays, et qui devrait tenter un peu plus la plume de nos écrivains. Le meilleur éloge que l'on puisse faire de ce livre, c'est de dire

que les autorités l'ont jugé digne d'être distribué en prix dans nos écoles.

Je m'aperçois que j'aurais dû ouvrir plus tôt une parenthèse pour signaler un ouvrage qui, tout en n'ayant aucune prétention littéraire, est, néanmoins, un monument dont les lettres de tous les pays s'honoreraient à bon droit. Je veux parler de l'œuvre de notre grand historien, le regretté M. Garneau. Une étude du genre de celle-ci ne doit pas, en général, mentionner les travaux purement historiques ; mais j'ai cru qu'il était convenable d'établir une exception en faveur d'un livre qui fait autant d'honneur à la littérature qu'à la science, et je suis certain que personne ne me reprochera d'être sorti de mon sujet en rendant ici hommage à un grand esprit, dont les travaux consciencieux n'ont peut-être pas toujours été appréciés autant qu'ils le méritent.

J'ai mentionné, tout à l'heure, le *Foyer Cana-*

dien. Hélas! tout ce qui est humain n'a guère de durée. Ajoutons, en nous frappant la poitrine, que tout ce qui est canadien est malheureusement moins durable encore.

Les *Soirées Canadiennes* ne retrouvaient déjà plus cette unanimité d'impulsion qui avait caractérisé leurs débuts. Je ne veux pas dire que la discorde fût dans le camp ; mais, enfin, je constate le fait que le *Foyer Canadien* est entré dans l'arène avant que les *Soirées* en fussent sorties. Etait-ce dans le but de faire une concurrence, ou pour offrir une aide généreuse? Cette époque est encore trop rapprochée de nous pour que je veuille la juger : l'histoire contemporaine est pleine de danger pour celui qui ose l'écrire.

Quoiqu'il en soit, peu de temps après, les *Soirées Canadiennes* sont passées de vie à trépas, et le *Foyer Canadien* n'a pas tardé lui-même à suivre dans la tombe ses sœurs aînées.

On retrouve, dans le *Foyer*, les mêmes écrivains, à peu près, que dans les *Soirées*. C'est une publication faite avec beaucoup de soin, sous tous les rapports, et qui n'a pas manqué de donner une impulsion utile à notre littérature. Le quatrième volume, cependant, inaugure un genre qui ne devrait peut-être pas trouver place dans un recueil de cette nature : chaque livraison renferme une ou deux pages de *variétés* et de *bons mots* d'un goût assez douteux.

Aussi, de ce moment, le *Foyer* baisse, faute d'aliments convenables, et finit par s'éteindre tout-à-fait sous les cendres.

Dans l'intervalle, la jeunesse de Montréal, jalouse peut-être de l'importance que prenaient les lettres de Québec, avait fondé, en 1864, la *Revue Canadienne*, qui, plus heureuse que bien d'autres publications, a pu franchir les époques difficiles et compte maintenant une existence de

près de douze années. C'est un âge enviable, sous une latitude comme celle de notre pays.

On trouve, parmi les fondateurs et les collaborateurs de ce recueil, des noms bien connus dans nos lettres : MM. Bourassa, de Boucherville, Fabre, Royal, de Bellefeuille, Marchand, Marmette, de Guise et beaucoup d'autres.

Comme toutes nos publications, la *Revue Canadienne* a eu ses journées de soleil et ses journées d'ombre, et bien des choses médiocres s'y sont introduites en contrebande. On y trouve, d'un autre côté, des études remarquables sur le droit constitutionnel, le droit civil et le droit statutaire, des revues bibliographiques faites avec habileté, et surtout avec conscience, ce qui est beaucoup plus rare. *Une de perdue deux de trouvées*, par M. de Boucherville ; *Jacques et Marie*, par M. Bourassa ; *Le Cœur et l'Esprit*, par M. Fabre ; deux comédies de M. Marchand, et *De Québec à Mexico*,

par M. Faucher, sont des œuvres qui peuvent se comparer avantageusement avec beaucoup d'écrits que nous offrent les revues étrangères sur des sujets analogues. *De Québec à Mexico* est le premier ouvrage de longue haleine dû à la plume de M. Faucher, qui du coup s'est placé au premier rang parmi nos littérateurs. M. Faucher a dernièrement réuni tous ces écrits dans quatre jolis volumes dont une littérature plus vieille que la nôtre s'honorerait à bon droit.

Des études historiques et religieuses d'un grand mérite ont également vu le jour dans la *Revue Canadienne.* C'est aussi là que M. Marmette, notre romancier historique, a fait ses débuts. L'auteur du *Chevalier de Mornac* a heureusement fait oublier celui de *Charles et Eva.* Du reste, on n'est pas obligé de faire de sa première œuvre un chef-d'œuvre, et on ne doit pas regretter, en tous cas, d'avoir signé *Charles et Eva* quand on peut,

par là suite, montrer cette même signature, avec un légitime orgueil, à la première page de l'*Intendant Bigot.*

Il me serait impossible de donner ici une liste complète de tout ce qui, dans cette publication, est digne de remarque. Ce que je tiens à constater, c'est que la *Revue*, tant qu'elle est restée véritablement canadienne, a vu des jours prospères. Du moment qu'elle a accueilli des auteurs étrangers, et qu'elle s'est mise à reproduire les œuvres, assurément belles, mais peu canadiennes, de Gustave Aimard, de Louis Veuillot, d'Hippolyte Audeval, de Mme Craven et autres, elle est entrée nécessairement dans une période de décadence. Et la chose se comprend facilement. On forme une liste d'abonnés pour une publication destinée à promouvoir la littérature canadienne, à la répandre et à la faire connaître ; puis, on donne à ses lecteurs, au lieu d'écrits indigènes, des reproductions

étrangères. Evidemment, les directeurs ne remplissent pas leur partie du contrat, et l'abonné, libéré, en quelque sorte, de ses obligations, leur tourne le dos.

Aussi, depuis un peu plus d'un an, la *Revue* a-t-elle dû adopter une autre ligne de conduite et revenir à l'idée dont s'étaient inspirés ses fondateurs. Il est à espérer que ce retour aux bonnes traditions sera bien accueilli et surtout bien rémunéré.

Je mentionnerai encore l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*, excellente compilation fondée en 1859, et j'en finirai avec cette partie un peu aride de mon sujet pour considérer le temps actuel et l'état de la littérature canadienne pendant ces dernières années.

Et c'est ici que nous pouvons nous demander, après avoir parcouru rapidement cette période de

près de trente ans, si véritablement, aujourd'hui, il y a lieu de constater un progrès bien réel.

Je ne voudrais pas avoir l'air de flatter les écrivains de mon époque ; mais il me serait difficile de ne pas reconnaître qu'il y a un progrès, non-seulement réel, mais extrêmement accentué.

Jusqu'à ce jour, au point de vue de la littérature, l'Europe nous ignorait complètement ou à peu près. Mais, depuis quelques années, nos écrivains ont pu franchir ce cercle étroit dans lequel ils étaient enfermés, pour se produire au dehors et parler dans un horizon un peu plus étendu. On nous lit en France ; on nous lit surtout aux Etats-Unis, et des revues de ces deux pays ont non-seulement signalé et commenté, mais reproduit les meilleurs écrits de nos littérateurs.

Le beau, quelque part qu'il se manifeste, provoquera toujours l'admiration ; l'essentiel est qu'il

soit mis en lumière. Un discours, par exemple, comme celui qu'a prononcé M. Chauveau lors de l'inauguration du monument commémoratif de la bataille de Sainte-Foye, fait nécessairement sa marque, même chez les nations qui sont le plus habituées aux grandes joûtes oratoires. On est forcé d'avouer qu'un peuple qui possède un orateur capable de penser et de dire de semblables choses, n'est pas un peuple illettré, mais fait preuve, au contraire, d'un goût extrêmement développé pour les œuvres véritablement littéraires.

Les conférences de M. l'abbé Holmes, dont on vient de faire une seconde édition, sont, dans un autre genre, un de ces monuments qui parlent par eux-mêmes ; et le fait qu'on ait senti le besoin de reproduire une seconde fois ces admirables discours indique à lui seul, pour notre époque, un progrès étonnant dans le sentiment du bon et du beau littéraires. Je sais bien que ces deux ora-

teurs distingués ont, en eux-mêmes, tout ce qu'il faut pour provoquer et attacher l'admiration ; mais je désire faire ressortir ce fait que leurs belles œuvres empruntent de la publicité qu'ont su conquérir les auteurs de nos jours, un regain de faveur et d'éclat qui ne peut que profiter à tout le monde.

Je pourrais dire la même chose des écrits poétiques de MM. Fréchette et Crémazie, que nous n'avons pas été seuls à admirer et que la France a salués avec un légitime orgueil.

Il serait extrêmement délicat pour moi d'entrer ici dans une étude détaillée des œuvres qui viennent de se produire ou qui se produisent actuellement. Je ne puis pas, cependant, m'empêcher de signaler les écrits remarquables de MM. Casgrain, Faucher de St. Maurice, Marmette, Lemay, Larue, Buies, Evanturel, Marchand et Routhier, qui, dans leurs divers genres, contribuent puissamment à promouvoir notre littérature, et à la faire non-seulement

connaître, mais estimer à l'étranger. C'est grâce à eux si nous pouvons, aujourd'hui, parler à un public plus étendu et faire de nos écrits une chose qui rémunère et peut, par conséquent, se soutenir par elle-même. Car, il est inutile de se le dissimuler, les littérateurs, pas plus que le reste de l'espèce humaine, ne sauraient vivre de l'air du temps ; et ce qu'on est convenu d'appeler le nerf de la guerre peut, à aussi bon droit, s'appeler le nerf de la littérature.

Autrefois, et cet autrefois ne remonte guère à plus de dix ans, l'écrivain travaillait pour le seul amour de l'art, ou, du moins, dans le seul but de se faire une réputation. Ce sont, sans doute, deux motifs pleins de noblesse et de grandeur, et ceux qui ont le moyen d'y chercher exclusivement leur inspiration n'en ont pas un mérite moins digne d'admiration. Mais, en somme, sans être trop matérialiste, il faut bien compter un peu avec les

exigences de la vie terrestre, et je ne crois pas, comme certaines personnes—celles-là n'ont sans doute jamais senti l'aiguillon de la faim—je ne crois pas que l'on prostitue l'art en le faisant servir à produire le pain quotidien. On a écrit d'admirables choses, sur ce sujet, pour encourager les artistes dans tous les genres à mépriser les souffrances de la chair, et à poursuivre, sans défaillir, leur noble but, en tenant leurs yeux fixés sans cesse sur ces étoiles brillantes, mais glacées comme l'étoile polaire : la gloire et la renommée. Hélas ! il est difficile de tirer quelque chose de son encrier lorsque l'encre s'y gèle, et il est presque impossible de se recueillir quand c'est la faim qui se charge de donner constamment des distractions. Le génie seul est capable de ces actes surhumains ; et, de nos jours, les génies sont rares. Notre latitude impitoyable pourrait, d'ailleurs, paralyser leur aile et abaisser quelque peu la hauteur de leur

vol. Il est bien probable, dans tous les cas, que ces admirables conseils dont je parlais tout à l'heure ont été écrits dans un fauteuil moelleux et sous la chaude influence d'un brasier pétillant. Il n'y a rien comme les prodigues pour donner des cours d'économie. Il n'y a rien comme les riches pour savoir bien prêcher les avantages de la pauvreté.

Quoiqu'il en soit, dans les circonstances où nous sommes, il est impossible de ne pas avouer que la rémunération des œuvres de l'esprit ne soit une des conditions nécessaires au progrès de notre littérature. Et il est de fait que de l'adoption de ce système date l'essor qui a été imprimé aux lettres dans ce pays.

Les fondateurs de la *Revue Canadienne* ont été, je crois, les premiers à consacrer ce principe. Malheureusement, leurs ressources limitées ne

leur ont pas permis de réaliser toutes les espérances qu'ils avaient laissées entrevoir.

L'Opinion Publique est ensuite entrée dans cette voie, et a pu s'y maintenir au profit des uns et des autres.

L'Album de la Minerve, ressuscité en 1872, avait également adopté ce système, et l'aurait exploité avec beaucoup de succès, si d'autres entreprises plus considérables et plus importantes n'eussent obligé ses promoteurs à suspendre leur intéressante publication.

Il y a, toutefois, un fait maintenant bien établi, c'est qu'aucune revue ne peut, dorénavant, subsister parmi nous si elle ne se résigne à rémunérer convenablement ceux qui fournissent l'aliment à sa vie intellectuelle.

Du reste, nous devons à ces généreux bienfaiteurs de la littérature canadienne un tribut de

reconnaissance que nous leur accordons avec la plus entière sincérité. Mais il y a, cependant, quelqu'un à qui nous devons encore plus, qui a été le véritable promoteur et le soutien de ce nouvel état de choses ; qui s'est interposé, avec toute l'autorité que lui donnait son indépendance, entre l'auteur et les éditeurs ; qui a forcé ceux-ci à reconnaître la suprématie de ceux-là, et qui a imposé ce principe, juste d'ailleurs, que l'écrivain qui compose un livre a droit à une rémunération au moins aussi grande que celle du prote qui en fait l'impression. J'ai nommé M. l'abbé Casgrain.

M. Casgrain peut être appelé justement le père nourricier de la littérature canadienne. C'est lui qui l'a tirée de l'état de sujétion où elle languissait, pour lui permettre de s'asseoir au soleil du droit et de la liberté. Il a lui-même donné le précepte et l'exemple.

Là-dessus, il ne peut, ou, du moins, il ne doit y avoir qu'une opinion.

Parmi les jeunes littérateurs de nos jours, il y en a peu qui ne lui doivent un bon conseil ou une aide donnée à temps ; et beaucoup de nos écrivains sont parvenus aujourd'hui à se faire un nom, qui n'y seraient jamais arrivés s'ils n'avaient rencontré sur la route cet ami plein de dévouement et désintéressement, qui sait mettre de côté toutes les petites jalousies de métier, et qui se réjouit du succès des autres comme de son propre succès.

Ces choses sont assez rares pour qu'on ne les passe pas sous silence.

Maintenant que nous avons vu, à vol d'oiseau, pour ainsi dire, ce qu'a été et ce qu'est notre littérature, nous pouvons légitimement nous demander—et c'est par là que je terminerai—quelles peuvent être nos espérances pour le futur.

J'ai étudié de près le mouvement littéraire, depuis quelques années, et il m'a semblé que les progrès immenses que nous avons accomplis nous donnent le droit d'avoir une entière confiance dans l'avenir. Mais, pour arriver à des résultats sérieux, il nous faut deux choses.

D'abord, il est indispensable d'apporter, non pas un changement radical, mais certaines modifications dans notre système d'instruction.

J'ai le plus grand respect pour l'antiquité ; et les monuments littéraires qu'elle nous a laissés, après avoir éclairé nos esprits, feront encore, pendant bien longtemps, l'admiration de ceux qui viendront après nous. Mais il me semble, d'un autre côté, que nous ne tenons pas assez compte de l'âge présent. Je ne veux pas qu'on abandonne Homère et Virgile ; mais je voudrais que leurs admirateurs fussent moins exclusifs, et nous permissent d'étu-

dier davantage ceux qui sont plus rapprochés de nous.

Dans toutes les branches des connaissances humaines, il y a eu, à l'origine, des tâtonnements et des essais. Puis, les siècles, dans leur marche, se sont servi des découvertes de leurs devanciers pour pousser plus avant leurs recherches, et arriver à des résultats que ceux-ci n'avaient pu atteindre.

Si, aujourd'hui, chaque savant était obligé de recommencer les calculs effrayants qu'ont dû s'imposer les Copernic, les Galilée, les Newton, les Morse, pour arriver aux résultats qu'ils ont obtenus, la science en resterait au même point, sans avancer d'un seul pas. Mais on fait mieux. On prend ce qui est déjà fait ; on l'approfondit, on l'améliore, on le perfectionne. C'est ainsi qu'on avance et que chaque siècle apporte son contingent de découvertes et de perfectionnements sous l'œil de Dieu,

qui bénit ces travaux lorsqu'ils sont faits dans un bon esprit, et qui les anéantit quand ils tendent à s'éloigner de la source de toute science et de tout progrès.

Je n'ignore pas que ces idées ne sauraient s'appliquer entièrement à la littérature ; mais faut-il admettre, d'un autre côté, qu'elle soit le seul art où le progrès reste en quelque sorte impossible, et que l'antiquité, sur ce sujet, ait dit le dernier mot ?

Certainement non.

Je conçois qu'on doive s'éloigner, autant que possible, de cette littérature immorale et matérialiste qui, de nos jours, envahit le monde, et tend à l'éblouir par un clinquant de faux aloi ; mais, par contre, il y a des beautés, des magnificences que l'on semble rejeter avec un peu trop de mépris.

Le tout est de bien choisir, et c'est ce que nous ne faisons pas assez. Une arme dangereuse dans

une main inexpérimentée peut devenir le salut même avec un bras qui sait s'en servir.

Nous avons cette main inhabile, je l'avoue ; mais nous possédons également ce bras exercé et ferme : c'est à lui que j'en appelle pour nous guider dans une voie qui ne peut que nous conduire au succès.

Il y a une seconde cause qui entrave, parmi nous, les progrès de la littérature. C'est l'absence complète d'une véritable critique littéraire.

J'ai remarqué que, dans notre province, lorsqu'il se produit une œuvre littéraire, on la blâme à outrance, où on l'élève jusqu'aux nues. Il n'y a pas de milieu : le livre est plat ou sublime. Cela vient de ce que, généralement, la plume du critique est placée entre les mains d'une personne tout-à-fait inexpérimentée, qui, ne pouvant juger par elle-même, et, souvent, n'ayant pas même lu l'ouvrage

dont il s'agit, donne libre cours à la haine ou à l'amitié que peut lui inspirer le nom de l'auteur. Souvent, un livre d'un mérite réel subit la censure vinaigrée d'un mousse de la plume, tandis que, le lendemain, une fadeur littéraire est placée par le même au rang des chefs-d'œuvre.

Cet état de choses est profondément regrettable et de nature à décourager tout effort sérieux vers le progrès de nos lettres.

Je ne puis m'empêcher, en terminant, de témoigner, au nom du public lettré, mes remercîments aux directeurs de l'Université Laval, pour l'initiative patriotique qu'ils ont prise en ouvrant des concours publics où la jeunesse littéraire peut venir disputer la palme du mérite. L'Université n'avait pas besoin de ce nouveau sacrifice pour mériter les sympathies et l'admiration de tous ceux qui savent apprécier le dévouement qui se cache

sous le manteau de l'humilité chrétienne. Mais elle a voulu prouver que ce sont toujours ceux qui ont le plus fait qui font encore davantage. D'ailleurs, le proverbe le dit : « Noblesse oblige ; » et le Séminaire de Québec a un passé qui ne lui permet pas de faire les choses à demi.

Ce bel exemple a porté ses fruits, et j'ai vu avec plaisir que l'Institut Canadien de Québec a été le premier à le suivre en ouvrant, cette année, un concours d'éloquence.

Avec l'élan qui est déjà donné, et des encouragements partis de si haut, la littérature, dans la province de Québec, ne peut manquer d'arriver à ce degré de perfection qu'ambitionnent tous les véritables amis de la religion et de la patrie.

LE VRAI ET LE FAUX

Les uns disent : faites donc des portraits, vous les touchez bien. Les autres : écrivez donc des choses tendres, qui vont au cœur ; beaucoup de femmes vous lisent, vous leur devez des égards. D'autres, racontez-nous des anecdotes. D'autres, enfin : écrivez des énigmes ou des charades au bas de vos chroniques.

Je ferais bien des portraits; mais chacun s'y reconnait, le prend pour soi et s'en fâche.

Je dirais bien des choses tendres, mais franchement, cela devient fade.

Des anecdotes, mes amis me disent que je les raconte mal.

Des énigmes et des charades : ah ! par exemple, je puis vous en faire à l'année, surtout dans ce temps-ci, où la poésie et les vers sont à bien bon marché et se servent à toutes les sauces.

Les vers et la flatterie sont à l'ordre du jour.

Il n'y a de chose si extraordinaire qu'une personne ne puisse faire croire à une autre pourvu qu'elle sache finement l'envelopper dans un joli compliment.

On croit généralement que les femmes sont plus que les hommes accessibles à la flatterie. C'est

une erreur. Les femmes, quoique plus rusées que les hommes, savent moins déguiser leur vanité. Voilà tout.

Les compliments que l'on fait aux femmes s'adressent généralement à leur figure ou à leur toilette. Ceux que l'on fait aux hommes concernent l'esprit naturel ou les connaissances acquises.

Vous dites à une femme qu'elle est belle : naturellement et nécessairement sa figure sourit. De là vous concluez qu'elle est vaine.—Vous dites à un homme qu'il a du génie ; son âme s'épanouit dans un sourire orgueilleux ; sa figure semble repousser votre assertion, il baisse modestement les yeux. Vous concluez qu'il a autant de modestie que de savoir.

Dans les deux cas, vous vous êtes fourvoyé.

Cette femme n'était pas vaine : son sourire est

un acte physique. Cet homme n'est pas modeste : mais sa figure est un masque qui n'a pas laissé voir la satisfaction de son âme orgueilleuse.

Méfiez-vous d'un homme qui ne vous regarde pas en face quand vous lui parlez. Cet homme-là est coupable ou sur le point de l'être. Ou bien, ce qui est pis encore, il est profondément hypocrite. Quand le cœur est haut et droit, le regard l'est aussi.

Je n'aime pas cet œil qui se dirige sous ses cils abaissés cinq ou six pouces plus bas que le vôtre et un peu de côté. Encore une fois, l'âme honnête regarde sans effronterie, mais en face.

Il y a des personnes dont le rire aigu blesse les oreilles et le cœur comme la pointe d'une lame empoisonnée. Un gros rire est le signe d'un petit esprit. Mais un bon rire, franc, honnête, annonce un cœur droit. Ne craignez rien de celui-ci :

mais gardez-vous de traiter avec l'homme au rire aigu.

Il est triste de songer combien peu souvent l'expression de la figure est en rapport avec l'état du cœur.

La dissimulation est aujourd'hui une vertu.

La langue est aussi fausse que le visage.

On tourne un mensonge sur sa figure, ou bien on l'habille dans une phrase béate, et la conscience est à l'aise.

—Pierre, dit le professeur à l'un de ses élèves, vous avez volé des prunes hier dans le jardin.

—Ah! monsieur, répond Pierre avec un accent de sainte indignation, et en baissant les yeux, comment pouvez-vous croire une semblable chose?

—Cependant, vous êtes allé au jardin à sept heures......

— A sept heures, monsieur ? je suis allé faire une visite.

Voyez, le vilain ! il n'a pas nié sa faute : donc il n'a pas menti. Seulement il n'a pas dit que c'est justement en allant à sa visite qu'il a pris les prunes. Et le misérable ira faire encore une visite demain, avec un mensonge sur la conscience d'autant plus corrompu qu'il ressemble plus à la vérité, et qu'il est basé sur ce qui s'appelle généralement la *restriction mentale,* autre horreur qui est une prostitution de la vérité.

Vous voyez un monsieur dans la rue. Il est d'un certain âge, grassouillet, un peu ventru et généralement porte des lunettes. Il est enveloppé de fourrures, possède une canne à pomme d'or et une tabatière du même métal. Tous ceux qui le rencontrent portent révérencieusement la main à leur chapeau : il leur jette un petit sourire protecteur.

Ce gros monsieur appartient à toutes les sociétés bienfaisantes.

Aujourd'hui vous lisez sur le journal qu'il a fait distribuer cinquante pains aux pauvres ; demain il fait don d'un terrain à une œuvre populaire. Son nom retentit partout, dans un concert d'admiration et de louanges. On n'a jamais vu aussi grand cœur.

Savez-vous seulement ce que c'est que cet homme ?

Un jour, il a eu la direction d'une banque, d'une caisse quelconque. La banque ou la caisse a failli. D'honnêtes commerçants y ont trouvé la ruine ; les pauvres, l'engloutissement de leurs petites épargnes.—Que de froid, l'hiver suivant, dans la maison mal close ! Des pleurs qui gèlent sur les joues ridées de la mère : de petits chérubins en haillons, engourdis par la bise glacée,

n'ayant plus même la force de dire leur faim. Lui, qui est si riche de l'amas de leurs dépouilles, il leur refuse brutalement un sou !

Leurs maisons lui appartiennent : si le loyer n'est pas payé, il les fait déguerpir, par le ministère de son huissier.

Cet homme a pris des dépôts considérables : il était trop honnête pour donner des reçus. Cependant, quand les gens sont venus redemander leur argent : je ne vous connais pas, leur a-t-il dit.

— Mais, mon bon Monsieur !......

— Pas de mais !...... Si j'étais dépositaire de votre bien, vous auriez un reçu. A la porte !

Et les pauvres pleurent, volent et se damnent.

Le lendemain, il balance ses livres : il a fait un

honnête gain de vingt-cinq mille piastres ! Il distribue vingt-cinq louis aux pauvres. Quel cœur ! Quelle âme ! !

Une femme passe ; une de ces femmes qui ont donné leur cœur à Dieu, et leur corps à la souffrance, aux pauvres ; une de ces femmes qui couchent sur la dure, au froid ; qui mangent une nourriture dont la vue seule vous ferait bondir le cœur : afin que les malades aient un peu plus de viande dans leur bouillon, les vieillards, un oreiller de plume pour leurs cheveux blancs, les petits enfants, un bas plus chaud pour leurs pieds d'ange ; une de ces femmes qui passent de longues nuits au chevet des malades, s'exposent à tout, misère, angoisse, agonie : qui prient à côté de la mort, la nuit, souvent avec la peur des fantômes ; une sœur de charité, enfin, passe : les gamins se moquent d'elle, les autres ne daignent pas la voir.

— Le fraudeur passe : on se prosterne.

Il n'y en a pas qu'un seul ; ils sont mille, ils sont million !

Ainsi est fait le monde.

LA CAMPAGNE

Avez-vous été élevé à la campagne, ou tout au moins, y avez-vous passé une partie de votre enfance?

Tant mieux ; vous me comprendrez.

Etes-vous l'enfant des cités, dont les premières années se sont passées entre une bonne et un

morceau de sucre candi, dont les promenades se sont faites à l'ombre d'un toit roulant et dont les mains gantées n'ont jamais bruni un peu sous la pluie et le soleil ?

Lisez-moi, si vous voulez ; mais je ne promets pas de vous amuser ; encore bien moins de vous attendrir.

J'y suis allé, l'autre jour, à cette campagne, un peu, pas longtemps, trente-six heures au plus. Un petit point dans mon existence, une goutte d'eau douce dans mon océan.

Il faut dire, toutefois, que, comme l'astronome qui fait sortir un monde de l'une de ces petites étincelles qui scintillent au firmament ; comme le savant qui se crée tout un peuple dans une goutte de rosée, j'ai étudié ce point, j'ai analysé cette goutte, non pas avec le télescope et la lentille, mais avec quelque chose de bien plus puissant,

de bien plus infaillible, avec le souvenir du cœur.

N'allez pas croire que j'ai fait une des excursions rares, extraordinaires, impossibles, telles qu'on en fait dans les livres à sensation, où les heures comptent des jours et les jours des années.

Point.

Je suis parti tout uniment en voiture et je crois même que le cheval boitait d'un pied.

En sortant des murs, je me suis senti plus léger. Il faisait une journée splendide ; un de ces soleils qui font bailler la ville et sourire la campagne.

A mesure que nous avancions, je me sentais entrer dans la poitrine de ces bonnes bouffées d'un air dont je reconnaissais la saveur, j'aspirais avec délices de ces brises parfumées qui contiennent

dans chacun de leurs atomes tout un monde de souvenirs. Enfin nous sommes arrivés.

Une maison dont un architecte rougirait, mais qui vous fait plaisir à voir ; un véritable chemin, sans pavés ni pierre broyées, et avec des ornières très-sensibles ; une barrière qui s'ouvre en glissant ; des arbres par-ci par-là, plantés sans symétrie et aux troncs desquels la nature a travaillé toute seule ; des granges blanchies à la chaux, avec des portes rouges ; un ruisseau avec une planche jetée en travers, qui court au milieu d'un jardin où les fleurs et les choux vivent côte à côte et en bonne intelligence ; une basse-cour qui s'étend un peu partout, vu l'indiscrétion des canards et des poules ; un cheval à l'air pensif et une hanche au repos, chassant les mouches par tous les moyens connus de sa race ; enfin une vache qui rumine tranquillement la feuille de chou

qu'elle a dérobée par-dessus la clôture trop basse du jardin.

Prenez tout cela ; groupez-le au hasard, sans suite, sans rime, comme vous voudrez ; mettez que la grange soit sur le chemin et la maison par derrière ; faites le cheval blanc et la vache *caille* ; enfin arrangez ce petit tableau comme vous l'entendez ; c'est toujours le même fond, et, pour celui qui a vu toutes ces choses étant enfant, étant jeune homme, elles vont droit au cœur.

Habit bas et sans cravate, j'ai couru, regardé partout, je me suis couché sous chaque ombrage, j'ai mouillé mes mains et mes pieds dans chaque flaque d'eau.

Je suis descendu échelon par échelon du faîte de mes trente ans et je me suis trouvé transporté, sans presque m'en apercevoir, au bon temps d'autrefois où la vie était une rose dont les épines

ne se sont pas encore fait sentir ; où je jouissais du présent sans regretter le passé, que je touchais encore, et sans songer à l'avenir, que pour y voir de temps à autre, à travers un rêve doré, tout ce que les autres y ont vu comme moi et tout ce qu'ils n'y ont pas plus trouvé que moi : le voyage sans ses fatigues, le rêve qui ne se détruit pas au réveil.

Oh ! la campagne ! Comme elle est grande, comme elle est belle pour celui qui la revoit après une longue absence.

Chaque objet, chaque détail le plus insignifiant vous fait surgir un monde de souvenirs. Ce morceau de cèdre que vous ramassez en passant, vous reporte, rien que par son âcre parfum, à vingt ans en arrière. Vous étiez tout jeune ; ce jour-là (vous aviez travaillé d'importance toute la semaine), votre père, en récompense, vous avait donné un beau canif à deux lames et à manche blanc. Il

vous semblait que le monde vous enviait votre bonheur. Le premier morceau de bois sur lequel vous avez essayé les deux lames était un morceau de cèdre comme celui que vous venez de ramasser.

Ce grand chaudron soutenu par une barre de bois en travers sur deux fourches, cela vous rappelle-t-il quelque chose ? — Oui, il y a bien longtemps ; vous aviez cinq ou six ans. Vous couriez sur le bord d'un ruisseau. Il y avait des femmes qui faisaient bouillir, dans un grand chaudron semblable, et pour en faire du savon, le gros chien gris, avec lequel vous jouiiez souvent, mais qui était devenu trop méchant ; il avait fallu le tuer. Vous vous êtes approché un peu vite, pour demander aux femmes si bouillir faisait mal au chien. Vous avez trébuché et, en tombant vous vous êtes grièvement blessé sur l'oreille du chaudron. Toute la famille a pleuré. Le médecin est venu qui a sondé la plaie et vous a fait bien mal. Votre père et votre

mère se parlaient tout bas ; ils ont passé bien des nuits à votre chevet ; vous vous souvenez bien de tout cela, mais vous étiez trop jeune alors, et, à présent, vous comprenez ce qu'ils ont dû souffrir.

Cette vieille voiture dont les deux roues de devant sont détachées du brancard, que vous dit-elle donc ?

— Voici. Un jour, il y a encore bien longtemps, c'était en hiver, à Noël ; il gelait dur, mais pas de neige dans les chemins. Votre grande sœur était au loin. C'était le premier déchirement de la famille, la première fois que Noël aurait compté un absent.

Les chemins, impraticables.

C'est égal, se dit votre père, il faut qu'elle vienne. Le cheval fut attelé à une voiture semblable à celle-ci. Votre père y monte et part. En

sortant de la cour, pour prendre le chemin, il y avait un petit enfoncement. Le fer de l'essieu, rendu cassant par le froid, se brise comme un verre ; tout l'avant-train se détache, un craquement terrible ; et lui, embarrassé dans les guides, tombe lourdement sur la terre durcie. Vous êtes trop petit pour l'aider, il se relève tout seul et meurtri. C'est égal ; il met le cheval sur un gros traîneau de travail, peint en rouge, vous voyez encore cela, et part pour faire cinq lieues, marchant à côté quand il y avait de la terre, montant sur le siége, là où le traîneau pouvait glisser.

Cette flaque d'eau, vous rappelez-vous ? Il y en avait une semblable derrière la maison. Un jour vous vous y êtes baigné, dans la boue autant que dans l'eau. Un costume gâté. Il y avait eu défense, donc le fouet. Votre père avait des yeux mauvais, sa grosse moustache hérissée. Votre mère vous regardait sévèrement. Vous êtes entré en trem-

blant. L'instrument du supplice était une innocente tige de blé ; mais n'importe, cela vous fit pousser des cris comme si l'on vous écorchait. Avec cela votre mère vous mit au lit, et il vous est tombé une goutte chaude sur la figure, qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Aujourd'hui que vous avez été obligé de corriger bébé, vous savez bien que c'était une larme. Quelques instants après, on croyait que vous dormiez, vous entendîtes la grosse voix dire : « Pauvre petit, je lui ai peut-être fait mal, il a bien pleuré. » Il me semble que c'est le dernier fouet que vous avez eu.

Chaque pas que vous faites, chaque odeur que vous respirez vous rappelle un grand plaisir, une petite douleur. Vous recomposez ainsi, toute la famille. Chaque membre épars vient se grouper dans l'ensemble, et vous vivez pendant quelques instants de cette vie d'autrefois, avec votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs ; les courses du

jour dans les prairies, les contes du soir, près du feu ; tout ce qui s'était détaché, morceau par morceau, sous le courant des années, comme les feuilles laissent la branche une à une, sous le souffle du vent d'automne.

—Hélas ! cela ne peut pas durer ; le soleil se couche, et bébé a sommeil. Il faut reprendre en toute hâte le chemin de la ville. Adieu, chères brises, nous allons reprendre notre poussière. Il faut vivre. Dieu n'a-t-il pas dit à l'homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

Dieu nous avait infligé les sueurs, la civilisation et le progrès y ont ajouté la poussière et la fumée du charbon de terre.

LES PLACES D'EAUX

Nous voici à l'époque où tout le monde part pour les places d'eaux ; on y va chercher la santé, par coutume ou par ordonnance de médecin.

Le fait est que les bains et l'air de la mer sont une panacée universelle. On en use pour se faire maigrir ou pour gagner de l'embonpoint, suivant le

besoin du moment ; cela guérit les rhumes et les rhumatismes, l'excès de sang et l'anémie. Plusieurs patients y ont même trouvé un excellent remède contre la calvitie.

Mais je crois qu'au fond, ce qu'on va chercher surtout aux eaux salées, ce sont les distractions et les amusements. C'est, dans tous les cas, ce qu'on y trouve ordinairement en cherchant tout le reste, et je parie qu'on ne s'en plaint pas.

Dans cela, cependant, comme dans toutes les choses de la vie, il y a le côté plaisant quand il n'est pas regrettable, le côté de la contradiction et de l'abus.

De même qu'on va souvent à la comédie non pas pour entendre la pièce, mais pour être vu et faire concurrence à l'acteur principal ; de même un bon nombre de personnes vont aux eaux non pas pour jouir des beautés de la campagne et se

procurer un repos salutaire, mais dans l'unique but de changer de monde et d'aller faire figure sur un nouveau théâtre.

On voit cela de suite au nombre des malles rebondies que chaque voyageuse — et souvent chaque voyageur—fait empiler sur le wagon, ou le bateau qui a l'honneur de voiturer sa personne.

On parle des toilettes et des modes de la ville : elles semblent un simple négligé du matin à côté des ajustements, des atours qu'éclaire le soleil campagnard des places un peu fréquentées.

Le Cap-à-l'Aigle compte trois toilettes par jour, dans le petit moins ; la Pointe-au-Pic, quatre : Buies est le seul mortel que j'y aie vu en négligé. La Rivière-du-Loup et Kamouraska exigent aussi quatre toilettes ; Cacouna se contente à peine de cinq, et Tadousac, si lord Dufferin eût continué à

y séjourner pendant la belle saison, aurait porté à un chiffre incalculable le nombre de ses jupes et de ses doubles-jupes.

Le matin, quand la marée *adonne*, on a un costume pour se rendre à la grève ; pour déjeûner, il faut en mettre un autre que l'on conserve jusqu'au lunch. Après ce léger repas, vient l'heure des visites ou des réunions au salon de l'hôtel : il est impossible d'y paraître dans une robe de matin, tout le monde voit cela d'ici. Mais la grande chose, c'est le dîner ; c'est là que se décernent les triomphes et les défaites en fait d'élégance et de bon goût. La toilette du dîner ne peut pas se construire en moins de deux heures. Celles qui y consacrent moins de temps ne comprennent pas encore toute l'importance de cette grave affaire. Un ruban ou un bijou de moins, on est déjà mal noté ; s'il y a récidive, on est inévitablement classé parmi les gens qui manquent de goût.

Le dîner s'achève tant bien que mal ; mais la journée n'est pas finie. Il y a encore la promenade et les réunions du soir. On ne peut pas s'y montrer avec un costume trop chargé ; il faut donc réduire ou changer. Le plus ordinairement on change. Puis on va prendre l'air, on chante, on joue, on cause. C'est alors que les œillades s'échangent, que les mariages s'ébauchent. Cela s'ouvre par une romance et finit par une complainte. Les papas et les mamans s'en mêlent, ouvrent ou ferment les yeux suivant que la chose leur va ou leur déplait. Le plaisir marche son train ; on s'amuse et on prend des rhumes ; mais à la campagne cela ne compte pas. Le bain journalier n'est-il pas là pour avoir raison de tout !

Bref, après deux mois de cette vie d'épreuve et de santé, le plus grand nombre revient plus pauvre toujours, plus malade très-souvent.

Voilà, généralement, le résultat le plus certain des bains de mer fashionables. A côté, cependant, il y a les séjours moins coûteux, plus tranquilles, et où l'on gagne véritablement de toutes les manières. Ceux-là sont les moins fréquentés. Ne le disons pas trop haut et ne les indiquons pas. Le jour où la foule élégante s'y portera, ils perdront tout leur charme et tous leurs avantages. Dès qu'un endroit devient à la mode, on y transporte la ville et tous ses inconvénients.

Ce n'est plus alors la peine de se déranger et de payer très-cher pour aller souffrir un peu plus loin.

L'ENCAN

C'était une belle matinée du mois de mai—cela peut paraître incroyable à quiconque voudrait juger tous les mois de mai par celui de cette année ; mais, enfin, c'est de l'histoire, et l'on dit que l'histoire ne ment pas, bien qu'elle ne soit pas toujours vraisemblable.

L'air était chaud, le soleil brillant, et il y avait quelque chose d'extraordinaire sur le calendrier, puisque, au lieu d'être enfermé dans le bureau, je me trouvais dehors à dix heures du matin. Ce n'était pourtant pas un dimanche ni un jour férié, ni un jour de fête légale ; du reste, cela importe peu.

Je suivais donc tranquillement la principale rue de l'un de nos faubourgs, lorsqu'un chiffon rouge attira mon attention. Ce *chiffon* que, par respect pour tout ce qui touche à la justice de mon pays, j'appellerai du nom de *pavillon*, essayait de flotter au bout d'un bâton qui projetait hors de la fenêtre ouverte d'un entresol de pauvre apparence. Sur le trottoir, en face de la porte, sept ou huit personnes causaient d'un air ennuyé. Ceux qui avaient des montres les consultaient de temps à autre, puis se regardaient d'un œil intrigué, comme on fait au théâtre lorsque le lever du rideau est

retardé plus que de raison, c'est-à-dire plus d'une demi-heure après l'heure de l'affiche.

La situation menaçait même de devenir grave ; car, en m'approchant, poussé par la curiosité, j'entendis des murmures, d'abord contenus et discrets, puis hauts et provocateurs, qui trouvaient des échos d'approbation dans cette petite foule. Heureusement, un homme s'approcha de la croisée ouverte, se pencha en dehors d'un air important, et fit tinter une sonnette qu'il tenait à la main.

Les sept ou huit personnes du trottoir se précipitèrent à l'intérieur, et je les suivis.

Si vous avez vécu quelque peu, vous avez déjà compris qu'il s'agissait d'une vente par autorité de justice.

L'appartement se composait de quatre pièces, tendues de vieux journaux sur lesquels l'humidité s'était chargée de faire des dessins les plus bizarres.

Le mobilier était vieux et maigre, mais luisant de propreté. Au fait, ce n'est ni le nombre ni la couleur des fauteuils qui fait le bonheur.

L'huissier, avec des bottes sales, monta sur une table et s'adressa à nous comme un candidat à ses électeurs :

—Messieurs, la vente va commencer tout de suite : les conditions sont : *cash*, pas de crédit ; et dépêchez-vous de me donner des *bids*, car j'ai deux autres *engagements* c'te matinée ! Le premier article que nous allons offrir, messieurs, est une huche, presque toute neuve. A combien la huche ?

Le mobilier était distribué dans les deux chambres de devant ; la troisième était vide ; quant à la quatrième, la mise à l'enchère du premier objet me permit de voir ce qu'elle contenait ; car aux dernières paroles de l'huissier, la porte s'en-

trebailla doucement, et la tête pâle d'un enfant de cinq ou six ans se montra par l'ouverture.

D'abord, je ne vis que cela, car cette chambre était un cabinet noir; mais peu à peu, la porte s'ouvrit davantage et je pus distinguer tout l'intérieur.

Je puis vous raconter cela aujourd'hui, car douze mois se sont déjà passés depuis lors; et, dans douze mois, les larmes se sèchent et les sentiments s'émoussent. Mais je vous assure que, ce jour-là, j'aurais mieux aimé ne pas avoir vu.

Dans un coin du cabinet, sur un grabat, était étendu un homme jeune encore, mais brisé par la maladie et les privations. Près de lui, sa femme était assise sur une chaise de bois, et tenait un petit enfant sur ses genoux. Deux autres enfants, un peu plus âgés, dont l'un avait ouvert la porte, se tenaient près du lit, les yeux rouges. Tout ce

monde avait pleuré et pleurait encore ; mais ce n'est pourtant pas cela qui me fit le plus de peine. Ce qui était le plus navrant, c'était de voir le petit s'amuser et rire en cherchant à prendre les larmes qui coulaient lentement sur les joues de sa mère. Ce rire du bébé, au milieu de l'affliction de toute cette famille, avait quelque chose de poignant. Pauvre chéri, au moins, il ne comprenait pas ce qu'il faisait et jusqu'à quel point son rire était cruel. Hélas ! combien de personnes raisonnables affichent aussi une joie inconvenante en présence d'une douleur qui aurait droit à plus de sympathie ! Combien de dames riches vont, en grande toilette, et couvertes de bijoux, porter leur obole au pauvre qui meurt de faim dans sa mansarde !

La huche fut adjugée, pour une somme insignifiante, à un homme qui n'en avait aucun besoin, et qui ne l'achetait, disait-il, que pour rendre service.

C'était un premier déchirement dans la famille ; car cette humble huche, qui sait quels souvenirs elle renfermait? Comme ses possesseurs, elle venait, sans doute, de quelque campagne voisine ; elle avait été la première pièce du ménage ; combien de bouches ses flancs généreux n'avaient-ils pas nourries, jusqu'au jour où, comme tout le reste, la famine l'avait atteinte? De quels petits drames intimes n'avait-elle pas été témoin? Quels pleurs n'avait-elle pas vu couler?—Pleurs de joie ou de tristesse, car c'est dans les larmes que tous nos sentiments viennent se fondre et se mêler.

On mit successivement à l'enchère la table autour de laquelle la petite famille s'était si souvent réunie, après une journée laborieuse, pour le repas du soir ; les chaises de bois qui avaient guidé tour à tour les pas encore mal assurés de chacun des enfants ; les chaises, ces objets qui peuvent faire tant de choses, qui servent de tables, de maisons,

de voitures et même de coursiers fringants ou rétifs !

On vendit encore une petite armoire vitrée à deux compartiments, dont l'un contenait le linge et l'autre la vaisselle ébréchée ; le tiroir du milieu renfermait un contrat de mariage et deux lettres précieusement conservées, feuilles légères qui avaient surnagé sur le gouffre où s'étaient englouties une à une les illusions d'autrefois.

Puis, passèrent tour à tour, sous les yeux profanes et indifférents de ce petit public, vingt autres objets dont chacun était lié intimement à cette vie intérieure que la main de la justice venait ainsi disséquer toute palpitante encore : un pauvre violon, criard, affreux, mais admirable aux oreillles des enfants qui avaient confiance en lui quand le père le faisait grincer ; un livre à gravures coloriées, qui ne s'ouvrait que dans les grandes occa-

sions ; la pendule qui avait marqué toutes les phases de cette vie, courant rapidement sur les minutes joyeuses et lentement sur les heures tristes ; silencieuse maintenant, car elle ne sonnait plus depuis que la maladie et l'insomnie étaient venues s'asseoir au chevet du lit.

Enfin, la voix de l'huissier s'arrêta ; tout ce que la loi peut saisir avait été vendu, et, au chiffre que j'avais noté, le produit ne dut pas couvrir plus de la moitié des frais. Une voiture, qui stationnait à la porte, transporta les meubles les plus lourds ; quant au reste, chacun emporta sous son bras ce qu'il avait acheté.

Une demi-heure après, il ne restait plus, dans cette maison naguère souriante et chaude, que l'horreur et le froid des murs et des planchers dégarnis et souillés. Je me trompe, il restait encore la maladie et le désespoir, qui sont peut-

être allés, le lendemain, élire domicile dans la chambre somptueuse du propriétaire dont la cupidité venait, aujourd'hui, de commettre cette infamie. Car, il ne faut pas s'y tromper, après la justice des hommes, il y a encore, et heureusement, la justice de Dieu.

LES PAUVRES EN HABIT NOIR

Le travail a manqué partout ; les foyers sont éteints et le garde-manger est vide. Les enfants pleurent durant la nuit ; ils ont froid, ils ont faim et les parents tâchent de les calmer en leur faisant partager un espoir qu'ils n'ont pas. Cela dure depuis bien des jours et bien des nuits ; la souffrance

augmente et devient insupportable : on ne peut pas laisser mourir toute cette famille.

Il faut aller tendre la main.

Cela est dur, mais inévitable.

Le plus souvent, c'est la mère qui se sacrifie ; car, dans toutes ces circonstances, la femme est plus courageuse que l'homme. La pauvre femme s'est donc mise en route, bien mal vêtue pour affronter le froid terrible qui glace même les mieux couverts. Ses doigts se bleuissent, ses dents claquent dans sa bouche, ses pieds s'engourdissent et peuvent à peine la soutenir ; n'importe, il faut qu'elle attende, en dehors du seuil pendant qu'on cherche s'il y a quelque chose à donner, pour revenir lui dire, la plupart du temps, qu'il ne reste plus rien.

La journée est longue, dure, cruelle. Mais, en fin de compte, la femme, le soir, n'arrive pas chez

elle les mains vides. Elle peut apaiser la faim de ses enfants et acheter, sinon du bois, du moins une bougie où l'on se réchauffe les mains, et qui enlève à la misère ce que les ténèbres lui ajoutent d'horreur.

Le lendemain, s'il n'y a pas de travail, eh bien! elle recommencera. C'est une chose affreuse et triste ; mais il y a toujours cette consolation : on sait que personne ne laisse mourir de faim le pauvre qui demande, et la force morale reçoit de cette idée un grand appui.

Mais il y a une autre misère bien plus effrayante, une souffrance bien plus terrible encore que celle-là : c'est la souffrance, c'est la misère du pauvre qui ne demande pas. Celui-là, vous le coudoyez tous les jours dans la rue ; il est mis comme vous, vous le saluez, vous lui parlez. Il sourit rarement ; il rira plutôt aux éclats et de ce rire nerveux qui ne procède pas des sources ordinaires.

Il est parti de chez lui depuis le matin ; voilà trois jours qu'on n'a pas mangé et qu'on est sans feu dans la maison. Il erre par les rues, plein du désir de rentrer pour avoir des nouvelles, et craignant, d'un autre côté, de reparaître les mains vides devant les siens. Il marche ; il va, vient et retourne, un peu sans savoir ce qu'il fait, espérant, désespérant, puis reprenant l'espoir. Il a cherché de l'emploi, il s'est adressé partout ; sans trop insister, cependant, car on est toujours porté à redouter un peu les gens que la nécessité a l'air de presser ; et il est rare qu'on ne fasse pas attendre très-longtemps ceux qui ont besoin de suite, tandis qu'on tient à satisfaire sur-le-champ les indépendants qui paraissent pouvoir attendre. Il sait bien que s'il allait tout d'un coup exposer sa misère, on lui offrirait une pièce d'argent ou du pain. Mais c'est un acte qui aurait une conséquence terrible pour son avenir et celui de sa famille. Il est en-

tendu que les personnes d'une certaine position ne peuvent pas demander, et doivent mourir plutôt que de s'adresser à la charité publique.

Etrange contradiction des préjugés humains! Le pauvre vole et il est déshonoré ; il demande et reçoit, c'est tout naturel, et personne ne songe, pour cela, à l'humilier. Le riche filoute, escroque ; s'il est assez habile pour ne pas se brouiller avec la justice, on le considère, on l'honore. Mais que, dans un moment de détresse, à bout de tous moyens, il demande un morceau de pain pour empêcher sa famille de mourir, il est, pour ainsi dire, déshonoré, et cet acte, si simple en lui-même, restera contre lui pendant toute sa vie.

C'est un préjugé ; tout le monde paraît s'en moquer, et, cependant, tout le monde est forcé de le subir. De même, cette pluie fine dont on rit et dont on dit : « Ce n'est rien, » finit néanmoins par tremper aussi bien que la plus forte averse.

Ce n'est pas tout.

Le pauvre ordinaire ira demander du travail avec un habit troué, un chapeau sale ou des bottes déchirées, personne ne s'en étonnera. Mais que l'homme qui est censé vivre à l'aise se présente pour offrir ses services, dans un costume seulement un peu râpé, on y trouvera de suite les traces, les conséquences de quelque vice, et on éconduira le solliciteur, quelquefois poliment, le plus souvent avec un brusque sans-gêne.

Dans ce monde, pour une certaine classe, du moins, et quoi qu'en dise le proverbe, c'est bien réellement l'habit qui fait le moine. Et, pour un grand nombre de ces météores qui brillent dans nos salons et sur les rues, la questìon est de savoir s'ils iront d'abord emmieller le tailleur et se procurer un superbe costume pour aller éblouir le chapelier, le bottier et le bijoutier, ou bien s'ils

commenceront par séduire le bijoutier afin de se faire appuyer par une grosse chaîne d'or, ou un superbe solitaire auprès de leurs autres victimes.

Généralement, on commence par le costume complet, qui, à lui seul, en impose plus qu'une épingle en diamant sur une chemise déchirée ou sur une cravate qui ressemble aux vieux drapeaux suspendus dans les cathédrales.

On dit, d'ailleurs, en vous voyant : Quel costume sévère ! ce doit être un homme économe et rangé !

Le pauvre, lui, subit les conséquences de ces sottes idées ; et, pendant que sa famille meurt de faim, il est obligé de s'acheter un chapeau neuf ; car c'est peut-être de ce chapeau que va dépendre l'avenir des siens.

Et ce n'est pas là une des moins poignantes douleurs.

En attendant, il vend une à une ses hardes de dessous. Il a mis sa montre au mont-de-piété, et, quand on lui demande l'heure, il peste contre l'orfèvre qui, dit-il, l'a depuis huit grands jours pour la réparer. Bien des petits souvenirs ont passé depuis quelque temps. On a commencé par les choses les moins utiles et auxquelles on tenait le moins, pour en arriver, successivement, aux choses les plus chères et les plus indispensables. De tout, on n'a conservé que l'extérieur ; le reste est allé entre les mains des brocanteurs et des fripiers.

Si triste que soit cette position, elle n'est pas, toutefois, désespérée. Mais il vient un jour plus triste encore, c'est celui où il n'y a plus rien à vendre. On aura peut-être une ressource pour un mois au plus, car le boulanger et le laitier iront bien encore jusque-là : ces gens ont généralement bon cœur. Est ce leur état même qui en est la

cause ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que, de tous les fournisseurs de la famille, le boulanger et le laitier sont ceux qui persistent le plus longtemps après que l'argent a cessé de se montrer.

Mais cela même vient à prendre fin. Le boulanger et le laitier se sont lassés comme les autres : il n'y a plus rien à manger, il fait froid et les enfants pleurent.

Le pauvre homme part ; car ici, la femme, malgré son courage, n'y peut plus rien. Où aller ? A qui s'adresser ? Il a déjà parcouru toute la ville ; il a déjà demandé à tout le monde. Sur la rue, il rencontre des amis avec lesquels il lui faut causer en souriant tandis qu'il a la faim dans les entrailles et le désespoir au cœur.

Il entre quelque part où on lui offre à dîner, et s'excuse en disant qu'il sort de table ; mais le véritable motif de son refus, c'est qu'il craint de

se trahir par sa voracité ; c'est qu'il a peur, surtout, de ne pas pouvoir résister à l'envie de glisser quelque chose dans ses poches pour les petits et leur mère ! S'il rencontre quelqu'un, il peut bien lui dire :—« J'ai oublié ma bourse, et il me faut de suite cinquante sous ; faites-moi donc le plaisir de me les prêter. » Malheureusement, voilà deux mois qu'il use de ce petit stratagème, qui ne peut se pratiquer qu'une fois sur chaque individu.

Il revient chez lui, écoute à la porte et n'ose pas entrer parce qu'il entend pleurer. Il retourne sur ses pas et le voilà encore errant par les rues. Les douleurs physiques et morales qu'il endure lui donnent une espèce d'hallucination. Il voit passer devant ses yeux des nébuleuses faites de pièces d'argent. Il se baisse pour ramasser des louis d'or qui reluisent à ses pieds et qui s'enfoncent sous la neige à mesure que sa main s'approche. Il intro-

duit fièvreusement ses doigts dans son gousset, certain d'y sentir le contact du précieux métal. Les rues lui paraissent immenses ou toutes resserrées ; le sol s'élève ou s'abaisse lorsqu'il veut y poser le pied. Tout ce qui l'entoure revêt des formes fantastiques et produit un bourdonnement étrange ; ses tempes se serrent et des sueurs froides perlent sur son front ; son œil commence à avoir cette fixité que l'on remarque chez les gens qui concentrent les dernières forces d'une raison qui leur échappe, pour tenter de dissimuler ce départ. Il marche et parle avec cette précaution exagérée de l'homme à qui le vin commence à paralyser la langue et les jambes.

Dans cinq minutes, cet homme va se laisser cheoir ou plutôt se sentir écraser sous le fardeau qui l'oppresse. S'il est près de chez lui, tant mieux ; car voici ce qui va arriver. Dès qu'il sera

tombé, on le transportera à sa maison ; des étrangers—ce sont toujours des étrangers qui rendent ces services—le porteront sur son lit ; on demandera du vin, du bouillon, du vinaigre, je ne sais quoi ; la pauvre femme, qui n'a rien de tout cela, pleurera ; les enfants, en voyant leur père presque mort et leur mère se lamenter, vont pleurer encore plus fort. Qui sait ? le plus petit, malgré tous les efforts de sa mère pour le calmer, va peut-être dire le mot atroce : j'ai faim ! L'horrible situation va être mise à nu : c'est inévitable. Les étrangers vont offrir les premiers secours, puis les amis, puis les parents. Bref, voilà une famille sauvée d'une mort effrayante et mise à l'abri de la faim pour un mois, ou peut-être plus. Pendant ce mois, il peut se produire bien des choses. Le temps marche vite, mais les événements vont vite aussi. Il ne faut jamais être trop certain d'atteindre son but ; mais, d'un autre côté, il ne faut

jamais en désespérer quand on a encore un jour devant soi.

Cependant, il peut arriver—et il en est généralement ainsi—que le délire ne dirige pas la course du pauvre homme vers le voisinage de sa demeure. S'il y a une rivière, c'est presque toujours là qu'il descend. Y a-t-il, dans ces eaux sombres et froides, un magnétisme qui agit sur le cerveau ébranlé, un vertige attirant comme le vertige des abîmes ? Je ne sais pas, mais l'homme descendra vers l'eau.

Il se baissera, peut-être pour ramasser une de ces pièces d'or qui miroitaient tout à l'heure devant lui, ou s'élancera pour saisir une apparition qui passe devant ses yeux troublés, l'image de sa femme, de ses enfants...... Il se produit un bruit sourd : c'est fini. Dieu a jugé cette victime de la faim et des préjugés humains.

Les jugements de Dieu sont plus justes que ceux des hommes.

Le lendemain, les journaux rapporteront ce triste accident, et, un mois après, les amis les plus proches même l'auront complètement oublié.

LE GRAND MÉNAGE

Il est d'heureux mortels qui ne savent pas ce que c'est qu'un déménagement ; mais j'en connais peu qui ignorent les ennuis du grand ménage, cet Austerlitz des femmes, ce Waterloo des maris. Les célibataires seuls ne subissent pas les atteintes d'un mal qui sévit loin d'eux, et qui n'arrive que

par ricochet jusqu'aux frontières de leur sphère isolée.

Quant à moi, j'ai toujours aimé le grand ménage comme les enfants aiment le contact du linge humide sur leur figure barbouillée. N'étant plus d'âge à pleurer, je me borne à une plainte tranquille mais persistante. Je suis sûr qu'elle trouvera de nombreux échos.

On acquiert, avec l'âge, de petites habitudes qui deviennent comme une seconde nature. On s'accoutume à lire son journal, le matin, dans un certain fauteuil, près de la même fenêtre où un jour tamisé ne fatigue pas la vue et corrige un peu le style flamboyant des articles à sensation. Hélas ! tous les deux ou trois jours, le grand balayage vient troubler ce coin délicieux et en chasse l'occupant sous une avalanche de poussière. Il faut qu'il se mette ailleurs, et poursuivi de chambre en

chambre, il finit par se réfugier dans la cour, trop heureux s'il ne voit pas ce dernier domicile servir de théâtre au secoûment des rideaux et des tapis.

Si, encore, c'était tout. Mais on bouleverse la maison de fond en comble ; tel meuble qui souriait dans un coin, grimace dans un autre ; les chaises, empilées dans un seul endroit, les tables dépouillées de leur tapis, racontent à l'œil étranger l'histoire indiscrète de leurs blessures et de leurs faiblesses. Les lustres dépendus n'ont plus aucune grâce et se penchent misérablement ; les tableaux renversés montrent leurs dos ignobles. Tout a l'air de souffrir en soi-même et de s'attrister en même temps sur le sort du spectateur campé au milieu de ces ruines.

On ôte les jalousies, on ouvre toutes les fenêtres ; la maison est livrée aux visites occulaires du cocher

qui, du sommet de son siége, plonge un regard scrutateur dans l'intérieur de ce chaos.

Cependant, la poussière s'abat et l'on commence à respirer ; mais on a tort, car l'époussetage vient tout remettre en branle et changer encore une fois la face des choses. Puis, arrivent les laveuses qui, sous prétexte de brosser les cadres et les plafonds, bloquent les portes, rendent les escaliers infranchissables et menacent constamment leur prochain d'un bain d'orage. Ces gens-là sont, d'ailleurs, dans votre propre maison, beaucoup moins gênés que vous-même. Ils vont, viennent, circulent librement et hardiment, pendant que vous hésitez partout, que vous trébuchez à chaque instant.

Mais c'est surtout dans le cabinet de travail que l'invasion prend des proportions dangereuses et revêt un caractère féroce. Tous ceux qui écrivent

ont, pour ce sanctum, une affection qui va jusqu'à la jalousie.

Quiconque y remue un meuble, ou déplace un carton, est de suite mal noté ; à la seconde imprudence, il est rangé définitivement au nombre des ennemis et consigné à la porte. Ici, le désordre n'est pas un effet de l'art seulement, c'est un effet de la science, c'est-à-dire qu'il n'existe qu'apparemment et pour les yeux seuls des profanes. L'œil d'un initié a bien vite démêlé tout cela et saisi le fil conducteur. Il circule sans s'égarer dans ce labyrinthe infranchissable pour les autres, mais clair et facile pour lui ; il se retrouve, se reconnaît partout. Jugez de ses sensations lorsqu'il voit une main étrangère fouiller dans ses paperasses, déranger l'ordre des notes, mêler les feuillets. Cette main farouche s'insinue partout, redresse, corrige sans merci ; elle traite le dessus du pupitre comme une batterie de cuisine où tout

doit reluire et s'offrir à l'œil suivant l'ordre des grandeurs ; elle secoue, brosse, empile, range, et quitte enfin les lieux persuadée qu'elle a fait une œuvre méritoire et que le propriétaire lui doit une éternelle reconnaissance.

Vous reprenez possession de votre cabinet comme un oiseau dont le nid aurait été dévasté. Tout est à recommencer. Une foule de papiers précieux sont disparus, et plusieurs mémoires non acquittés, que vous croyiez pour toujours noyés dans l'oubli, étalent au grand jour leurs chiffres agaçants. Il vous faudra huit jours pour tout remettre en ordre, et vous retrouver un peu ; dans un mois vous serez consolé. C'est alors qu'on recommencera les mêmes violences.

Mais la vie est ainsi faite, les chagrins dominent les joies, et le grand ménage compte parmi les premiers.

LA NEIGE

Je ne sais pourquoi on s'est toujours plu à représenter l'hiver comme la saison triste par excellence. Il n'y a pas de choses lugubres qu'on ne dise, pas de comparaisons funèbres qu'on ne fasse sur son compte. Les enfants seuls—qui jugent peut-être plus juste, parce qu'ils sont moins

sous l'influence des circonstances étrangères,— trouvent l'hiver agréable, et l'appellent de tous leurs vœux.

Aussi, quelle joie, quels cris de bonheur, à la première chute de neige ! Comme chaque flocon est salué avec enthousiasme, puisqu'il doit entrer pour quelque chose dans ce superbe tapis blanc et moelleux sous lequel vont disparaître toutes les laideurs boueuses de l'automne ! La neige amène avec elle toute une perspective de glissades et de roulades ; des bons hommes, des grottes, des forts que l'on assiége et qui sont défendus à coups de boules de neige ; les parties de patins et de raquettes. On voit bien un peu aussi dans le lointain les rhumes et les onglées ; mais cela arrive peu souvent et n'entre presque pas en compte ; l'enfance a d'ailleurs sur nous l'avantage de ne pas voir la saveur de ses espérances empoisonnée par l'appréhension des malheurs qui peuvent les tra-

verser. Pour elle les onglées et les rhumes n'existeront que lorsqu'ils se feront sentir. En attendant elle jouit de la neige et de tous les amusements qu'elle procure.

Si nous voulions être de bon compte, nous trouverions peut-être, nous aussi, que l'hiver a beaucoup de charmes et d'avantages, et que les sombres tableaux que nous en faisons sont plutôt enfantés par des circonstances extérieures et fausses, que par une vision exacte de la vérité.

De même que l'homme, la terre ne peut pas toujours, sans s'épuiser, travailler et produire ; il lui faut son temps de sommeil et de repos. Le sommeil, chez l'homme, détend les muscles et répare les forces, pour la journée du lendemain. L'hiver fait la même chose pour la terre qui se réveille au printemps, avec une fertilité nouvelle. L'hiver est la nuit de la terre ; les autres saisons,

sa journée ; cette nuit est longue, mais aussi quel immense travail s'accomplit pendant un lendemain qui dure bien des mois !

La neige amène le repos pour toute la nature. Les fruits sont cueillis, les récoltes engrangées ; le cultivateur chôme. Tout le monde aussi devrait chômer ; car tous les hommes sont nés pour cultiver la terre qui doit suffire à leurs besoins. Le luxe et les appétits immodérés seuls ont produit les autres vocations, ont créé les autres carrières. Ah ! pour celles-là, la neige n'est pas toujours le temps du repos, du plaisir, de la jouissance. A qui la faute ? Hélas ! ce n'est pas à l'hiver, ce n'est pas à la neige ; et nous le savons bien.

Quoi qu'il en soit,—excepté pour les natures frileuses du midi,—« l'hiver est bel et la neige est aimable, » comme dit le vieux poète.

Beaucoup de poètes depuis ont chanté la neige ;

mais nous n'avons jamais lu rien d'aussi frais, d'aussi délicat, et en même temps d'aussi touchant que cette pièce de vers, trouvée parmi les papiers d'une jeune femme morte, il y a quelques années, à l'hôpital de Cincinnati. Nous en donnons la traduction littérale, confessant notre inhabileté à rendre l'harmonie imitative en même temps que la suave simplicité du vers anglais :

« Oh ! la neige, la belle neige ! remplissant le ciel et couvrant la terre ; elle se pose sur les toits, sur le sol, sur la tête des passants que vous rencontrez dans la rue ; elle danse, elle coquette, elle glisse, la belle neige ! elle ne peut faire aucun mal.

« Elle vole et caresse la joue d'une belle dame, ou s'attache en folâtrant sur nos lèvres. O belle neige, descendant du haut du ciel, pure comme les anges, douce comme l'amour !

« O la neige, la belle neige ! Comme ses flocons se rassemblent et paraissent rire en voletant dans un tourbillon étourdissant ; ils se chassent, ils se narguent, ils s'empressent !

« Elle se pose sur la figure et fait étinceler les yeux ; et les chiens, avec un bond et un jappement, happent les brillants cristaux qui tourbillonnent autour d'eux. La ville est bruyante, et les cœurs ont des élans de vie.

« La foule enivrée circule partout. Les passants se saluent d'une parole gaie ou d'une chanson. Les traîneaux joyeux passent, comme autant de météores, avec la rapidité de l'éclair, qui brille un moment pour disparaître aux regards ; un son de clochettes, un balancement, puis tout s'efface sur le blanc manteau de neige.

« Et cette neige si pure, qui tombe du ciel, est pourtant foulée, broyée par des milliers de pas,

jusqu'à ce qu'elle se confonde avec la fange horrible de la rue ! ...

« Un jour, j'ai été aussi pure que la neige ! Mais je suis tombée, tombée comme les flocons de neige, du ciel à l'enfer ; tombée pour être foulée aux pieds comme la fange des rues ; tombée pour être bafouée, conspuée, battue ! Suppliant, maudissant, redoutant de mourir ; vendant mon âme au premier acheteur ; trafiquant dans l'opprobre pour un morceau de pain ; haïssant les vivants et craignant les morts ; Dieu de miséricorde, suis-je donc tombée si bas ! Et pourtant, je fus un jour comme la belle neige !

« Un jour j'ai été belle et sans tache, comme la blanche neige ; mon œil, limpide comme le cristal, reflétait une âme pleine de nobles élans. J'ai été aimée pour mes grâces innocentes, flattée et recherchée pour les charmes de ma figure ! Père,

mère, sœurs, Dieu et moi-même, j'ai tout perdu dans ma chute ; le dernier des misérables, qui passe en frissonnant sous ses haillons, fait un long détour de peur d'un contact passager avec moi ; car de tout ce qui me touche, de loin, ou de près, rien, je le sais, n'est aussi pur que la blanche neige.

« N'est-il pas étrange, cependant, que cette neige immaculée soit forcée de tomber sur une pécheresse comme moi ? Ne serait-ce pas plus étrange encore, si, lorsque la nuit viendra, la neige et la glace couvraient ma tête brûlante ? Tomber d'épuisement, gelée, mourant seule et abandonnée ; trop perverse pour prier, trop faible pour gémir, et faire entendre ma plainte dans les rues de la ville en liesse, que la joie de la neige nouvelle fait délirer ! Me trouver et mourir dans ce terrible délaissement, avec la neige blanche pour lit et pour linceuil !

« Quoique brisée et souillée comme la neige foulée aux pieds, pécheresse, ne désespère pas ! Le Christ se penche jusqu'à terre, pour relever l'âme qui s'est laissée choir dans la fange du péché, et la ramener au sentiment et à la vie. Gémissant, versant le sang de ses veines et mourant pour toi, le divin Crucifié a été suspendu à l'arbre infâme ! —Ah ! qu'il ait pour moi des paroles de miséricorde ! Qu'il entende ma faible prière ! O Dieu, dans ce flot de sang qui a coulé pour les pécheurs, lavez-moi et je serai plus blanche que la neige ! »

FAIBLESSES MORALES

Il faut bien l'avouer, nous avons chacun nos petites faiblesses morales, de même qu'il existe bien peu de personnes dont le physique soit à peu près sans défaut. Cela tient à la nature, au milieu dans lequel nous vivons, à l'éducation que nous avons reçue, et à la manière dont nous en

avons profité. La différence, d'homme à homme, n'est que dans le plus ou le moins ; la ressemblance, dans l'unanimité avec laquelle on cherche à se voiler en dévoilant les autres. Heureux celui qui sait reconnaître ses petits défauts et qui, se sentant trop faible pour s'en corriger, cherche à les faire oublier plutôt qu'à les nier. Celui-là est le véritable honnête homme, et c'est un gibier qu'on ne rencontre pas tous les jours au bout du canon de sa plume. Le jour où je le croiserai, je promets de le signaler à votre admiration.

L'autre est plus commun et, par conséquent, plus facile à saisir et à croquer.

D'abord, à l'entendre parler, il est sans tache. Il ne convient de rien, n'avoue rien ; dès que vous lui signalez la plus petite faute, dès que vous faites mine d'apercevoir le plus léger brouillard dans l'azur de son firmament, il crie comme une vic-

time qu'on écorche et vous charge de vigoureuses imprécations ; il vous enlève la parole et la garde à son seul profit ; tant qu'il éclabousse les autres, il s'imagine qu'on ne verra pas sa propre boue ; il se dissimule en vous aveuglant, comme ce poisson qui, pour se dérober au sort qui le menace, lance autour de lui une liqueur noire et déroute son ennemi. Celui-là est l'autre extrême ; c'est un être dangereux. Il vaut mieux l'avoir pour ennemi que pour ami, parce que, au moins, on a, à son égard, une salutaire défiance.

Mais entre ces deux extrêmes, il y a les gens ordinaires, qui sont presque tout le monde ; de même que, dans la nature physique, il y a, entre les beaux et les laids, le type qui n'est ni l'un ni l'autre, que l'on ne remarque pas et dont, à cause de cela, on voit rarement les défauts. Si l'on prenait la peine d'arrêter au passage et d'étudier un peu attentivement chaque figure qui se présente

dans les conditions que je viens de décrire, on pourrait relever bien des traits charmants, à côté d'une multitude de petites laideurs qu'un premier coup-d'œil laisse passer inaperçues.

Ne vous est-il pas arrivé souvent, en passant à travers un groupe, dans un salon, à la promenade sur un bateau, de voir des gens qui vous paraissent comme tout le monde, c'est-à-dire ni bien ni mal? Cela se rencontre tous les jours. Mais, plus tard, les circonstances vous rapprochent, vous mettent en présence, établissent entre eux et vous des relations suivies. Le ni bien ni mal disparaît, les tons se détachent et s'accusent ; chaque individu moral se montre à vous dans son véritable jour, et vous vous demandez comment vous n'avez pas, de prime abord, découvert les qualités de celui-ci ; comment les défauts de celui-là ne vous ont pas de suite sauté aux yeux. L'essence du véritable mérite est de ne pas s'afficher et de se laisser plutôt cher-

cher et deviner. Mais quant aux défauts, je vais vous dire pourquoi vous ne les avez pas de suite reconnus, quoique vous le sachiez peut-être tout aussi bien que moi.

L'homme est menteur par nature, menteur dans ses actes et menteur dans ses paroles. Depuis que la mode est venue d'habiller le corps, on a appliqué le même procédé au moral; et l'homme que vous rencontrez tous les jours dans la rue ne vous montre pas plus son propre caractère que le vêtement qui le recouvre n'accuse les formes véritables et la couleur de son corps. Pour voir les deux sous leur véritable jour, il faut un accroc au vêtement ou un incident qui fasse tomber le masque de l'âme. Je dis un incident et non pas un accident. Un accident produit de fortes émotions, et quand l'homme est ému, il n'est plus lui-même. L'émotion peut faire un brave du plus lâche, un prodigue du plus avare. C'est dans les incidents,

c'est-à-dire dans les petites choses, que l'homme se livre et qu'on le juge. Les rapports journaliers avec une personne vous la révèlent sous son vrai jour dans une multitude de petits faits insignifiants.

Ainsi, tel que vous croyiez généreux, parce qu'il vous racontait naïvement le bien qu'il avait pu faire et semait publiquement l'argent dans les bazars, perd cette bonne réputation le jour où, croyant que vous ne le remarquez pas, il laisse tomber une pièce de six sous dans la sébile d'un pauvre et retire cinq sous pour sa monnaie. Vous aviez cru tel autre rempli des plus beaux sentiments parce que vous l'aviez vu, un jour, traverser la rue pleine de monde pour aller relever une pauvresse qui s'était laissé choir sur le trottoir d'en face. Mais une autre fois que vous regardiez à travers votre jalousie et que la rue était déserte, vous avez vu le même individu coudoyer brutalement un aveugle et ne pas se retourner pour s'ex-

cuser de sa rudesse. Ce jour-là un accroc s'est fait au masque qui recouvrait cette âme.

Et combien pourrais-je en dire encore, de ces choses que nous voyons tous les jours et qui nous ouvrent les yeux? La dissimulation est l'état habituel de l'homme: le naturel n'est que transitoire.

Combien de mignonnes infamies ne commettons-nous pas tous les jours, dont nous rougirions si nous soupçonnions un seul instant que nos semblables pussent arriver une fois à les connaître? Nous racontons souvent, à grand renfort d'indignation, sur le compte d'autrui, des choses que nous avons faites hier sans nous indigner; et celui qui crie le plus fort est généralement celui qui devrait le moins crier. Tel qui doit depuis longtemps une forte somme à un ami trop confiant, tonne bien haut contre tel autre qui n'a pas pu

lui rendre, au temps dit, une bagatelle insignifiante. Un autre se courrouce contre les nombreuses faillites du jour en préparant sournoisement son petit bilan pour le prochain numéro de la gazette officielle. Celui-ci a la conscience tranquille sur quatre-vingt-dix neuf petites malhonnêtetés et se désole au sujet de la centième qui est peut-être un peu sortie des limites de la légalité, et qui pourrait lui attirer des désagréments. Celui-là vole et se fait pincer, il a tort; pendant que son compère qui escroque sans qu'on le découvre, a raison.

Voilà comment est fait le commun des hommes, cette foule qui n'est ni bien ni mal ; voilà comme nous sommes tous un peu. Et dans ce petit nombre de méfaits, que je viens de signaler entre mille, il n'y a peut-être pas un seul d'entre nous qui ne trouve quelque chose dont il puisse faire son profit.

LE CHANT DANS LES ÉCOLES

Il existe, dans notre population, des aptitudes plus qu'ordinaires pour la musique. Mais, ce qui peut paraître singulier, il y a, en même temps, un préjugé inexplicable contre ceux qui cultivent cet art.

Ainsi, il est bien entendu qu'un musicien n'est pas un homme sérieux, ni à la hauteur des autres,

et qu'il a, généralement, juste assez d'intelligence, en dehors de son art, pour suivre les chemins les plus battus de la vie. Il peut bien faire, à la fois, un gardien de la paix, un commissionnaire ou un bedeau passable, ces professions n'exigeant pas une intelligence ou des connaissances exceptionnelles ; mais on ne comprendra jamais qu'il puisse être avocat, médecin, ou membre d'aucune autre profession libérale. Il faut qu'il renonce à l'un des deux états ; s'il chante, il ne plaidera pas, et, s'il plaide, il ne doit pas chanter. Ce funeste et sot préjugé a déjà fait et fera encore bien des victimes.

Le musicien, en dehors de son art, ne compte point. Dans toutes les choses de la vie, quand on dit : « C'est un musicien, » on prend un petit air de pitié comme si l'on disait : « C'est un pauvre idiot. » Or, moi, je vous réponds qu'entre l'objet de cette remarque blessante et celui qui la fait, l'imbécile est rarement celui qu'on pense.

Quoiqu'il en soit, nous avons en toute probabilité, dans cette fausse impression, malheureusement trop répandue, l'explication du peu d'attention que l'on donne à la musique, et surtout au chant, dans nos écoles et dans nos familles.

Je ne parle pas, bien entendu, des maisons d'éducation supérieure, où l'enseignement musical tend à s'établir d'une manière sérieuse.

Mais pour ce qui est des familles et des autres écoles, le fait est extrêmement regrettable. La musique est un grand pouvoir moralisateur ; et le chant, qui en est l'expression la plus simple mais la plus émouvante, devrait être partout l'objet d'une culture spéciale.

C'est avec le chant qu'ont été calmées les premières douleurs de l'homme à son berceau, qu'ont été apaisés ses premiers cris. C'est encore à l'aide du chant que la mère, en berçant son enfant sur

ses genoux, a jeté dans son cœur et dans son esprit les premières semences religieuses et morales. Quel est le vieillard, arrivé à la limite extrême de la vie, qui ne se rappelle encore vivement les premiers chants qui ont frappé son oreille par la voix de sa mère? Car le chant grave dans l'esprit, d'une manière extrêmement forte, les idées auxquelles il sert de véhicule, et il agit vivement sur les âmes. Par son heureuse influence, les mauvaises passions se calment et les cœurs se rapprochent. Reportez-vous aux jours de votre enfance, et rappelez-vous combien de querelles se sont terminées par le chant d'une ronde, combien de rancunes ont été dissipées par un couplet de chanson. Le chant nous rend meilleurs et nous aide à supporter nos défauts mutuels. C'est un lien dans la famille.

Il éloigne aussi la fatigue et donne du cœur à l'ouvrage. Ecoutez nos voyageurs canadiens obligés de manier la pagaie pendant de longues heures,

sur les rivières d'en haut : ils accompagnent leur rude travail d'une chanson qui leur fait oublier la lassitude et soutient réellement leurs forces. Prêtez l'oreille au chant des matelots qui virent au cabestan, et voyez si chaque note de cette mélodie plaintive et hardie à la fois ne semble pas donner je ne sais quel nerf aux travailleurs.

Quand la fanfare guerrière sonne la charge, non-seulement les hommes, mais les chevaux mêmes frémissent d'ardeur et s'élancent en avant. Pendant une longue marche, les cuivres ou un chœur de voix règlent le pas et font réellement disparaître les fatigues de la route.

C'est là une expérience de tous les jours ; et, du reste, il ne peut y avoir qu'une opinion à ce sujet. Tout le monde, j'en suis convaincu, admet, en principe, l'utilité, l'excellence de la musique vocale. Seulement, de là à la pratique, il semble y

avoir un abîme infranchissable. Cependant, comme en toutes choses, il n'y a que le premier pas qui coûte ; et si nous nous mettions une fois à cultiver sérieusement le chant dans nos écoles et dans nos familles, nous verrions bientôt nos campagnes devenir ce que sont les provinces d'Allemagne, des asiles toujours ouverts aux œuvres des grands maîtres ; chaque maison, chaque chaumière pourrait connaître et goûter quelques-unes de ces mélodies suaves qu'on ne chante pas, qu'on n'entend pas sans éprouver un attendrissement qui adoucit le caractère et rend l'âme meilleure.

C'est aux mères, c'est aux pères à donner eux-mêmes l'exemple en se mettant courageusement à l'œuvre : les enfants les imiteront volontiers et garderont cette bonne habitude qui deviendra pour eux une seconde nature.

Mais, quoiqu'ils fassent, cependant, les parents

ne peuvent pas à eux seuls accomplir cette tâche ; et c'est ici que commence le rôle et, par conséquent, la responsabilité de l'instituteur.

Chacun a pu remarquer les résultats étonnants que l'on a obtenus dans les salles d'asile. On fait apprendre et dire une foule de choses intéressantes, on fait exécuter toute espèces de travaux mignons à de tout petits enfants, et à l'aide de quoi? seulement avec le chant.

Le chant est, par lui-même, une force extraordinaire, un auxiliaire puissant que nos instituteurs auraient tort de négliger ; et ce qui se fait dans les salles d'asile, non-seulement pourrait, mais devrait se faire dans nos écoles primaires et même dans nos écoles supérieures. Que les instituteurs consacrent, chaque jour, à ces exercices une demi-heure, ou mieux une heure, et ils s'apercevront que ce temps n'a pas été perdu.

Il faut, cependant, que la chose soit faite avec intelligence. Ainsi, on ne doit pas se contenter de faire chanter le premier air venu, avec des paroles insignifiantes ; ce serait parfaitement inutile et quelquefois nuisible. Il faut choisir des airs faciles et agréables à entendre, avec des paroles bien faites et non pas de ces vers chevillés que l'on trouve dans la plupart des romances et dans un grand nombre de cantiques. On fait d'abord chanter à l'unisson ; puis, à mesure que les voix s'affermissent et que l'oreille s'habitue aux intonations, on peut diviser les parties et faire chanter à deux, trois et quatre voix. Une chose à laquelle il faut bien veiller, c'est de ne pas faire chanter sur un ton trop élevé. La musique écrite pour les enfants et les jeunes gens ne devrait jamais dépasser le *fa* naturel de la cinquième ligne de la portée dans la clef de *sol*. Autrement, on brise les voix, et, au lieu d'avoir du chant, on a tout simplement des cris.

Quant aux paroles, un instituteur intelligent saura toujours en adapter de convenables, et même en composer lui-même. Les sujets ne manquent pas : les vérités religieuses, les principes de morale, les faits historiques et les dates célèbres, la géographie, la partie de l'arithmétique qui s'apprend par cœur. Tel est le vaste champ qui s'offre à ses travaux.

Ici encore, un bon exemple à suivre est celui des salles d'asile, qui, sous ce rapport, sont arrivées à des résultats très-satisfaisants.

Il va sans dire que le maître doit en même temps donner des leçons de solfége.

Mais tous les instituteurs ne savent pas le solfége : voilà l'objection. Ils devraient le savoir : voilà la réponse. Je comprends cependant, que, pour les anciens instituteurs, on doive user d'indulgence ; mais quant aux nouveaux, on ne saurait être trop

ferme sur ce point, et le chant devrait être un des sujets d'examen devant les commissions chargées d'octroyer les brevets de capacité. Nous avons aujourd'hui quatre écoles normales dans lesquelles la classe de solfége est obligatoire depuis longtemps. Chaque année, le nombre des instituteurs et des institutrices sachant le solfége augmente et se répand dans nos campagnes. C'est à eux de donner l'exemple et d'affirmer encore par là une de leurs supériorités. C'est à eux de forcer, par leurs succès dans ce sens, les autres instituteurs à adopter le même système, afin de ne pas rester sur un pied d'infériorité.

Le jour où le chant sera enseigné avec intelligence dans nos écoles, il y aura un grand pas de fait. Les jeunes élèves, tout instinctivement, sans efforts, répéteront chez eux les leçons apprises à l'école. Car un morceau de chant est une leçon agréable à répéter. Il s'agit donc de bien com-

mencer, et la musique, une fois connue, offre assez d'attraits en elle-même pour qu'on ne songe pas à l'oublier, mais qu'on tienne, au contraire, à perpétuer ses traditions. Avec ce goût et ces habitudes, la population de nos campagnes acquierrait le sentiment du grand et du beau, et, par suite, l'amour de son état ; car, le cultivateur qui comprend la beauté de la nature et les grandes scènes qu'il a constamment sous les yeux, ne peut pas faire autrement que d'affectionner un état qui lui procure toutes ces nobles jouissances. Or, la musique, et surtout le chant, excellent à peindre la grande nature et ses beautés si variées.

Le chant nous rapproche aussi de Dieu et, par là même, soutient la morale. Ce n'est pas sans but que l'Eglise a voulu relever par le chant la pompe de ses cérémonies, et que, dans les livres saints, on parle si souvent des cantiques éternels que font entendre les chœurs célestes devant le trône du

Très-Haut. C'est l'expression du bonheur et du contentement que donne la conscience tranquille. C'est la grande voix de toute la nature créée qui chante pour célébrer la gloire de son Créateur, pour lui offrir sa reconnaissance ou pour lui confier ses douleurs. Car le chant a des modulations pour tous les sentiments, des vibrations qui répondent à toutes nos impressions, et, s'il peut exprimer la joie et le bonheur, il sait apporter également à la douleur un baume rafraîchissant.

On voit, par ce que nous venons de dire, que l'introduction du chant dans nos écoles est une chose plus importante qu'on ne le pense généralement, et qu'il est temps que nous nous mettions à l'œuvre pour travailler de toutes nos forces à produire un résultat si désirable.

REGARDONS AU-DESSOUS DE NOUS

Si vous vouliez m'en croire, nous diviserions la vie humaine en deux époques : l'une pendant laquelle on doit regarder au-dessus, et l'autre pendant laquelle on doit regarder au-dessous de soi.

Lorsqu'un voyageur entreprend une longue traversée, il tient ses regards attachés sur le rivage

qu'il vient de quitter, aussi longtemps qu'il peut en distinguer les contours à l'horizon ; puis, lorsque l'éloignement a effacé les dernières brumes qui lui rappellent un souvenir chéri, il tourne ses yeux en avant, et appelle la nouvelle plage vers laquelle la main de Dieu le conduit.

Mais la vie n'est pas un voyage comme les autres voyages : on part de l'inconnu, comme quelqu'un qui s'éloignerait pendant son sommeil. L'œil est fixé en avant pour relever les points de repère et découvrir le but désiré. Ce n'est qu'après avoir atteint la terre ferme qu'il convient de jeter un regard en arrière, pour mesurer le chemin parcouru et jouir doublement du repos en songeant aux dangers auxquels sont exposés ceux qui nous suivent.

C'est de cette manière que je voudrais envisager la vie. Pendant toute la première période qui

comprend l'enfance et la jeunesse, nos yeux doivent être fixés en haut, vers ceux qui nous précèdent ; leurs exemples sont comme des phares qui nous signalent la route qu'il nous faut suivre, les écueils que nous devons éviter. Là où d'autres sont arrivés sans encombre, pourquoi n'arriverions-nous pas, sous la main de Dieu ? Là où d'autres sont allés s'échouer, pourquoi ne passerions-nous pas sains et saufs en profitant de leur triste expérience ?

Dans la route, les ennuis, les déceptions, les découragements surgissent chaque jour ; la volonté, inquiète, s'arrête et chancelle, les forces épuisées menacent de nous trahir. En avant ! en avant toujours ! Et, le regard fixé sur ceux qui s'éloignent, nous nous relevons et nous nous remettons en marche. Nous ne mesurons point les pas et les détours, puisque chaque effort nous rapproche du but où d'autres ont déjà pris pied et

nous appellent en nous tendant la main. La route est difficile, et, à travers ses passes dangereuses, les obstacles surgissent et se multiplient ; mais le phare luit devant nous et éclaire la voie. Nous subissons les chocs et les déchirures, l'ouragan ou le calme plat. N'importe, nous allons toujours le cœur ferme et le regard haut. Enfin, la rive s'approche, nous la touchons et nous oublions les dangers passés pour nous livrer tout entiers aux jouissances du repos, après les obstacles vaincus, après la bataille gagnée.

Mais ce repos ne doit pas, ne peut pas être de longue durée ; la vie est une suite de combats ; l'un est à peine terminé qu'il faut se préparer pour le suivant.

C'est alors qu'il convient de porter ses regards en arrière, au-dessous de soi, pour s'encourager par la comparaison.

Combien de personnes se plaignent et pleurent, qui seraient consolées et prendraient leur mal en patience, si elles voulaient, un instant, considérer les douleurs qui gémissent autour d'elles ! Comment pourriez-vous trouver que votre pain n'est pas assez blanc, si vous saviez que votre voisin ne fait qu'un repas par jour avec les quelques restes que vos domestiques refusent de toucher ? Que deviendraient vos murmures sur les fatigues de la vie, en présence de cette jeune fille qui, après le rude labeur de l'atelier, passe les nuits au chevet de sa mère malade ? Quand la chaleur vous accable, tranquille que vous êtes dans votre maison, avez-vous jamais pensé à ce que doit endurer le pauvre ouvrier qui travaille toute la journée dans le champ ou sur la route, dévoré par un soleil ardent ? Et l'hiver, avez-vous jamais songé à ceux qui manquent de bois dans leurs maisons mal closes ; aux enfants à peine vêtus qui vont, par le froid et la

neige, demander le pain de leurs parents alités par la misère ? Comment, alors, avez-vous pu vous plaindre de la rigueur du temps ?

Suivez, sur la rue, ce vieillard pâle et décharné ; ses membres, que la vigueur d'un sang jeune ne réchauffe plus, grelottent et frissonnent sous le sarrau de toile qui les couvre sans les vêtir. Il va de porte en porte, glaçant ses mains nues sur le cuivre ou le fer des sonnettes. Il attend, en dehors, des minutes qui doivent lui paraître bien longues, quelquefois pour recevoir une aumône insignifiante, le plus souvent pour essuyer un refus blessant. Il y a un an à peine, il n'était pas riche, mais il vivait dans l'aisance ; un jour, un de ses amis, dans un moment de gêne, est venu s'adresser à lui ; il a mis son nom au dos d'un papier grand comme la main ; le lendemain, l'ami déclarait banqueroute et l'endosseur était ruiné. A son âge, on n'a plus le temps de recommencer ; c'est pour-

quoi vous le voyez, aujourd'hui, abaissant sa fierté, mendier de porte en porte, pendant que l'ami passe la rude saison dans un climat plus doux. Pauvre vieillard ! la misère l'a bien changé ; il serait mort s'il n'était le seul soutien d'un enfant que son fils lui a confié en partant pour un monde meilleur. C'est là ce qui lui donne le courage de supporter le froid et, ce qui est encore plus difficile à endurer, l'humiliation des refus. Si vous avez vu cela—et vous pouvez le voir tous les jours—vous regarderez ensuite de bien haut et d'un œil bien indifférent les petites tracasseries de la vie qui vous paraissaient d'abord si amères ; non-seulement vous ne direz pas, mais vous n'oserez même pas penser que vous êtes malheureux. Partout et toujours, regardez au-dessous de vous, vous y trouverez une comparaison consolante ; et, en faisant taire vos propres soupirs, vous aurez peut-être aussi le bonheur d'essuyer les larmes dont la vue vous a consolé.

Quelquefois, cependant, vous pouvez regarder au-dessus, et vous verrez que, dans bien des cas, il y a de quoi exciter plutôt votre pitié que votre envie.

L'ennui et les querelles habitent ce château ; la maladie dévore cet homme riche ; les soucis empêchent celui-ci de dormir dans son alcôve princière ; ce grand citoyen pleure sur l'ingratitude de ses semblables ; cet artiste célèbre, que tout le monde applaudit, a dans le cœur une blessure qui le ronge et qui le courbe vers la terre.

Somme toute, regardez en bas, considérez tout ce qui est au-dessous de vous ; puis, jetez un coup d'œil au-dessus, si vous pouvez lever le voile qui cache la vérité, et vous verrez que si, dans la première période de votre vie, vous avez pu ambitionner la position des autres, votre lot, maintenant, n'est pas le plus mauvais, et il vous serait extrêmement facile d'en avoir un pire.

LE PRINCE ARTHUR

Depuis quelques jours nous ne vivons plus que par soubresauts. Les bals, les dîners, les levers se succèdent avec une rapidité vertigineuse. On ne parle plus que du prince ; le prince est sur toutes les lèvres, dans tous les cœurs. Aujourd'hui, Son Altesse a daigné danser avec madame X ; demain, il daignera porter un chapeau gris ; hier,

il a bien voulu ramasser celui d'un jardinier. Comme ce pauvre prince, qui est charmant d'ailleurs, doit être ennuyé de se tenir ainsi constamment sur la sellette.

Depuis qu'il est ici, il a ouvert trois bals militaires, galopé je ne sais combien de valses et pris des petits soupers à n'en plus finir.

La plupart de nos élégantes sont piquées, blessées au vif ; elles ne voient pas pourquoi le prince devait danser avec celle-ci, plutôt qu'avec celle-là.

Le jour de la revue, il a donné la main à une dame ; on ne sait pas trop pourquoi il ne l'aurait pas donnée à tout le sexe.

Le fait est que si le prince passait deux mois ici, notre bonne ville, qui est pourtant si sociable, serait toute bouleversée. La moitié de notre population féminine mangerait l'autre ; ce serait une guerre atroce, sanglante, meurtrière ; une guerre

de femmes, enfin. La ville et les faubourgs seraient peuplés de veufs.

C'est peut-être un moyen détourné que prend Albion pour nous anéantir.

Tout le monde s'accorde à dire que, depuis le passage du Prince de Galles, Québec n'avait jamais vu un bal aussi grandiose, aussi splendide, aussi merveilleux que celui du Prince Arthur.

Le fait est que c'était une fête charmante. Des toilettes ensoleillées, des minois éclatants, des habits rouges à n'en plus finir. Pour les jeunes filles qui ont la passion du militaire anglais et qui ont érigé la dévotion de l'écarlate en un culte permanent, la soirée du 21 a dû être une extase continuelle. Or, comme la grande majorité de nos jeunes filles sont prêtresses très-assidues de ce nouveau culte, il s'en suit que notre ville a rarement eu un bonheur aussi complet et aussi étendu.

Quelques habits noirs circulaient modestement, humblement même, par-ci par-là, se cachant derrière les colonnes, pour ne pas faire une ombre trop épaisse au tableau : c'était bien inutile ; leur présence n'était pas même remarquée.

Les uns, prenant la chose par le bon côté, s'en amusaient franchement, d'autres en crèvaient de rage ; plusieurs en perdaient la tête.

J'ai rencontré un monsieur très-bien de sa personne, ayant de superbes favoris roux, les cheveux jaunes, six bagues à la main gauche et le double à la main droite, un carreau de verre sur l'œil : bref, un vrai gentleman. Son seul tort était de porter un habit noir. Il était si complètement perdu dans tout ce scintillement d'écharpes miroitantes, dans cette vibration d'épaulettes, de boutons et de sabres dorés, qu'en me rencontrant il me prit pour lui-même qu'il cherchait depuis un quart-d'heure et me sauta au cou. Il ne revint tout-à-fait dans son

bon sens qu'en m'entendant parler français, et repartit dans une autre direction comme un homme qui sortirait de la bouche d'un canon.

Il se perdit au milieu de la cohue et alla justement donner contre sa femme qui, pendue au bras d'un major, feignit de ne pas reconnaître son légitime propriétaire.

A minuit, les dentelles étaient généralement froissées, les volants déchirés, les *traines* anéanties. Heureusement qu'un champagne pétillant est venu engourdir les paupières sur ce léger détail.

On n'est pas trop d'accord sur l'heure à laquelle le bal s'est terminé, les uns disent deux heures, d'autres quatre !

Comme je n'ai pas vu la fin, je ne puis malheureusement pas vous donner de renseignement précis sur ce point important.

. . . .

Il est parti avec la marée baissante comme les autres mortels ; au point du jour, l'ancre s'est levée, et pendant que plus d'une jeune fille, accoudée à sa fenêtre, savourait dans la nuit les larmes du dernier adieu, le prince s'est envolé et a disparu derrière les hauteurs tranquilles de l'Ile d'Orléans.

Que Dieu le conduise en paix et rende, par la même occasion, le calme d'autrefois aux cœurs que Son Altesse Royale a bien innocemment blessés.

Il y a des gens qui aiment passionnément leur douleur et qui vont m'en vouloir profondément à cause du souhait que je viens de faire. Elles finiront par en revenir et m'aimeront même, comme on aime, cinq minutes après, le chirurgien que l'on détestait de tout son cœur pendant qu'il broyait la dent malade sous les étreintes de son davier.

A PROPOS DE JULES VERNE

Je travaille en ce moment à une étude sur quelques-uns des ouvrages de Jules Verne.

En lisant ces récits à la fois sérieux et fantastiques, mais toujours intéressants, dans lesquels l'esprit a souvent de la peine à saisir le point précis où s'arrête l'action de la science et où commence

l'imagination féconde de l'auteur ; en analysant les impressions que faisaient naître en moi ces résultats presque merveilleux obtenus au moyen de combinaisons parfaitement rationnelles d'ailleurs, et n'ayant contre elles que leur présente non-actualité, je me suis naturellement reporté aux siècles qui nous précèdent, en me demandant ce qu'auraient pensé nos aïeux d'un ouvrage qui leur eût laissé entrevoir seulement le demi-quart des merveilles que la science a produites de nos jours.

Lorsque, au quinzième siècle, Copernic découvrit et entreprit de demontrer son système planétaire, quel étonnement, quelle incrédulité même ne provoqua-t-il pas ! La plupart de ses théories furent regardées comme absurdes ; et lui-même ne fut-il pas qualifié d'illuminé ? Et cependant, aujourd'hui, dans les livres les plus élémentaires, on trouve ce grand système, naguère si combattu, expliqué aux

enfants comme vérité irréfutable, mis à la portée de tous, accepté par tout le monde.

Au siècle suivant, Galilée développe la même idée, enseigne le même principe et démontre les mêmes faits. Sa découverte des propriétés du télescope, que Métius n'avait fait qu'entrevoir, lui permet de porter ses regards plus loin que Copernic, et d'aller, dans l'immensité de l'espace, suivre et indiquer l'orbite des planètes, pendant que, à l'aide du pendule qu'il invente, et sans quitter la surface du globe, il trouve de nouvelles preuves à l'appui de son système. Et cependant, la plupart de ses assertions sont regardées, par ses contemporains, comme les produits d'une imagination surexcitée, comme des rêves enfantés par un cerveau évidemment mal équilibré. Ses lois de la pesanteur sont acceptées avec la même défiance, et il n'y a pas jusqu'à son thermomètre dont on ne révoque en doute les qualités palpables, pour ainsi

dire. On le traite de visionnaire, on le combat, au point qu'il en vient à hésiter lui-même sur l'exactitude de ce qu'il enseigne. Mais, à la fin, la science est plus forte, et il meurt avec sa conviction : *E pure si muove.*

Eh ! oui, la terre se meut ; qui en doute aujourd'hui ? Demandez au moindre élève de première année, il vous répondra. Essayez de prouver la fausseté de cette assertion au plus petit savant, il se moquera de vous comme on s'est moqué de Galilée et de Copernic lorsqu'ils tentaient d'en établir la vérité.

Et, sans parler de Toricelli qui inventa le baromètre ; de l'immortel Newton, qui découvrit les lois de la gravitation, et qui affirma cette vérité, alors méconnue, aujourd'hui universellement acceptée, que tous les corps s'attirent les uns les autres en raison directe de leur masse et en raison

inverse du carré de leur distance, arrivons aux découvertes plus récentes et aux étonnantes applications de la science moderne.

Qu'eussent pensé les contemporains de Papin, de Newcomen, de Watt, si on leur eût fait passer devant les yeux les prodiges accomplis de nos jours par la vapeur? Et, pour ne pas sortir de ce grand dix-neuvième siècle qui a toutes les audaces en même temps que toutes les vanités ; qui, comme l'Illiade, contient les plus belles choses à côté des naïvetés les plus ineffables, voyons un peu comment il a encouragé, ou plutôt découragé les plus précieuses découvertes. Le grand Napoléon, ce héros d'or et d'argile, n'a-t-il pas méconnu, comme le plus humble des mortels, l'importance de l'invention dont Fulton venait lui faire hommage? Et ce grand homme—plus grand que Napoléon lui-même, puisque le génie qui érige vaut mieux que celui qui détruit—n'a-t-il pas dû subir toutes les humilia-

tions, toutes les misères avant de pouvoir faire signer à l'humanité un contrat dans lequel elle avait tout à gagner?

George Stephenson, l'inventeur des locomotives, est encore venu prouver que le grand siècle des lumières n'y voit pas toujours clair du premier coup. On ne comprenait pas ces immenses découvertes ; on reculait effrayé devant les perspectives insondables qu'elles ouvraient au regard habitué à des horizons plus restreints. Et cependant, aujourd'hui, qui s'étonne de voir les vaisseaux franchir les mers comme on traversait autrefois une rivière? Qui songerait à nier la puissance et les avantages de la locomotive en face de ces réseaux de voies ferrées qui déroulent leurs ceintures brillantes sur toutes les zones de notre globe?

Qui pourrait nier l'importance de l'aërostation, en présence des immenses services rendus par cet

art si utile, lors du dernier siége de Paris ? Jamais les ailes de la Renommée n'auront porté un nom plus haut que celui des frères Montgolfier.

Mais j'en viens à la plus grande découverte de notre siècle, celle de l'application de l'électricité à la télégraphie. Qu'eût-on pensé, il y a cinquante ans, d'un auteur qui aurait expliqué, dans un ouvrage sérieux, le fonctionnement du télégraphe de Morse ; ou qui aurait osé parler de la transmission d'un mot à travers l'Atlantique, de New-York à Liverpool, dans trente-centièmes de seconde ! Et pourtant, cette merveille s'accomplit tous les jours, à chaque heure, à chaque instant. Et croyez-vous que l'électricité ait dit son dernier mot ? Qui sait, d'ici à vingt ans seulement, à quels perfectionnements cette application peut arriver ? La science marche à pas énormes. On a supprimé les chevaux de la diligence, les rames et les voiles des vaisseaux ; on a presque réussi à se passer du com-

bustible encombrant, c'est-à-dire qu'une quantité insignifiante de pétrole mêlée à la vapeur d'eau fournira un foyer de chaleur d'une puissance extraordinaire ; la vapeur sera tout à la fois la cause et l'effet—et cette admirable application sera due à un de nos compatriotes [1] ; on a supprimé les distances, les hauteurs et les profondeurs ; pourquoi vouloir présomptueusement indiquer le point où le perfectionnement doit s'arrêter ? Pourquoi l'électricité, cette force effrayante qui pulvérise en un moment les corps les plus durs ; qui, sans laisser de traces extérieures, change toute la constitution chimique d'un objet, pourquoi l'électricité ne ferait-elle pas ce que la vapeur fait aujourd'hui ? On n'a pas encore trouvé, mais on trouvera ; et lorsque Jules Verne décrit la machine du *Nautilus*, il fait une description qui sera vraie,

1 M. James Prendergast, qu'une mort prématurée a empêché de poursuivre sa belle découverte.

au pied de la lettre, j'en suis convaincu, dans trente ou quarante ans, peut-être dans dix ans. Le *Nautilus* n'existe pas, je l'admets, mais il existera ; et nous marchons si vite, dans ce siècle, qu'entre l'idée et le fait, on n'a que juste le temps de concevoir l'une avant de voir l'autre se dresser devant le regard étonné.

Voilà des choses bien sérieuses pour une causerie ; mais je les crois bonnes et instructives : c'est là mon excuse.

L'ART ET LE MÉTIER

La critique est aisée et l'art est difficile.

Cela a pu être vrai autrefois, cela peut encore être vrai aujourd'hui en certains endroits ; mais ici, c'est tout le contraire qui est la vérité. La critique est impossible et, en conséquence, l'art est du dernier facile.

Ces réflexions me sont venues à propos du passage, par notre ville, d'une troupe chantante, dirigée par un impresario du nom de Holman.

Les affiches étaient superbes, les annonces prodigues et prodiguées. La troupe ne comprenait pas moins de sept étoiles, toutes de première grandeur. Les journaux de Montréal en faisaient les plus grands éloges et nous avaient inondés de leurs rayonnements. J'avais bien encore quelques doutes, mais nous entendons si peu de bonne musique, que je me suis jeté là-dessus comme un homme qui a faim et soif. Hélas ! combien je m'en repens !

La salle de spectacle était pleine comme aux plus beaux jours. On devait donner *la Somnambule*, que j'avais relue d'un bout à l'autre avant de partir de chez moi, pour me rafraîchir la mémoire et ne pas perdre une seule note de cette musique

délicieuse. En entrant, je vois un piano et quelques cuivres couchés paresseusement aux pieds de cinq ou six pupitres. J'avoue que cela me refroidit un peu ; mais, fort de cette maxime du code criminel anglais « qu'un accusé est censé innocent tant que le jury ou le juge ne l'a pas déclaré coupable, » je refoule à l'intérieur mes sinistres appréhensions, je parviens même à faire reluire mes espérances, je me tais et j'attends.

Pourtant, le piano était toujours là, et il est difficile de concilier l'idée de *la Somnambule* avec celle d'un clavier, eût-il sept octaves et demie et fût-il sorti de la meilleure fabrique.

Enfin le rideau se lève ; le chœur fait son entrée et attaque le premier morceau d'ensemble. J'étais plein d'indulgence, malgré tout, et j'ai trouvé cela assez sortable, quoiqu'il n'y eût certainement pas lieu de *bisser*. La salle frissonne ; c'est Lise qui

apparaît ! Elle commence. Mon Dieu ! me dis-je en moi-même, que vous ai-je donc fait pour que vous m'infligiez une Lise de cet acabit ? Le ciel resta sourd à mon interrogation et Lise continua son massacre. Ce fut, je crois, le signal. On se met à tirailler le premier acte de cette pauvre *Somnambule;* on en arrache violemment des débris informes que l'on nous présente tout pantelants et convulsionnés. Chacun se met de la partie : Rodolphe, Amine, le chœur ; tout cela tenaille avec une persistance de vouloir, avec des raffinements d'opiniâtreté, et par-dessus tout avec un sans-gêne tel qu'en affecte l'étudiant en médecine taillant sans merci les chairs de son sujet.

Le premier acte a duré dix minutes : c'était encore trop. Dans le premier chœur, je n'avais heureusement pas entendu le piano. Mais, hélas ! dans les morceaux moins bruyants, il m'a bien fallu le subir. Jamais je n'aurais cru qu'on put

pousser l'audace du bras jusqu'à cette limite : je ne parle pas des doigts, ils n'y paraissaient que comme hors d'œuvre. Jamais clavier n'a émis des sons plus étranges et à la fois plus prétentieux. Je ne suis pas fort en harmonie, c'est ce qui m'a sauvé : un compositeur y eût laissé sa raison, et les mânes de Bellini ont dû ressentir, du haut de leur glorieux séjour, de frénétiques tressaillements. Joignez à cet accompagnement barbare la psalmodie creuse du comte dans le grand air *Vi ravviso*, et vous concluerez avec moi qu'il est impossible de mieux s'entendre pour abîmer un chef-d'œuvre.

Il faut pourtant le dire, dans tout ce chaos, dans ce froissement indigne de choses si belles, il y a eu un petit oasis qui m'a un peu reposé, c'est le chœur *A fosco cielo*. Je vous assure que ce n'était pas trop mal rendu ; mais, par exemple, il n'y a eu que cela .... et le ténor qui, malgré sa voix usée,

montrait de temps à autre qu'il comprenait son rôle : sa phrase avait même assez d'école.

Pendant l'entr'acte, les cuivres ont joué, dans un style qui chassait les gens vers la buvette.

Que vous dirais-je? Les deux autres actes ont été donnés avec le même succès impitoyable dans son éreintement. Heureusement que l'on n'a chanté que trois ou quatre morceaux par chaque acte. Tout le reste était une pâle comédie, ou plutôt une farce grotesque, une pantalonnade parlée dans un anglais que je m'applaudis de n'avoir pas compris dans tous ses dévergondages.

Bref, je suis resté jusqu'à la fin, debout, car il n'y avait pas assez de siéges. Je me demande ce qui m'a poussé à subir jusqu'à la fin ce châtiment humiliant pour mes oreilles. Est-ce mon mauvais génie? Est-ce ce sentiment, naturel à une bonne âme, qui fait toujours espérer, en dépit même du

bon sens, que les choses finiront par s'améliorer ? Je l'ignore et ne veux pas chercher à le savoir. C'est assez d'avoir reçu la blessure sans se complaire à retourner le fer dans la plaie.

— Bien sûr, disais-je en sortant à un ami, demain, la salle sera vide, ou, du moins, les gens trouveront où s'asseoir.

Je m'étais trompé. Ils sont restés une semaine, et tous les soirs ils ont eu salle comble. Ils ont même joué *Fra Diavolo,* et je ne suis pas sûr qu'ils n'aient pas répété *la Somnambule.* Ça été un succès sur toute la ligne. Savez-vous pourquoi ? Vos journaux les avaient loués ; les nôtres ont emboîté le pas, à une seule exception près. Cette exception est le *Mercury ;* il mérite qu'on le nomme, car ses comptes-rendus sont toujours faits avec impartialité et une grande connaissance du sujet. Les articles des autres étaient ronflants, flatteurs au superlatif,

glorificateurs ! Comme ces gens ont dû rire dans leurs barbes ! Ils ont cru que nous les prenions au sérieux et ont mesuré l'étendue de notre savoir musical par la critique de nos journaux. Ils reviendront et ils n'auront pas tort. En revanche, le *Beethoven Quintett Club*, qui nous arrive ces jours-ci, prend la plus petite de nos salles, afin de pouvoir la remplir.

Croyez-vous qu'il ne serait pas temps pour les journaux d'établir une saine critique, et de décourager une fois pour toutes ces exploiteurs de mauvais aloi.

Je conçois que, lorsqu'il s'agit de concerts charitables, organisés par la bonne volonté d'amateurs qui n'ont d'autre objet que de rendre service, on doive pratiquer l'indulgence, et tout en donnant de bons conseils, s'abstenir d'une critique que sa sévérité rendrait déplacée.

Mais lorsqu'on a affaire à des gens qui font une profession, ou plutôt un métier de l'art, et qui viennent, sans aucune vergogne, tenter de nous faire prendre des vessies pour des lanternes—pardon pour cette locution—ne serait-il pas à propos de nous affirmer un peu et de faire voir à ces brocanteurs de doubles croches, que nous savons distinguer entre le comte Rodolphe et le général Boum Boum ?

Notre impresario, j'oubliais de le dire, a donné la *Grande Duchesse.* On me dit que ce n'était pas mal. Je veux bien le croire : je n'y ai pas assisté, la première soirée m'avait découragé. Qu'on s'en tienne à Offenbach, mais qu'on ne touche pas aux chefs-d'œuvre.

Aurons-nous une fois cette volonté d'encourager la bonne musique et de décontenancer la musique détestable : je l'espère sans vouloir trop y compter.

Il faut que la presse nous aide. Avec elle nous pouvons beaucoup : sans elle, nous n'arriverons à rien, ou à presque rien.

Ma voix n'est pas la première qui ait fait entendre une note discordante au milieu du concert universel de louanges qui s'élève autour des brocanteurs de l'art. Nous sommes encore bien peu nombreux, cependant. Que l'on nous aide et nous réussirons.

LES ADRESSES

Si l'on voulait relever tous les petits travers de l'espèce humaine, ceux de notre société perfectionnée surtout, on en aurait pour bien des volumes. C'est un travail que je ne voudrais pas entreprendre : la vie d'employé public laisse peu de loisirs—à ceux du moins qui n'ont que leur

travail pour recommandation—et par les temps durs que nous traversons, il faut encore tâcher de gagner quelque chose dans les heures libres du soir, pour pouvoir, comme on le dit familièrement, attacher les deux bouts ensemble à la fin de l'année. Ceux qui ont des goûts littéraires sont donc forcés de les mettre souvent de côté pour faire de la copie ou de la traduction. Cela n'est pas amusant et rapporte peu ; mais nous sommes si habitués à ces deux résultats !

Pourtant voici la session terminée ; le beau temps revient et nous aurons un peu plus de loisirs.

J'en profiterai pour signaler quelques abus, car j'avoue que, pour le quart-d'heure, je n'ai pas l'humeur gaie, et je passe de suite ma bile sur une manie, ou plutôt une maladie que j'abhorre plus que toutes les autres, c'est celle des *adresses*.

La chose, d'abord insignifiante, est devenue plate et grotesque. Et, cependant, il n'y a plus moyen de s'en sauver : il est impossible de faire un pas dans la vie sans s'exposer à présenter ou recevoir une adresse.

Un monsieur part pour voyage ou en arrive : ses amis se réunissent et lui offrent une canne, accompagnée d'un compliment auquel il répond en termes appropriés à la circonstance solennelle. C'est le jour de votre naissance ou de celle de votre femme : l'adresse arrive à point et vous y répondez, cette fois, en termes bien sentis, pourvu que l'émotion ne vous coupe pas la parole !

Que vous quittiez un emploi ou que vous y arriviez ; que votre position change ou qu'elle reste la même, on y trouve toujours un prétexte pour vous infliger une adresse que vous relisez, le lendemain,

sur tous les journaux, avec les paroles heureuses de la réponse.

Un capitaine de steamer essuie-t-il un grain pendant la traversée? Vite, ses passagers présentent une adresse à l'habile marin dont la science n'a été égalée que par un courage et un sang-froid à toute épreuve. Le passage a-t-il été exceptionnellement heureux, le soleil n'a-t-il cessé de briller pendant tout le trajet? C'est encore une raison pour présenter une adresse dans laquelle on loue, cette fois, les qualités du gentleman qui sait si bien faire oublier à ses passagers les ennuis d'un voyage sans accident.

Un haut fonctionnaire quitte son département. Tous ses employés lui présentent une adresse de regrets à laquelle il répond d'une voix pleine d'émotion. Son successeur arrive : les mêmes employés vont le féliciter sur son avénement, en

affirmant que la seule chose qui puisse leur faire oublier celui qui vient de partir, c'est la connaissance qu'ils ont des hautes capacités et des vertus sublimes de celui qui le remplace.

Cela va ainsi depuis le premier, en passant par les intermédiaires et les subalternes, jusqu'au portier de l'établissement, lequel ne peut plus se mouvoir ni ouvrir sa porte sans recevoir une adresse accompagnée d'un souvenir en nature ou en numéraire.

Partout, l'adresse règne en souveraine comme la mode dont elle est proche parente d'ailleurs. C'est une épidémie et une déplorable comédie. Comédie de la part de ceux qui présentent, et de la part de celui qui reçoit. Il y existe la même somme de sincérité, à peu près, que dans les compliments que l'on échange au bal ou en visite du jour de l'an.

Une adresse est presque toujours le fait d'un seul individu qui a ses raisons particulières pour faire la chose. Il rédige sa petite épître ; puis il s'agit de la faire signer par une foule de personnes indifférentes ou souvent mal disposées. C'est alors que se déploient dans tout leur éclat les qualités stratégiques du personnage. Il cajole, il caresse, il emmielle ; et si cela ne réussit pas, il prend le côté sérieux des choses, il avertit, il menace ! A la fin, il faut céder ; tous les noms sont là. La cérémonie se fait. Le sujet de cette démarche ridicule a été averti huit jours à l'avance et a eu communication du parchemin, ce qui ne l'empêche pas d'affirmer qu'on l'a pris par surprise. Pourtant le plus surpris n'est généralement pas lui. Puis il défait soigneusement l'éloge que l'on a fait de lui, et, avec les matériaux, il s'érige un piédestal de modestie sur lequel il s'installe cauteleusement, à la faveur du nuage d'encens

que ce dernier trait de vertu a provoqué de toutes parts.

Comédie !

Et dire que cela se fait partout et toujours, et se fera longtemps encore ! Et dire que des gens intelligents se moquent ainsi les uns des autres, avec le plus grand sérieux !

Mais ce n'est pas tout ; il y a encore la question du cadeau. Car qu'est-ce, après tout, qu'une adresse sans cadeau ? Un habit sans manches, un dîner sans potage. C'est encore là que se fait une petite cabale très-soignée. Règle générale, l'enthousiasme pour un projet s'arrête au moment de la mise des fonds. Tant qu'il ne s'agit que de paroles, tout le monde semble pris d'un beau feu, l'assistance flambe avec un ensemble touchant. Les démarches commencent-elles ? L'ardeur se ralentit un peu, l'unanimité se scinde, des groupes

de refroidis se détachent et s'éloignent. Mais lorsque vient le moment de délier les cordons de la bourse, le feu s'éteint partout et la glace prend d'un bord à l'autre. On remarque cependant quelques zélés qui fument encore, comme ces mares qui restent liquides à la surface d'un étang gelé.

Ceux-là se chargent de l'affaire et ne la laissent pas languir. Ils se mettent aux trousses des indifférents, entourent les froids, grimpent sur les épaules des glacés. Patients dans les rebuffades, infatigables dans l'attaque, ils ne s'émeuvent, ne se découragent de rien. Ils ont la constance du *collecteur* qui se présente chez vous tous les jours, que vous remettez invariablement au lendemain, et qui reviendra jusqu'à ce que vous lui ayez donné un à-compte, pour recommencer encore, le mois suivant, ses interminables mais, hélas ! légitimes persécutions. On les trouve partout, au travail et

à la promenade ; dans les couloirs des bureaux publics et sur les marches de l'église. Ils sont toujours et en tous lieux ; la perpétuité est dans leur nature, leur essence est l'ubiquité. Ils gênent votre digestion, ils hantent votre sommeil. Leur ombre vous suit et ne vous lâche point que vous n'ayez mis, entre eux et votre personne, la longueur de votre signature, ou—ce qui est plus prudent encore en vue du repos futur—la superficie d'un billet de banque.

L'hiver est suprêmement détestable, et les grandes marées du printemps sont redoutables et redoutées. Cependant ce sont de ces maux que l'on attend à époque fixe, contre lesquels on se prémunit et qui, en somme, ont une durée limitée. Mais ceux-là, les zélés, sont d'autant plus épouvantables qu'ils sont imprévus. Ils vous prennent comme une colique, ils tombent sur vous comme la neige d'un toit. Enfin, vous vous êtes exécuté ;

il vous faudra un grand mois pour réparer la brèche qu'on vient de faire à votre bourse ; mais, au fait, c'est fini et vous êtes tranquille pour longtemps.

Malheureux ! Cela va recommencer demain, dans trois jours, la semaine prochaine au plus tard. Il va naître quelqu'un tout exprès ; un fonctionnaire va être promu ou bien admis à faire valoir ses droits à la retraite. Ce sera ceci ou bien cela ; mais soyez certain que tout à l'heure, quelque chose ou quelqu'un va arriver qui exigera une adresse ou un cadeau, peut-être les deux à la fois !

Et voilà comment ce pauvre employé, qui tire déjà à la fois tous les diables par la queue, est encore, à chaque instant, obligé d'empoigner par les cornes le diable anormal de l'adresse et du cadeau.

Je vous demande si nous ne sommes pas déjà assez malheureux et assez ridicules, sans empirer notre état par de semblables sottises.

Je prêche peut-être dans le désert. Au reste, si je ne réussis pas à corriger l'abus, j'aurai toujours le mérite de l'avoir signalé.

LES ÉTRANGERS A QUÉBEC

Tous les citoyens un peu à l'aise ont quitté nos murs. Il ne reste plus que les pauvres qui, sevrés des jouissances que procure l'argent, font ici-bas l'apprentissage d'un purgatoire qu'ils trouveront moins dur, je l'espère, au grand jour du réglement des comptes. Il ne faut pas croire, cependant,

pour cela, que ceux qui demeurent attachés à leur petite sphère soient complètement privés de distractions. Ils ont la foule des étrangers qui passent à leur porte et s'arrêtent quelquefois pour chercher, dans la crevasse d'une vieille muraille,—et Dieu sait combien nous avons de crevasses !—l'empreinte d'un fait historique.

Ces étrangers nous viennent presque tous du pays voisin. Chaque matin, les bateaux-à-vapeur et les convois de chemin de fer les déposent par centaines sur nos quais où ils deviennent la proie des cochers, nos seuls cicérones. Ils enregistrent leurs malles à l'hôtel, puis, après avoir déjeuné sur le pouce, commencent leur pélerinage historique.

La première place qu'ils visitent est la plate-forme, ou terrasse Durham. Le cocher leur raconte à sa manière l'histoire du château St. Louis,

leur parle de l'île d'Orléans et surtout des hauteurs de Lévis, où l'on peut encore voir les anciennes batteries américaines et admirer les fortifications que le gouvernement anglais a fait construire il y a quelques années. Beauport, Montmorency et Charlesbourg ont aussi leur importance historique, et le cocher, rusé comme ceux de sa race, se garde bien d'oublier ces endroits renommés qui lui valent des courses que la loi n'a pas tarifées et où la marge des profits est d'une largeur plus qu'appétissante.

Après avoir admiré le port, et noté sur leur calepin tous les petits détails qui ne se trouvent pas dans le *Guide de Québec*, ils vont faire le tour de la ville, avant d'aller relever ses environs. La grande batterie, les portes, l'esplanade, le jardin du fort, la Citadelle, tout est soumis à l'inspection, mesuré, historié, commenté. Les papas consultent le *Guide,* pendant que les jeunes misses—elles

savent plus ou moins dessiner,—crayonnent les points de vue, que les mamans se plaignent de la température et que les enfants grignotent des gâteaux. Quelquefois, souvent même, il se trouve dans la voiture un jeune ami de la famille, lequel, en fait d'histoire, nè goûte que le temps présent, et, en fait de points de vue, borne son horizon au joli minois qui fait semblant de se cacher derrière un voile trop transparent. Celui-là propose toujours de descendre de voiture afin de pouvoir offrir sa main et marcher seul quelque temps avec sa prétendue. A chaque coin de muraille, il signale un détail qui appelle un examen plus attentif, ou une trace d'inscription dont il serait important de découvrir le sens. S'il parvient à intéresser le papa et à le mettre sur la piste de quelque recherche curieuse, il est tout fier et profite du temps pour faire lui-même un cours d'histoire à sa façon. La ville a été examinée en tous sens. C'est alors qu'il

propose la course à la campagne, appuyé par l'avis du cocher dont il a su se ménager les bonnes grâces. Il a eu la précaution de faire mettre dans le siége de la voiture un lunch qui peut se déguster au pied d'un monument, ou à l'ombre d'un chêne criblé par les balles françaises.

Là où les soldats du roi de France ont tombé, de faibles mortels peuvent bien choir quelquefois. C'est pourquoi il arrive de temps à autre qu'une racine, ou quelque tumulus ignoré devient la cause d'une chute qui commence par un léger cri et se répare avec un serrement de mains. Eh! mon Dieu! de combien de ces chutes n'avons-nous pas été témoins, combien de fois n'avons-nous pas tendu une main secourable à une jolie main gantée, tous tant que nous sommes, lorsque nous étions plus jeunes! Hélas! ce temps est presque passé, et nous avons maintenant bien de la peine à nous relever nous-mêmes.

Les plaines d'Abraham, le champ de Sainte-Foye ont été examinés jusque dans leurs derniers détails. Il reste maintenant le tour du Cap-Rouge, le lac Saint-Charles, Charlesbourg et les chutes de Montmorency. C'est à ce dernier endroit surtout que les émotions deviennent accentuées. En présence de cette grande nature, au bruit des eaux qui tournent dans leur précipice sans fond en lançant comme un regret leur écume transparente, on sent je ne sais quel frisson agréable et terrible à la fois envahir tout son être ; le cœur bat plus vite et le sentiment se développe avec une puissance singulière. Ce lieu grandiose a reçu bien des serments, et a préparé l'union de bien des destinées. Bien des vieilles filles ont découvert là, flottant sur le gouffre, leur dernière planche de salut. Bien des célibataires endurcis y ont senti leur cœur s'amollir et s'ouvrir à des sentiments

contre lesquels ils se croyaient pourtant bien fortifiés.

Le lac Saint-Charles et le lac Beauport, avec leurs promenades en bateau, ont aussi une influence très-grande dans le sens que nous venons d'indiquer. Il suffit que l'embarcation chavire ou menace de chavirer, pour que l'on vous consacre une existence que vous venez de sauver. Quelquefois même, il arrive qu'un orage subit et l'offre opportune d'un parapluie, qui sauve une toilette, vous valent toute une vie de remercîments.

Mais il est temps de revenir de cette promenade, nous pourrions commettre des indiscrétions et nous attirer des colères.

Nos voyageurs reviennent à l'hôtel bien fatigués, ce qui ne les empêche pas, après le thé, d'aller encore prendre le frais sur la plate-forme. Il y a

là à étudier non-seulement les étrangers, mais notre monde à nous. On peut y observer des choses curieuses.

Mais, encore une fois, soyons discret. La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

NOTRE PRESSE

Ce sujet est aussi difficile que dangereux à traiter, surtout dans un pays comme le nôtre, où la critique, même honnête, a généralement besoin, pour qu'on la reçoive, d'être entouré de toutes les précautions possibles. Jugez ce qu'il faut de tactique quand il s'agit de toucher à cette grande

puissance qui prétend régir tout le monde et faire courber tous les fronts sous les éclats de sa voix.

On me trouvera peut-être téméraire, mais je dois avouer que je n'ai pas peur. Etant, d'ailleurs, un peu du métier, je sais que ce souverain formidable qu'on nomme la presse n'est pas du tout malin en soi et fait souvent plus de bruit que de besogne. Pour vous montrer que j'ai peut-être raison, nous allons, si vous le voulez bien, faire une petite visite à l'un des palais de l'autocrate et le surprendre en déshabillé. C'est ce que j'appelle pénétrer de suite au cœur de mon sujet.

Frappons à cette lourde porte qui garde en plusieurs endroits l'empreinte de mains noires et huileuses ; on dirait une porte de prison, l'entrée d'un lieu de tristesse et de douleur. Au sous-sol, ou au rez-de-chaussée, dans quelque coin sombre, est une machine grondante qui fait mouvoir plusieurs

mécanismes obscurs et grinçants, monstres qui multiplient, dans leurs griffes gigantesques, le travail des doigts humains. Au premier, des hommes, des enfants, des jeunes filles ; tout cela courbé devant un casier fumeux, cherchant les caractères de la main, pendant que le regard fatigué erre dans le vague. Silence effrayant partout, troublé seulement par les grondements sourds de la machine.

Il est onze heures du matin. Montez deux ou trois escaliers ; ce n'est déja plus aussi sale et aussi sombre, bien qu'encore assez peu chatoyant. A mesure que vous montez, des éclats de voix joyeuses arrivent jusqu'à vous. Entrez hardiment dans le sanctuaire. Ils sont là deux ou trois, quelques fois quatre et plus, riant à haute voix, le cigare aux lèvres et les pieds sur la table ou sur la chaise d'un voisin bienveillant. On parle du dernier bal, du prochain dîner ou d'une fameuse

partie de billard qui s'est jouée la veille même au club. Cependant l'heure avance et les cigares, rendus au bout, commencent à roussir les moustaches. Celui qui occupe le fauteuil tire sa montre.

— Midi déjà ! soupire-t-il entre deux baillements solides, et mon article qui n'est pas encore prêt !

— Au fait, dit l'un des amis présents, n'as-tu pas tes ciseaux, comme d'habitude ?

— Ne m'en parle pas, mon cher, les journaux d'Europe sont en dentelle, et les nôtres ne contiennent rien ce matin ; pas moyen de faire la moindre découpure !

— Voyons, voyons ; il faut pourtant trouver quelque chose, continue l'ami ; tu ne peux pas faire paraître ton journal en blanc, ou mettre les quatre pages en annonces !

— Bah ! glisse un troisième, il te reste encore

les faits-divers ; s'ils sont un peu corsés, cela suffit : c'est d'ailleurs la seule partie du journal qui se lise.

Le jeune rédacteur mâchonne le tronçon de son cigare et commence à se piquer ; son sourcil se fronce ; le coin de sa bouche a quelque chose d'amer.

— Si vous croyez, dit-il, que j'en suis réduit là, vous vous trompez singulièrement ! Veuillez me laisser seul, messieurs : ce soir vous saurez me dire si je suis complètement à sec.

Sur ces paroles, les amis se retirent les uns, avec une certaine confiance, les autres légèrement incrédules.

Après leur départ, notre homme se met à songer. Des sujets d'articles se présentent en foule à son esprit, trop en foule peut-être. Il prend une plume

et se campe devant son bureau. Il écrit douze titres divers et s'arrête généralement après la première ou la seconde phrase. Pourquoi? Le premier sujet touche à un point sur lequel ses idées sont un peu confuses ; il lui faudrait les éclaircir : c'est trop de travail pour le temps qu'il a devant lui ; il passe. Cet autre aurait besoin d'être étayé de quelques solides principes de science ou de philosophie. Notre ami n'a jamais beaucoup fréquenté ni l'une ni l'autre. Il passe. Ce troisième provoque une question d'histoire. Jugé et condamné séance tenante. Il passe encore. Un quatrième sujet empiète un peu sur le domaine religieux. La décision de l'écrivain balance quelque temps. Il prend la plume, la quitte, il la prend pour la quitter encore. Enfin, un mouvement décisif : il passe à quelque autre chose. C'est à peu près jusqu'à présent ce qu'il a fait de plus judicieux.

En fin de compte, et après beaucoup de tâtonnements, il s'aperçoit que le temps s'écoule et que rien ne vient. Il cache son front dans ses mains et se serre les tempes : procédé violent mais fort en vogue. Tout-à-coup, il relève la tête : une idée s'est fait jour et a jailli de la mémoire d'un nom.

— Oui ! se dit notre rédacteur, ce Monsieur X ! Je lui avais promis quelque chose ; il faut se tenir parole. D'ailleurs, sa femme ne m'a pas salué, l'autre jour : il mérite un éreintement, il l'aura ! Un soupir de satisfaction s'échappe de sa poitrine. Ses doigts saisissent fièvreusemeui la plume qui court sur le papier avec une vitesse prodigieuse. Les seuls instants de repos permis sont pour feuilleter Bescherelle au sujet de quelques mots douteux. Bref, les protes ont des feuillets pardessus la tête et sont obligés de d'élaguer trois annonces pour faire place à la conclusion de l'article.

De mémoire de rédacteur, on n'avait jamais vu pareille fécondité.

Le lendemain une feuille adverse contient une correspondance furibonde avec une provocation en règle, signée *Justice* ou *Veritas.* La polémique sur ce point,—si toutefois on peut appeler cela une polémique—dure fort longtemps. Le journal y perd quelques abonnés mais son rédacteur a des sujets d'articles pour trente numéros. Pour peu que la chose se répète,—et elle se répète fort souvent,—la feuille n'en a plus que pour six mois à vivre. C'est ce qui explique la chute, prévue d'ailleurs, d'un grand nombre de nos journaux. Voilà, Messieurs, un fait qui n'a pas besoin de preuve ; vous le connaissez tous ; vous savez qu'il est vrai. Il y a fort heureusement d'honorables exceptions ; mais la chose est plus générale qu'on ne le pense.

Dans ce pays, on lance un peu un journal comme une drogue. Le prospectus contient toutes espèces de merveilles qui, en réalité, ne seront jamais que dans le prospectus. Généralement, un journal est une affaire. L'unique but,—but assez naturel d'ailleurs,—est d'y faire de l'argent. On n'a pas d'autre ambition. Et, comme dans tout autre commerce, on s'occupe beaucoup moins de la qualité de la marchandise que de son prompt écoulement et de son rapport en espèces.

Je ne suis pas de ceux qui voudraient faire du journalisme une chose de dévouement stérile, sans aucun espoir de gain. Ce serait peut-être exiger trop de notre nature qui, après tout, ne peut pas vivre seulement d'esprit. Mais il ne faut pas non plus donner dans l'extrême opposé, comme cela se pratique un peu trop universellement. Quoiqu'il en soit, puisque cet état de choses existe, tâchons d'en rechercher les causes ; nous arriverons tout

naturellement par là aux moyens qu'il faut prendre pour nous réformer. Ce ne sera pas long ; il n'y a pas lieu de chercher bien loin.

D'abord, et en premier lieu, absence ou plutôt rareté extrême de personnes véritablement capables d'écrire. Le métier du journaliste, comme on veut bien l'appeler, n'est pas un métier ordinaire. Il faut une tête et même plusieurs têtes solides pour bien conduire un journal.

En second lieu, nous avons généralement des journaux qui veulent trop embrasser et qui négligent les spécialités dans lesquelles ils réussiraient pour tenter de s'universaliser dans des domaines où ils perdent pied à chaque instant. Il vaut mieux n'écrire qu'une seule bonne page sur un sujet que l'on possède que d'en griffonner cinquante médiocres sur des choses que l'on ignore complètement. L'universalité des connaissances exige le

génie, et cet attribut ne se rencontre pas nécessairement et essentiellement dans la chaire d'un journal.

En troisième lieu, absence presque complète d'éducation et de mœurs politiques et sociales. On regarde un adversaire comme un ennemi ; c'est un Prussien à toutes fins que de droit, et, pour l'abattre, tous les moyens sont bons. Il y a bien la correspondance anonyme et plusieurs autres causes que je pourrais mentionner, lesquelles se rattachent de près ou de loin aux trois que je viens d'énoncer ; mais cela nous entraînerait trop loin. Je ne veux pas donner à cet article les proportions d'un traité, ce qui serait d'ailleurs au-dessus de mes forces et de votre patience.

Voilà donc, à mon sens, les trois grandes plaies du journalisme dans ce pays. Ici je fais encore une fois mes restrictions. Je n'entends parler que

des généralités. Il existe, Dieu merci, de consolantes exceptions.

Il faut l'avouer, néanmoins, nous avons peu d'hommes véritablement instruits ; j'entends parmi ceux qui se livrent au journalisme. On en cherche la cause dans le peu de rémunération que donne cet emploi. Je conviens que nos rédacteurs sont peu payés, mal payés. Il y a des journaux qui n'ont pas le moyen de donner plus : c'est un grand malheur. Mais il y en a d'autres qui peuvent faire bien davantage, et qui ne le font pas : c'est une chose inqualifiable. Le plus d'intelligence, la plus grande somme de travail, pour le moins d'argent possible : telle paraît être notre devise. Ce principe a certainement son bon côté ; mais il me semble que nous en abusons. Les articles de journaux sont à une sorte d'enchère, mais une enchère renversée. On cherche, non pas celui qui écrira le mieux, mais celui qui pourra écrire à plus

bas prix. Voilà pourquoi les hommes de talent s'abstiennent en général d'entrer dans un état qui ne peut pas même fournir le nécessaire ; et voilà pourquoi les rédacteurs compétents peuvent facilement se compter.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit plus haut, le journalisme, ici, n'est pas une mission ; c'est presqu'exclusivement une affaire. Le grand chef de l'établissement, l'homme important, celui qu'on paye le mieux, c'est l'administrateur de la partie commerciale et financière ; et celui-là n'a peut-être qu'un rival, c'est le solliciteur de *jobs* et d'annonces, que les anglais appellent, je crois, *canvasser.* Le rédacteur n'est absolument rien, comparé à ces personnages, et son article n'est véritablement qu'un accessoire, qu'un hors-d'œuvre dans le journal.

J'ai mentionné, en second lieu, la funeste cou-

tume qu'ont nos journaux d'embrasser à la fois trop de sujets. La chose serait certainement possible s'ils avaient le personnel nécessaire. Il n'est pas défendu à une feuille de s'universaliser dans ses sujets ; au contraire, c'est l'une de ses qualités, c'est l'un de ses devoirs même. Mais il faut s'entendre. Dans les grands établissements où la rédaction compte un personnel de plusieurs membres compétents, chacun a sa spécialité et s'occupe d'une branche particulière. Le journal peut alors embrasser un grand nombre de sujets et les traiter convenablement. Mais quand, pour tout cela, vous n'avez qu'un seul homme, et surtout un homme mal payé qui doit chercher, en dehors et dans d'autres travaux, le surplus d'un salaire que le journal lui refuse ou ne peut pas lui payer, comment voulez-vous qu'il se tire d'affaire ? Vous le savez aussi bien que moi : nous en avons partout des exemples sous les yeux. Il fait un article pour

le prix qu'on lui donne ; et, comme le prix est maigre, l'article est maigre aussi.

J'aborde maintenant le point le plus délicat qui touche aux mœurs du journaliste. Je voudrais certainement ne pas commettre la faute que je reproche à quelques-uns de ces messieurs et ne pas leur tomber dessus de la même manière qu'ils en usent entr'eux ; mais je ne puis pas m'empêcher de dire qu'il y a, dans la plupart de nos journaux, un manque étonnant de manières politiques et sociales. On ne discute pas, on crie ; on ne raisonne pas, on frappe. On ne recule devant rien. Il n'est pas d'injure si violente qu'on n'imprime en toutes lettres. Les colonnes de certains journaux ressemblent moins à une joûte honnête qu'à une arène de pugilat.

Il y a là un mal incalculable pour notre pays ; un mal auquel personne n'a l'air de songer, mais

qui n'en est pas moins réel ; et ce mal consiste en ce que une foule de personnes distinguées qui pourraient être utiles à leurs concitoyens, aider aux affaires publiques et prêter leur concours en beaucoup de circonstances, ne veulent rien faire et se tiennent à l'écart de peur de se voir sur le champ disséquées, et d'assister au triste spectacle de leur réputation démolie que l'on jette sans miséricorde aux quatre vents du ciel. Tout le monde n'a pas la même ardeur chicanière. Il y a des gens pacifiques et tranquilles qui se privent volontiers d'une promenade au grand air plutôt que de sortir dans une rue où l'on lance des pierres ; et ces gens pacifiques ont la majorité.

Il en est ainsi du journalisme, et même du simple domaine littéraire. Beaucoup de personnes n'osent s'y aventurer dans la crainte des éclaboussures ; et l'expérience a démontré que c'est là une crainte fort sage. Le fait est que, très-souvent,

on a obtenu beaucoup de certaines personnes à l'aide de cette seule menace : «Je vous mettrai dans les journaux.»

Voilà, à mon avis, ce qui entrave les progrès du journalisme dans notre pays, ce qui lui ôte l'influence qu'il devrait avoir, et ce qui par là même rend presque nul le bien qu'il cherche à produire. Cela veut-il dire que la situation soit désespérée ? Non ; certainement. A côté de cet élément délétère, il y a l'élément sain et vivificateur. Nous avons des journaux qui marchent droit et portent haut la tête. Malheureusement ils sont la minorité et ne sont pas assez forts pour contre-balancer les abus qui pullulent autour d'eux. L'exemple ici ne suffit pas, il faut donc un remède et un remède radical : le voici, en peu de paroles.

Elevons le niveau de la rédaction dans nos journaux. Nous faisons disparaître, d'un seul coup,

tous les inconvénients que je viens de signaler. La chose est plus réalisable qu'on ne le pense. Il s'agit d'y mettre un peu de cœur, un peu de conscience surtout. On se plaint beaucoup dans ce pays du défaut de carrières ouvertes au talent et à la science. On n'a pas tout-à-fait tort, mais on n'a pas absolument raison non plus. Jè conviens que les vieux pays et même la République qui nous avoisine, offrent incontestablement à leurs sujets plus de moyens d'avancer, de parvenir. Mais s'ils ont plus de carrières, ils ont aussi un bien plus grand nombre d'hommes qui se lès disputent. A mon avis, notre infériorité n'est pas autant dans le nombre que dans la qualité. Nos carrières, à cause même du niveau inférieur où un esprit de trafic mal entendu les retient, sont souvent envahies par la médiocrité et tout naturellement délaissées par le talent supérieur.

Le journalisme est une de nos carrières ; c'en

est une des plus importantes et des plus belles. Il est appelé à faire beaucoup dans ce pays, s'il veut suivre la ligne de conduite que le devoir lui trace.

Il y a encore une infinité de choses qu'il devrait dire et qu'il n'a pas dites, comme il y en a aussi malheureusement beaucoup qu'il a dites et qu'il aurait dû taire à jamais.

Le journalisme—qui n'est pas toujours la pensée d'un peuple—est néanmoins censé l'être. C'est l'écho de ce peuple au dehors ; c'est lui qui le fait connaître aux autres nations, et ces nations jugent tout naturellement d'après cet écho qu'elles reçoivent, sans trop s'occuper s'il est fidèle ou mensonger. D'où il suit que, si le seul sentiment du devoir n'est pas assez fort pour nous faire garder la ligne droite et nous maintenir à la hauteur de notre tâche, nous devons avoir au moins pour mobile le légitime sentiment de l'amour-propre

national. Pour nous faire songer à ce que nous disons, songeons un peu à ce que l'on dira de nous. Nous ne sommes pas encore grands par notre science ou par nos industries ; nous ne sommes même pas très-avancés comme simple peuple d'agriculteurs. Tâchons au moins de nous faire remarquer en quelque chose.

Nos journaux circulent peu, sont peu consultés. Ils circuleront, ils se feront lire. Attirons la saine collaboration au lieu de l'effrayer, de la décourager. En un mot, pour instruire, pour intéresser, prenons les moyens d'être instructifs, intéressants.

Et, pour cela, il n'est pas besoin de créer des talents ; ces talents existent et ne demandent que des circonstances honorables, des conditions raisonnables pour se faire jour, pour entrer en scène. Créons ces circonstances, établissons ces conditions ; la médiocrité s'effacera d'elle-même et la

supériorité prendra sa place en relevant tous les niveaux. Du même coup, nous faisons disparaître tous les défauts que j'ai constatés. Nous aurons une rédaction compétente, sagement dirigée. La stérilité étant disparue, il n'y aura plus lieu de recourir aux attaques personnelles, aux injures mordantes, pour se faire lire. Il y aura moins de sensation et plus d'intérêt. La polémique deviendra ce qu'elle doit être : une polémique de raisonnement, de déférence, et de bon goût. D'un autre côté, la rédaction saura se tenir dans des bornes raisonnables et définies sans s'aventurer au hasard sur les terrains qu'elle ne connaît pas et sans aborder avec une ardeur dangereuse des sujets qui lui sont complètement étrangers. Nous instruirons, nous intéresserons les nôtres qui nous liront et nous soutiendront. Nous y gagnerons du mérite tout en réussissant au point de vue des finances; et, si nous devenons riches, ce qui vaut bien quel-

que chose, nous serons en même temps considérés et respectés, ce qui vaut mieux encore.

Enfin nous aurons la satisfaction, et ce sera une satisfaction bien légitime, nous aurons la satisfaction de nous faire connaître avantageusement au dehors. Nous exporterons à l'étranger un langage un peu plus soigné, une polémique un peu mieux apprise, des renseignements un peu plus exacts et, surtout, une science un peu moins boiteuse.

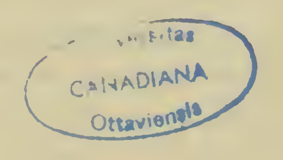


TABLE DES MATIÈRES

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

08 AVR. 1993
08 AVR. 1993


a39003 004819560b